

[Hugh Corbett 2]
**La couronne dans
les ténèbres**

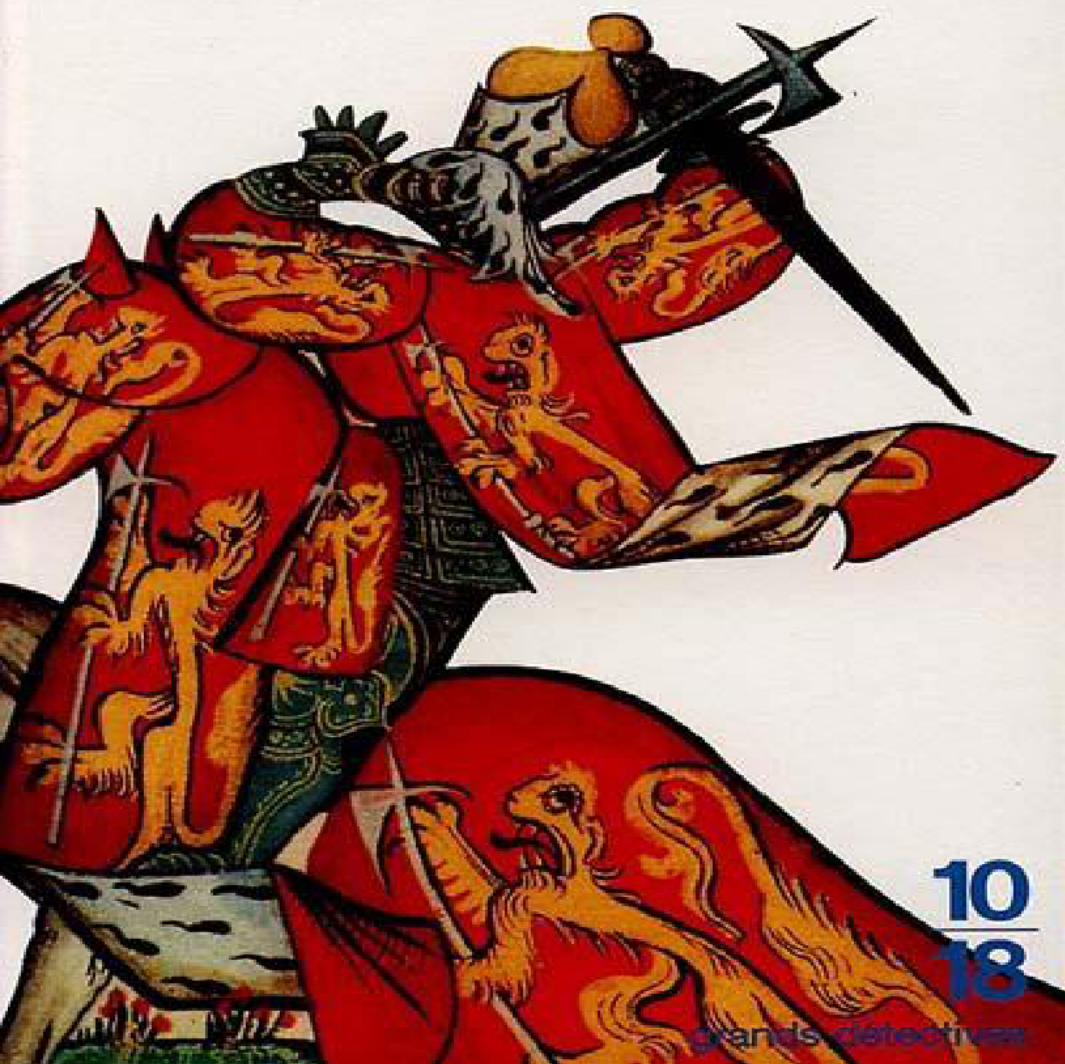
Paul.C Doherty

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

Paul C. Doherty

La couronne dans les ténèbres



10
18

grands détectives

Paul C. Doherty

La couronne dans les ténèbres

*Traduit de l'anglais
par Anne Bruneau et Christiane Poussier*

10

18

*« Grands Détectives »
dirigé par Jean-Claude Zylberstein*

NIL EDITIONS

Nil éditions Paris,
ISBN 2-264-02445-3

INTRODUCTION

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

CHAPITRE XI

CHAPITRE XII

CHAPITRE XIII

CHAPITRE XIV

CHAPITRE XV

CHAPITRE XVI

CHAPITRE XVII

CHAPITRE XVIII

CHAPITRE XIX

NOTE DE L'AUTEUR

INTRODUCTION

Par une nuit de tempête de l'an 1286, le roi Alexandre III sortit du château d'Édimbourg, franchit le Firth of Forth et se lança dans une folle chevauchée en direction du manoir de Kinghorn où l'attendait sa toute nouvelle épouse, la princesse Yolande de France. Il n'arriva jamais à destination, car son cheval — dit-on — broncha et s'écrasa avec lui sur les rochers en contrebas de la falaise. La mort d'Alexandre créa un vide à la tête de l'Écosse car il ne laissait aucun héritier. On assista alors, parmi la haute noblesse écossaise, à une lutte acharnée pour le pouvoir, chaque chef de clan s'efforçant de s'emparer de la couronne. La situation était d'autant plus complexe que les grandes nations, telles que l'Angleterre d'Édouard I^{er} et la France de Philippe IV⁽¹⁾, voyaient en l'Écosse une zone d'influence. C'est dans ce tourbillon de politique, d'intrigues, de conspirations et d'assassinats que Robert Burnell, chancelier d'Angleterre, va envoyer en mission son fidèle clerc, Hugh Corbett, pour découvrir les vraies causes de la mort d'Alexandre et le lien éventuel entre cette mort et ceux qui aspirent au trône du roi décédé. Assisté de Ranulf, son loyal serviteur, Corbett cherchera la solution de cette énigme embrouillée jusque dans les taudis, les ruines et les cachots du château d'Édimbourg, dans les opulents manoirs royaux et dans l'entourage étrange et presque surnaturel du grand prophète écossais, Thomas de Learmouth, dit Thomas le Rimailleur. Corbett sera menacé, attaqué, emprisonné, mais, tout entier dévoué à sa tâche, il découvrira la vérité mystérieuse et fascinante qui se cache derrière la mort du roi écossais.

CHAPITRE PREMIER

Le cavalier força l'allure, enfonçant ses éperons dans les flancs de sa monture jusqu'à y faire apparaître de fines marques rouges. Tête tendue, couvert d'écume des naseaux au garrot, le cheval tenta d'accélérer en chargeant le vent coupant comme si c'était un ennemi. La nuit était des plus sombres et des plus terribles. Le vent hurlait, étouffant presque le fracas assourdissant des vagues au bas de la falaise, mais le cavalier ne se souciait ni des éléments déchaînés, ni du fait qu'il avait apparemment distancé ses compagnons. La lune apparut entre les nuages et l'homme détourna la tête pour se protéger d'une rafale particulièrement violente. Il crut voir des ombres bouger derrière lui sur la falaise, mais mit cette vision sur le compte de la trop bonne chère et du bordeaux rouge sang. Non, il lui fallait à tout prix arriver à Kinghorn où l'attendait Yolande. Ses pensées s'envolèrent vers sa nouvelle reine, cette reine française à la peau mate parfumée, dont la petite silhouette dissimulait les rondeurs sous une profusion de satin, de velours et de dentelle de Bruges et dont le beau visage, encadré de cheveux de jais, aussi noirs que la nuit, évoquait Hélène de Troie. Il la désirait ; une fois écartées protestations et minauderies, la tendresse et la chaleur de ce corps seraient siennes. Peut-être tomberait-elle enceinte, peut-être lui donnerait-elle un fils à lui, un prince à l'Écosse ! Un garçon vigoureux qui porterait la couronne et défendrait le trône contre le cercle des loups et des faucons qui le convoitaient ici et à l'étranger. Il lui fallait à tout prix arriver à Kinghorn ! Sa fougue lui fit éperonner sa monture qui, le coeur près d'éclater, donna courageusement tout ce qu'elle avait et galopa à corps perdu sur le chemin de la falaise. Mais soudain la jument trébucha, bascula sur le côté et roula sur les plaques de schiste du chemin. Le cavalier, projeté vers le ciel noir, tomba dans la nuit, ses doigts griffant l'air tandis qu'il chutait vers les rochers fatidiques et la mort qui l'attendait.

« Hugh Corbett, clerc, à Robert Burnell, évêque de Bath et de Wells, chancelier d'Angleterre, salut !

« Mon escorte et moi-même sommes bien arrivés à Edimbourg, sains et saufs, bien que rompus de fatigue après un voyage épuisant. » Corbett reposa la plume bien taillée et se massa les cuisses. En fait, le voyage

avait été horrible, pensa-t-il. Accompagné d'une petite escorte, il était parti de Londres à la fin mars et était passé par Newark, Lincoln, Newcastle, Tynemouth et Berwick. Un froid glacial, des vents d'est coupants comme le rasoir, des auberges infestées de puces... Bien rares avaient été les moments de faste dans de confortables prieurés et monastères, où il avait pu se laver et soigner ses chairs blessées par le frottement de la selle. Son serviteur Ranulf, tombé malade, avait dû rester au prieuré de Tynemouth. Quant aux dangers... Corbett se remit à sa lettre : *« J'ai l'honneur de signaler à Votre Seigneurie que la législation votée l'année dernière au Parlement rassemblée à Winchester n'est pas respectée. Les abords des routes — grandes et petites — ne sont pas systématiquement dégagés sur une largeur de cent yards ; et nous avons été attaqués par des hors-la-loi à deux reprises, la première fois à la sortie de Newark et la seconde fois près de Tynemouth. C'étaient des rustres armés d'arbalètes, de maillets et de poignards rouilles, et nous les avons mis en fuite. »* Corbett se rendit compte qu'il minimisait ces incidents ; la campagne grouillait de bandes armées d'hommes désespérés et sans terre. Et Dieu sait que lui, clerc à la Cour royale de justice, en avait vu de ces hommes jugés, pendus, le corps tressautant au bout d'une corde, la langue pendante, le visage noirâtre et les yeux exorbités — autant d'avertissements à ceux qui voulaient troubler la paix du royaume. Surtout, pensa Corbett, depuis les récentes mesures introduites par le roi Edouard au Parlement de Winchester en 1285, des mesures qui visaient à assurer le maintien de l'ordre et de la loi. Edouard I^{er} d'Angleterre régnait déjà depuis treize ans, mais il veillait toujours à renforcer son autorité dans le moindre recoin de son royaume. Deux ans auparavant, lui et Robert Burnell, son vieux chancelier si perspicace, avaient confié à Corbett la tâche d'extirper de Londres la rébellion et la haute trahison avec leur cohorte de crimes. Aidé par son serviteur Ranulf, Corbett avait mené à bien sa mission, mais l'avait payé au prix fort. Edouard I^{er} et son chancelier Burnell étaient de rudes maîtres qui n'avaient pas hésité à envoyer aux bûchers de Smithfield, pour y subir une mort affreuse, la femme qu'aimait Corbett. Ce dernier soupira et continua sa lettre : *« Nous avons franchi la frontière écossaise sans incident, si ce n'est qu'une troupe de soldats arborant les armoiries de Lord Bruce nous ont arrêtés et ont examiné nos lettres de créance avant de nous laisser repartir en direction d'Édimbourg. »*

Corbett fit une pause pour tailler sa plume. L'Écosse ! Ces hommes étaient de solides frontaliers, pauvrement vêtus mais bien armés ; portant casques d'acier, broignes de cuir bouilli, jambières et bottes épaisses, ils montaient des poneys de montagne, petits mais résistants. Chacun de ces soldats avait bouclier, lance et poignard et paraissait impatient de s'en servir. Ils auraient certainement préféré

lui trancher la gorge, pensa Corbett. Il n'avait pas compris leur langue étrange et rude. En revanche, leur jeune chef, au regard d'acier et aux joues glabres, parlait français et avait examiné soigneusement les lettres de créance et les documents de Corbett et de son escorte avant de les laisser pénétrer dans son étrange pays à la beauté sauvage.

Pour Corbett, qui avait servi dans les armées d'Édouard en France et au pays de Galles, le nord de l'Angleterre avait été une découverte, mais l'Écosse en était une autre, bien différente : c'était une contrée plus tranquille, plus reculée, la nature y était magnifique et pourtant menaçante. Il l'avait soigneusement observée sur son trajet jusqu'à Édimbourg : de vastes forêts de pins, sombres et hostiles, où régnaient en maîtres sangliers et loups, d'immenses étendues d'une lande désolée et obsédante, des marécages, des montagnes et des lacs. En Angleterre, les anciennes voies romaines, en piteux état parfois, mais aux fondations solides, partaient toutes de Londres et c'était elles que l'on empruntait pour voyager. En Écosse, à part la Route royale, la Via Regis, il n'y avait guère de routes, seulement des sentiers. Corbett avait trouvé pénible le voyage jusqu'à la cité royale d'Édimbourg, et, une fois arrivé, s'était demandé amèrement si cela en valait la peine. Perchée sur son plateau escarpé, sa lugubre forteresse séparée d'un mille de l'abbaye de Holy Rood, Édimbourg s'était avérée froide, humide et inhospitalière. Corbett et son escorte s'étaient rendus directement au château pour présenter leurs lettres de créance, mais s'étaient retrouvés promptement et brutalement logés dans les cellules glacées et austères, aux murs chaulés, de l'hostellerie de l'abbaye.

Corbett avait attendu deux jours avant de commencer cette lettre et répugnait à présent à la continuer car, après sept semaines de voyage, il n'avait que peu de nouvelles à communiquer à son maître. Il avait fait la connaissance de John Benstede, chapelain d'Édouard I^{er}, nommé à la tête de l'ambassade spéciale du roi auprès de la cour d'Écosse, et ce clerc avait réservé à Corbett un accueil extrêmement chaleureux. Ce dernier avait tout de suite éprouvé de la sympathie pour Benstede, dont il connaissait la réputation de loyauté à toute épreuve envers le roi Édouard, qui lui confiait les missions diplomatiques les plus délicates. Benstede avait une silhouette rondouillarde, des cheveux blancs comme neige et un visage poupin d'angelot qui dissimulait une intelligence aiguë d'homme de loi. Il avait accepté, heureusement sans hésitation, l'explication de Corbett, selon laquelle Burnell l'avait envoyé à Édimbourg à cause de la crise traversée par la cour d'Écosse.

Se levant, Corbett s'emmitoufla dans sa cape et se mit à faire les cent pas dans la pièce nue et lugubre. Burnell l'avait convoqué à Westminster⁽²⁾ à la fin mars pour lui annoncer abruptement que, par suite du décès mystérieux et soudain du roi Alexandre III d'Écosse, le

clerc devrait se rendre à Édimbourg pour découvrir la cause réelle du décès. Corbett avait eu beau supplier, plaider, pousser des hauts cris et lancer force jurons, Burnell n'avait pas cédé. Assis, imperturbable, derrière son grand bureau, il avait tranquillement décompté sur ses doigts blancs et boudinés, couverts de bagues, les raisons pour lesquelles il l'avait choisi : c'était un clerc expérimenté de la Chancellerie, un homme de loi expert assez jeune pour résister aux rigueurs du voyage (n'était-il pas âgé de trente-six ans ?) ; il avait connu la guerre, puisqu'il s'était battu pour le roi Edouard au pays de Galles, et enfin, avait ajouté calmement Burnell, il avait déjà prouvé qu'on pouvait lui confier des missions secrètes et des affaires confidentielles. Corbett avait accepté à contrecœur et le chancelier lui avait donc donné des lettres d'introduction auprès de la cour d'Écosse et auprès de Benstede, l'envoyé spécial d'Édouard à Edimbourg.

Corbett cessa d'arpenter la pièce, s'affala sur le tabouret et se pencha sur le petit brasero rougeoyant pour réchauffer ses doigts gourds. Puis avait suivi une étrange requête. Burnell lui avait fait clairement comprendre qu'il devait être son émissaire particulier et non pas celui du roi, qu'il ne devait rendre compte qu'à lui, le chancelier, et surtout pas au roi ni à Benstede, que personne ne devait connaître les vraies raisons de sa présence à Edimbourg et qu'il devait lui écrire directement et utiliser comme messagers les seuls membres de l'escorte qui l'accompagnait en Ecosse. Corbett en avait demandé la raison, mais Burnell l'avait brusquement congédié.

Corbett reprit la plume et se remit à écrire : *« J'ai fait la connaissance de Benstede qui m'a parlé un peu de ce qui se passe en Ecosse. Le soir du 18 mars, le roi Alexandre III assistait à un banquet avec sa cour au château d'Edimbourg (Benstede lui-même était présent). Il annonça soudain qu'en dépit de la tempête qui faisait rage, il avait l'intention de se rendre au manoir de Kinghorn où l'attendait sa nouvelle reine, la princesse française Yolande. Son caractère emporté lui fit repousser tous les avertissements ; il quitta le palais et chevaucha à bride abattue jusqu'à Dalmeny où il savait trouver un passeur qui le transporterait de l'autre côté du Firth of Forth. Ce passeur, lui aussi, essaya de le dissuader, mais Alexandre ne voulut rien écouter. L'homme fit donc franchir au roi et à ses deux écuyers les trois milles qui les séparaient du bourg d Inverkeithing où le sénéchal l'attendait avec des chevaux. On essaya à nouveau de détourner le roi de son projet téméraire, mais il s'entêta et, suivi de ses écuyers, s'élança dans les ténèbres et la tempête qui faisait rage. Apparemment, les cavaliers se perdirent de vue et le lendemain on retrouva le roi, mort sur le rivage au pied de la falaise, la nuque brisée. »*

Corbett mordilla le bout de sa plume avant de continuer.

« Bien sûr, certaines questions viennent tout de suite à l'esprit :

— Pourquoi le roi a-t-il tenu à retourner auprès de son épouse, sachant que par une nuit aussi terrible il allait devoir affronter la traversée dangereuse du Firth of Forth et la non moins périlleuse chevauchée jusqu'à Kinghorn ?

— Pourquoi cette soudaine hâte et cette faible escorte ?

— S'il était dévoré de passion pour sa jeune femme, n'aurait-il pas pu attendre ? Il avait épousé en premières noces feu la princesse Marguerite, la soeur regrettée de notre bon roi Edouard ; mais celle-ci étant morte en 1275, le roi n'avait épousé sa seconde femme Yolande de Dreux qu'en octobre 1285. Pendant ces dix ans, il avait couru les femmes, sans faire particulièrement montre d'abstinence. Selon la rumeur, il avait coutume, de jour comme de nuit, quand l'envie l'en prenait, de braver tous les temps pour aller courtoiser même les femmes mariées, les religieuses, les vierges et les veuves ; il se déguisait quelquefois et se faisait souvent accompagner d'un seul serviteur. C'est ainsi qu'il avait agi la nuit de sa mort. Mais pour quelles raisons ? Ce n'était plus un jeune marié fringant puisque la reine Yolande et lui étaient déjà unis depuis cinq mois ; on dit même qu'elle est enceinte de ses oeuvres.

— Si le roi se consumait de désir, il y avait certainement des dames de la cour prêtes à l'aider à assouvir ses passions. De fait, lorsqu'il arriva à Inverkeithing, le sénéchal lui aurait dit : « Sire, restez donc ici ! Vous ne manquerez pas de belles dames à aimer jusqu'au matin. « Benstede m'a raconté cela pour me montrer la lubricité du roi. Je ne comprends pas pourquoi le souverain refusa cette offre et préféra affronter les dangers du trajet, d'autant plus que, selon les bruits qui courent, le roi et la reine n'étaient pas passionnément attachés l'un à l'autre.

— Il semblerait qu'Alexandre ait décidé spontanément de partir pour Kinghorn, mais, dans ce cas, comment se fait-il que le sénéchal l'attendait de l'autre côté du Firth of Forth ? »

Avec un soupir, Corbett relut ses notes avant de continuer : « Toutes ces questions doivent avoir leurs réponses ; j'essaierai de les trouver et de vous en faire part, sans éveiller les soupçons, ce qui sera difficile. La situation générale en Ecosse s'est stabilisée. Le roi Alexandre n'a pas laissé de fils héritier, mais les barons ont déjà prêté serment d'allégeance à la jeune princesse de Norvège, qui peut prétendre au trône par sa mère, fille d'Alexandre et épouse du roi Eric de Norvège. Étant donné que ce n'est qu'une enfant et qu'elle ne réside pas dans le pays, un Conseil de régence a été mis en place. En font partie Lord Stewart, Lord Comyn, le comte de Buchan et celui de Fife ainsi que les évêques de St Andrews et de Glasgow. Vous aurez d'autres lettres. Dieu soit avec vous. Écrit à l'abbaye de Holy Rood, 16 mai 1286. »

Corbett relut le parchemin avant de le rouler et de le sceller maladroitement à la cire. Le froid et la longue séance d'écriture lui avaient engourdi les doigts. Il se leva, se versa un gobelet d'une amère

piquette et alla s'asseoir sur son étroite paillasse. Il avait dit à Burnell que tout allait bien. Ce n'était pas vrai. Une certaine tension, une impression de solitude et de menace planaient sur le palais royal. D'abord il y avait eu trop de prophéties annonçant la mort d'Alexandre ; ensuite, bien que la jeune Marguerite de Norvège eût été reconnue comme l'héritière de la couronne, il y avait d'autres prétendants au trône et, enfin, nombreux étaient ceux qui étaient prêts à tirer parti de la confusion née des querelles de succession, et en tout premier lieu les puissants clans écossais qu'Alexandre avait fermement tenus en laisse pendant son long règne. Corbett étendit ses jambes sur le lit et pensa à la question que posait le grand Cicéron à propos de chaque meurtre : *Cui bono ?* « A qui profite le crime ? » Qui avait tiré avantage de la chute du roi Alexandre dans les ténèbres d'une profonde nuit ? Était-ce un accident ou le brutal assassinat d'un souverain, l'Oint du Seigneur ? Corbett réfléchissait encore lorsqu'il s'endormit d'un sommeil agité.

CHAPITRE II

Le lendemain, Corbett se sentit assez reposé pour commencer à chercher les réponses aux problèmes qu'il avait soulevés dans sa lettre. Il employa son temps à récupérer, bavardant avec les moines, furetant dans leur petite bibliothèque et dans leur scriptorium où certains frères, exemptés des offices de terce, sixte et none, travaillaient toute la journée pour profiter le plus possible des heures d'ensoleillement. Corbett aimait les bibliothèques, l'odeur du parchemin, du vélin et des peaux, les étagères bien rangées, l'atmosphère de ces lieux tout entiers consacrés à l'étude. Il se sentait à l'aise, assis à un modeste bureau, entouré de ces objets si prisés par n'importe quel clerc zélé : encriers, plumes bien taillées, fins canifs et petites pierres ponce pour égaliser le parchemin rugueux et blanc. Il s'entretenait avec les moines ; certes, il ne comprenait pas leur langue maternelle, mais nombre d'entre eux parlaient couramment latin ou français. Ils le mirent au courant des divisions régnant dans leur pays, de la différence entre les Highlands tenues par les descendants des anciens Celtes et les Lowlands du sud dominées par les familles d'origine anglo-normande, comme les Bruce, Comyn, Stewart et Lennox, dont la façon de vivre était proche de celle des grandes familles d'Angleterre qui servaient le noble roi Edouard. En fait, comme le souligna le prieur, homme austère et de haute taille, à l'humour sec et corrosif, la plupart des moines ne différaient en rien de Corbett de par leur origine, leur éducation et leur tradition intellectuelle. Le clerc en convint et se sentit vite chez lui à l'abbaye de Holy Rood, offrant ses services au scriptorium, échangeant des idées et louant constamment ce qu'il voyait.

Corbett avait assez de tact pour ne pas faire de critiques ou de comparaisons à haute voix, mais il avait parfaitement conscience des profondes différences entre les deux nations. L'Angleterre était un pays plus prospère, et donc plus développé, que ce soit dans l'emploi et le traitement du parchemin ou dans la construction des châteaux et églises. Il pensa aux lignes pures et élancées de l'abbaye de Westminster, à ses arcs brisés, ses entrelacs de pierre, ses grandes baies et ses vitraux et les compara à la sombre et primitive simplicité de l'abbaye de Holy Rood, à ses piliers ronds et massifs, à ses petites fenêtres profondément ébrasées et à ses frises en zigzag dans le chevet et dans la nef carrée et dépouillée. Mais l'énergie des moines et leur

franchise de ton eurent raison du regard blasé de Corbett et de ses manières trop raffinées. Comme leurs frères anglais, ils adoraient parler, bavarder et discuter. L'abbaye tenait sa propre chronique, et il fut aisé à Corbett d'orienter la conversation sur les récents événements et de glaner ainsi des renseignements utiles, encore que fondés sur les on-dit d'une bibliothèque de monastère. Les moines lui parlèrent de la Cour et des scandales, lui révélant surtout que la jeune princesse française, veuve d'Alexandre III, n'avait pas quitté le manoir de Kinghorn. Corbett décida donc un jour de lui rendre visite et le prieur lui proposa un guide. Le clerc déclina l'offre avec gratitude, mais accepta une épaisse cape de serge, munie d'un capuchon, car il faisait encore froid, bien que l'on fût déjà en mai. Et c'est chaudement emmitouflé que Corbett partit du monastère, montant le cheval le plus docile qu'il eût jamais eu. S'aidant d'une carte sommairement dessinée par un des frères, il guida sa monture sur le plateau escarpé d'Édimbourg et descendit jusqu'à la route menant au débarcadère de Dalmeny. Le même chemin, pensa-t-il, qu'avait emprunté le roi Alexandre deux mois auparavant par cette fameuse nuit fatale. Le temps s'améliorait. Des amas de nuages blancs poussés par une brise opiniâtre fuyaient dans le ciel pur, bleu comme un joyau. Au loin, Corbett aperçut le reflet du soleil sur les eaux du Firth of Forth et sentit le printemps tardif aux innombrables fleurs blanches dans les champs, à l'herbe d'un vert tendre et au constant babillage des oiseaux.

Il leva son étroit visage fatigué vers le ciel et ressentit un instant la joie pure et la beauté du *Cantique du frère Soleil* de saint François d'Assise. Mais le sentier déboucha sur un embranchement où se dressaient trois potences, alourdies chacune de leur fardeau noirâtre, becqueté par les oiseaux. Le contraste fut si violent que son humeur changea complètement. Il ressentit un profond désespoir et eut brusquement conscience de la présence terrifiante du péché du monde et de la méchanceté foncière des hommes. « Et le serpent entra dans l'Éden », murmura-t-il en dépassant l'embranchement avant de franchir un pont branlant et d'atteindre le village de Dalmeny. C'était plutôt un hameau, un ensemble de grosses fermes en torchis, aux poutres reposant sur des socles de pierre et au toit de chaume, abritant à la fois la maison d'habitation et l'étable. Les bâtiments entouraient un grand pré communal où des vaches maigres brouaient avidement l'herbe printanière clairsemée. Des bébés dépenaillés jouaient dans la poussière, surveillés par un groupe de femmes rousses aux yeux verts qui se contentèrent de fixer Corbett avant de reprendre leur conversation dans un dialecte guttural et rapide. Le clerc continua son chemin et descendit une pente abrupte d'où il avait une vue splendide sur le Firth of Forth et le petit débarcadère. Les moines lui avaient

décrit son itinéraire avec précision, ajoutant que cet endroit était souvent appelé Queensferry parce que c'était toujours là que sainte Marguerite, l'épouse anglaise du grand roi Malcolm Conmore, franchissait le Firth of Forth.

La monture de Corbett se fraya délicatement un chemin sur les plaques de schiste et s'approcha de la longue chaumière en torchis qui se trouvait près de la jetée rudimentaire. Le passeur attendait les clients ; c'était un grand gaillard solide et chauve, au visage buriné arborant perpétuellement un sourire édenté ; c'était aussi un marin qui comprenait l'anglais et qui accepta promptement de faire traverser le Firth of Forth à Corbett et de veiller sur son cheval et sa selle, moyennant quelques piécettes supplémentaires. Ils se retrouvèrent bientôt au milieu du Firth of Forth, Corbett assis à l'arrière de la barque et le passeur ramant avec force soupirs et halètements. Le clerc lui demanda nonchalamment si c'était lui qui avait transporté le défunt roi. Le passeur fit signe que oui, avant de détourner la tête et de cracher dans l'eau.

— Pourriez-vous me dire ce qui s'est passé ? reprit Corbett.

Son compagnon détourna à nouveau la tête en grognant et cracha derechef. Corbett posa alors une pièce d'or sur la planche devant lui et l'homme eut un sourire torve.

— C'était une nuit horrible, dit-il, en relâchant les rames et en laissant la barque se balancer doucement sur l'onde, un fort vent d'est soufflait depuis des jours et faisait refluer l'eau du Firth of Forth. J'étais tranquillement chez moi, avec ma femme, lorsqu'on a frappé à coups redoublés à la porte. J'ai regardé par la fenêtre et j'ai vu deux écuyers portant les armoiries royales. Tout trempés et échevelés qu'ils étaient, ils ont gueulé que le roi d'Écosse voulait traverser le Firth. J'ai ouvert la porte et ils sont entrés, précédant le roi. Je l'ai reconnu à sa carrure, à sa chevelure rousse, à ses yeux d'aigle et son nez aquilin. Je l'avais vu plus d'une fois traverser le Firth of Forth.

Le passeur s'interrompit et, un sourire rusé aux lèvres, se pencha pour prendre la pièce, mais Corbett sortit son long poignard de dessous sa cape. L'homme haussa les épaules en riant.

— Je suis tombé à genoux devant le roi, mais il m'a ordonné de me relever et de préparer ma barque. J'ai bien essayé de le raisonner, mais il m'a demandé si j'avais peur de mourir. J'ai dit que oui, mais que j'étais prêt à mourir en sa compagnie.

— Qu'a fait le roi ? s'enquit Corbett.

Le passeur grimaça.

— Il a hurlé de rire et m'a jeté sa bourse. Alors je suis allé sortir ma barque.

— Le roi était-il ivre ? demanda posément Corbett.

— Non, dit l'homme. Il avait beaucoup bu, mais il n'était pas

saoul.

— Ensuite ?

— Je les ai transportés de l'autre côté, lui et ses deux écuyers. J'ai attendu jusqu'au matin, puis je suis revenu à la maison.

— Pourquoi attendre jusqu'au matin ?

— A cause de la tempête, fut la réplique caustique du passeur. Un des nôtres est mort cette nuit-là, Simon Taggart.

Il désigna le rivage qu'ils venaient de quitter.

— On a retrouvé son corps près de la rive. Noyé. Sa veuve dit que lui aussi a essayé de traverser le Firth of Forth cette nuit-là et qu'il en est mort.

Détournant la tête, il cracha dans l'eau.

— Pauvre vieux ! Il aurait dû être plus prudent !

— Donc, quelqu'un d'autre a traversé cette nuit-là ?

Le passeur haussa les épaules.

— Pas nécessairement ! Simon a pu vouloir transporter de la marchandise. De toute façon, on meurt beaucoup dans le Firth of Forth.

— Quand vous avez atteint l'autre côté, insista Corbett, avez-vous vu ou entendu quelque chose d'étrange ?

— Quoi, par exemple ? demanda sèchement l'homme. Qu'est-ce qu'il aurait dû y avoir ? Non, poursuivit-il, lorsque nous sommes arrivés près du bord, le roi, suivi de ses écuyers, a sauté du bateau et a pataugé jusqu'à la rive. Quelqu'un l'y attendait. J'ai entendu des gens parler et des chevaux bouger et hennir. Et puis, il est parti. Quand j'ai traîné ma barque hors de l'eau, il n'y avait que le sénéchal, complètement trempé, qui maudissait bien fort les folles escapades du roi.

— Et ensuite ? l'interrompit Corbett.

— Ensuite, rien ! Le sénéchal a disparu dans la nuit, j'ai bien amarré ma barque et je suis allé dormir dans une cabane.

— C'est tout ?

— C'est tout ! répliqua-t-il fermement avant d'empoigner les rames et de souquer ferme vers le lointain rivage.

Le clerc se pelotonna à l'arrière, tentant d'oublier le roulis et de se concentrer sur ce qu'il venait d'apprendre. Lorsqu'ils accostèrent enfin, le passeur lui indiqua où louer un cheval dans le village proche d'Inverkeithing. Cela revint cher à Corbett bien qu'il ne trouvât qu'un simple poney non ferré ; comme, en plus, sa monture n'était guère plus haute qu'une mule, il se sentait ridicule en la chevauchant, car ses bottes touchaient presque le sol. En revanche, l'animal avait le pied sûr. Une grande qualité, se disait Corbett en gravissant la falaise qui s'élevait devant eux. Lorsqu'il atteignit le sentier tout en haut, le clerc se retourna et comprit pourquoi le roi avait emprunté cet

itinéraire : la mer qu'il gardait à main droite lui servait de repère infailible le long de la côte. Cela était de loin préférable à l'intérieur des terres où l'on pouvait s'égarer dans une lande sauvage qui s'étendait des falaises jusqu'à l'horizon, et ce, encore plus facilement par une sombre nuit de tempête. Corbett regarda le ciel, estima que c'était l'après-midi et laissa le poney se frayer un chemin, tout en veillant à ce qu'il ne s'approche pas du bord. Il traversa le village d'Aberdour, et le chemin se mit à grimper. Corbett comprit qu'il arrivait à Kinghorn Ness, là où était mort le roi. Il faisait chaud à présent, mais en sentant les rafales de vent lui fouetter le visage et en entendant les vagues gronder en contrebas, Corbett se demanda ce qui avait bien pu pousser un homme sain d'esprit à s'aventurer sur ce sentier dangereux et à braver, en pleine nuit, les éléments déchaînés.

Il atteignit enfin le sommet ; le sentier était étroit avec d'un côté l'à-pic et de l'autre un épais enchevêtrement de buissons épineux et rabougris. Corbett mit pied à terre, entrava son poney et observa les alentours. Le sentier, recouvert à cet endroit de plaques de schiste, était à son point culminant et descendait ensuite abruptement vers le manoir royal fortifié de Kinghorn, que Corbett apercevait vaguement en contrebas. Un cheval pouvait facilement glisser et expédier son cavalier sur les rochers noirs qui surgissaient, gueule ouverte, du sable argenté balayé par la mer. Le clerc s'agenouilla et s'approcha à croupetons de l'à-pic. Il passa ses doigts le long du rebord, tâtant la végétation tenace qui poussait sur la paroi rocheuse. C'était des touffes d'herbe dure et résistante qui s'accrochaient agressivement à la vie, toutes sauf une, à moitié déracinée, où s'attachaient encore les torons déchiquetés et effilochés d'une corde. Corbett recula prestement, se redressa et se dirigea vers les buissons d'épineux. Quelqu'un s'était tenu là ; les branches étaient brisées et écrasées à l'endroit où on s'était accroupi. Mais il savait que cela avait pu être fait par n'importe quel curieux venu voir le lieu où était mort le roi Alexandre, ou encore par la corde qu'on avait dû utiliser pour remonter finalement le corps du souverain.

Satisfait, Corbett désentrava son poney, remonta en selle et descendit prudemment le sentier abrupt qui menait à Kinghorn. Les moines lui avaient donné le nom de forteresse, le passeur celui de palais. En fait, c'était un manoir fortifié, avec une tour en pierre surmontant le corps de logis à un étage également en pierre ; les communs étaient en bois et le tout était protégé par un énorme et long rempart et par des douves profondes. Il s'approcha de la porte principale, mais le carreau d'une arbalète, se fichant en terre devant lui, l'arrêta brusquement. Il mit pied à terre, leva les bras et cria qu'il venait avec des intentions pacifiques saluer la veuve du roi, la reine Yolande, de la part du chancelier d'Angleterre. Il douta fort que le

garde l'eût entendu, encore moins compris, mais, au bout d'un moment, une silhouette apparut sur le chemin de ronde au-dessus de l'entrée et lui fit signe de franchir l'étroit pont-levis qui enjambait les douves. La porte s'ouvrit juste assez pour lui permettre d'entrer. A l'intérieur, c'était l'animation et le fracas habituels de toute cour de château, mais en plus il y avait force soldats bien armés arborant les armoiries royales de l'Écosse, un lion blanc rampant. Un capitaine, portant bassinot d'acier et presque toute son armure, examina les lettres de créance de Corbett, lui ôta son poignard et écouta attentivement les explications du clerc. Satisfait, il lui fit brutalement signe de le suivre dans la cour jonchée de détritrus, puis il partit d'un pas vif, décochant au passage des coups de pied aux chiens et marchant presque sur les poulets qui grattaient frénétiquement le sol. Ils passèrent près des cuisines ouvertes, des écuries et d'une forge où travaillaient des hommes couverts de sueur et au visage noirci par la fumée, et pénétrèrent dans le corps de logis avant de gravir un escalier en pierre plutôt raide. En haut, le capitaine des gardes frappa légèrement à une porte renforcée de ferrures. Une voix douce dit *Entrez*⁽³⁾, et on introduisit Corbett dans une pièce assez petite, mais luxueuse, avec ses tentures de velours et bougran, ses légers braseros odoriférants près des murs et l'herbe fraîche jonchant le sol. Au centre, une jeune femme au maintien royal était assise sur une chaise merveilleusement sculptée et lisait un parchemin posé sur ses genoux. A l'écart, près de l'unique fenêtre, ses dames de compagnie travaillaient ostensiblement à une tapisserie de haute lice.

Le capitaine mit genou à terre et, à voix basse, présenta Corbett en un français atroce. La jeune femme leva les yeux vers lui, puis dévisagea Corbett. La reine Yolande était belle : son fin visage ovale s'ornait d'un petit nez et de grands yeux sombres ; sa peau était mate ; seule sa bouche impertinente et boudeuse gâchait l'ensemble en lui donnant un air arrogant et capricieux. Sa robe de soie noire, remarqua Corbett, mettait en valeur, plutôt qu'elle ne les dissimulait, ses seins ronds et sa taille fine, et la fourrure de renard argenté aux manches de sa robe attirait le regard sur ses poignets délicats et ses longs doigts blancs couverts de bagues. Elle s'adressa en français au capitaine avant de le congédier et de faire signe à Corbett de s'asseoir sur un petit tabouret en face d'elle. Le clerc se sentait légèrement ridicule et entendit le rire étouffé d'une des dames de compagnie, une rousse plantureuse, vêtue elle aussi de noir, qui se tenait au centre du groupe occupé à la tapisserie.

La reine, d'un coup d'oeil impérieux, fit taire le rire, puis se mit à questionner Corbett en français. Ce dernier fit des réponses courtoises, mentant diplomatiquement sur les vraies raisons de son arrivée en Écosse et expliquant qu'il venait présenter les condoléances du

chancelier d'Angleterre. La reine ne l'interrompit point, mais sembla l'écouter d'une oreille distraite. Corbett mit délicatement la conversation sur la mort de son époux.

— Quelle tristesse, Madame, dit-il, que le roi ait tenté de voyager par une nuit aussi affreuse !

Il s'inclina gracieusement vers elle.

— Cette pensée m'est venue aujourd'hui lorsque j'ai parcouru ce même chemin. Mais je vois que vous portez encore le deuil et que ce sujet vous est particulièrement pénible.

La veuve du roi haussa simplement ses élégantes épaules.

— Le roi avait un caractère si impétueux ! dit-elle presque sèchement. Il n'aurait pas dû voyager par un temps pareil. Je pouvais à peine croire le message qu'il m'a fait parvenir ce jour-là, disant qu'il allait venir me rejoindre.

— Le roi vous a fait savoir qu'il serait ici, cette nuit-là ? reprit Corbett avec hésitation. Quand vous a-t-il envoyé ce message ?

— En quoi cela vous regarde-t-il ? lança la reine d'une voix tranchante, le regard durci. Un messenger a apporté une lettre. Je ne sais pas qui exactement. Je ne m'en souviens que parce que je l'ai brûlée immédiatement, tellement j'étais exaspérée !

Corbett eut un sourire compréhensif et fit subtilement glisser la conversation sur d'autres sujets. Il avait posé suffisamment de questions, et, bien qu'assez intrigué par l'attitude de la reine, il parvint à dissimuler ses sentiments derrière le masque de la diplomatie. Il se sentait mal à l'aise. Yolande était veuve de roi. D'une certaine manière, la passion de son époux avait provoqué sa mort ; pourtant, c'est du ressentiment, voire de la haine, qu'elle semblait éprouver envers lui. Était-ce là la jeune femme, se demandait Corbett, dont le pouvoir de séduction avait poussé le roi Alexandre III d'Ecosse à risquer sa vie ? Corbett n'aurait su dire exactement pourquoi, mais il percevait un malaise, quelque chose d'indéfinissable, émanant, tel un parfum, de cette belle femme capricieuse.

Ils continuèrent à converser à bâtons rompus jusqu'à ce qu'il l'interrompît doucement.

— Madame, mon maître et souverain le roi Édouard sera ravi d'apprendre que vous êtes *enceinte**. Une petite consolation en ces temps de grande tristesse.

La reine eut un sourire presque narquois en caressant son ventre.

— Mes pensées ne vont pas à votre roi, Messire Corbett, mais à un futur souverain d'Écosse !

Corbett perçut le ricanement étouffé que laissa échapper la dame de compagnie rousse, mais feignit de ne pas l'avoir entendu. Ce que ne fit pas la reine, qui se retourna d'un bloc et jeta un coup d'oeil furieux à sa suivante avant de revenir à Corbett et de lui tendre la main pour

lui donner congé. Corbett s'inclina, effleura de ses lèvres la main blanche et fraîche et se retira, ignorant le regard insolent de la dame de compagnie qui avait mis soudainement fin à cet entretien.

CHAPITRE III

En sortant, Corbett retrouva le capitaine des gardes qui l'attendait, un peu moins tendu depuis qu'il avait vu le clerc accepté par la reine douairière.

— Avez-vous l'intention de repartir ce soir ? demanda-t-il dans un anglais guttural.

— Pourquoi ? s'enquit Corbett avec un sourire. Aurais-je le choix ?

Le soldat haussa les épaules.

— Vous pouvez passer la nuit ici et retraverser le Firth of Forth à l'aube, c'est à vous de décider.

— Eh bien ! je vous remercie, répondit courtoisement Corbett, je vais rester ici. Mais dites-moi, ajouta-t-il, qui donc est cette dame de compagnie aux cheveux roux ? Elle a l'air d'une fieffée coquine !

Le sourire du capitaine dévoila ses dents jaunes et adoucit la sévérité de son visage.

— Vous parlez d'Agnes Lennox ? ironisa-t-il. Vous avez raison. C'est une fieffée coquine. La reine et elle ne s'aiment pas beaucoup. Pourquoi ?

— Pour rien, murmura Corbett. Mais écoutez ! Étiez-vous de service la nuit où le roi est mort ?

— Bien sûr. Mais je n'ai pas bougé d'ici. C'est un messenger qui est venu annoncer sa mort.

— Le même homme, interrompit Corbett, qui avait apporté le message disant qu'Alexandre avait l'intention de rejoindre Kinghorn ?

— Oh ! que non ! rétorqua le soldat. Ça, on l'a su simplement par une lettre donnée au portier juste à la tombée de la nuit. Dieu sait qui l'a apportée. Vous feriez mieux de poser cette question au sénéchal.

Corbett sentit son cœur battre plus vite.

— Le sénéchal qui attendait le roi au débarcadère ?

— Lui-même, Alexandre. Il a le même prénom que le défunt roi. Pourquoi cette question ?

Il plissa les yeux et son regard se durcit.

— Vous posez beaucoup de questions, Messire l'Anglais !

Corbett sourit et s'excusa :

— Je suis désolé, mais la cour d'Angleterre a été si bouleversée par la mort de votre roi qu'elle avait peine à y croire. Mes maîtres

m'ont ordonné de partir à la chasse aux nouvelles.

Le soldat se détendit et lui donna une petite tape protectrice sur l'épaule.

— Oui, je sais ! Nous avons tous des ordres. Moi-même, j'ai du mal à croire que le roi est mort et à ne pas penser que c'est une simple rumeur. Mais venez ! Je vais vous présenter à Alexandre. Il a raconté son histoire plus d'une fois et je suis sûr qu'il adorera la redire.

A la suite du capitaine des gardes, Corbett descendit l'escalier à vis et pénétra dans la grand-salle. Celle-ci avait dû être, en des jours plus fastes, une salle princière, voire royale, avec son estrade trônant au bout, dominée par une immense tapisserie représentant les armoiries du royaume d'Écosse. Mais à présent, elle avait piètre allure. Les herbes jonchant le sol n'avaient pas été changées, des lévriers affamés y cherchaient des restes de nourriture, et Corbett entendit des couinements et des trottements de rats ; les tables sur tréteaux, de chaque côté de la pièce, étaient constellées de taches de vin et de reliefs de repas. Les torches fichées au mur grésillaient féroce­ment, faute d'avoir été nettoyées, et Corbett se rendit compte que les serviteurs profitaient sans scrupules de la situation dans laquelle la mort du roi avait laissé sa veuve, seule et isolée. Attablés devant gobelets et pichets, un groupe d'hommes lançaient les dés, avec force jurons et exclamations. Prenant Corbett par la manche, le capitaine l'entraîna vers les joueurs. Il frappa l'un d'eux sur l'épaule en disant d'un ton railleur :

— Alexandre, voici quelqu'un qui aimerait écouter ton histoire !

Alexandre tourna vers Corbett un visage allongé et chevalin aux yeux bleus et exorbités, une bouche veule et humide, sous une tignasse brune.

— Je suis en train de jouer ! grommela-t-il en foudroyant Corbett du regard.

— Je sais, répliqua doucement le clerc anglais. Mais, ajouta-t-il en faisant tinter les pièces de son escarcelle, je saurai vous dédommager de vos pertes inévitables.

Alexandre était trop saoul pour déceler le sarcasme, mais il jeta un coup d'oeil à Corbett, passa la langue sur ses lèvres avec convoitise, et, s'emparant d'un godet plein à ras bord, se leva en titubant et en invitant d'un geste le clerc à l'accompagner à l'autre bout de la pièce. Le capitaine des gardes encouragea Corbett à accepter et se dépêcha de prendre la place du joueur.

— Oh ! cria-t-il à Corbett qui s'éloignait, quand il aura fini son histoire, vous pourrez coucher ici dans la salle. Je vous apporterai une cape ; ce n'est pas grand-chose, mais c'est toujours plus chaud et plus confortable qu'une nuit sur la falaise !

Corbett remercia d'un sourire et d'un signe de tête avant de

rejoindre Alexandre qui était affalé dans une demi-torpeur d'ivrogne.

Le clerc se présenta et exposa à nouveau les raisons de sa curiosité. Mais Alexandre était trop ivre pour s'en soucier, et Corbett dut l'écouter attentivement pour comprendre quelque chose à ses paroles confuses. Officier royal, tout comme Corbett, le sénéchal avait même suivi son souverain en Angleterre lorsque celui-ci s'était rendu au couronnement d'Edouard I^{er}. Corbett laissa quelque temps l'ivrogne divaguer tandis que les joueurs finissaient leur partie et se lançaient de tonitruants bonsoirs et qu'un serviteur fourbu lui apportait une cape. Puis il questionna doucement le sénéchal hébété, mais ne put en apprendre davantage. Le jour de la mort du roi, juste avant le crépuscule, un inconnu avait bien remis un message à la porte du château et cette lettre avait été apportée directement à la reine Yolande, qui avait fait appeler Alexandre et lui avait enjoint de mener jusqu'à l'embarcadère la monture préférée du roi, une jument blanche des écuries de Kinghorn. Alexandre s'était plié aux ordres avec colère, furieux contre son roi qui le faisait se déranger par une nuit de tempête et un froid glacial.

— J'ai fait ce qu'on m'a dit ! grommela-t-il. J'ai attendu des heures que le roi arrive. J'ai bien essayé de le faire changer d'avis, mais il n'a rien voulu savoir. Il fallait qu'il soit avec la reine, et il est donc parti.

— Et qu'avez-vous fait alors ?

Alexandre rota et se gratta le menton.

— Je suis allé dans une taverne d'Inverkeithing où l'un des écuyers du roi m'a rejoint.

— Quoi ! s'étonna Corbett. Un des compagnons du roi ?

— Oui, répondit Alexandre, s'efforçant, malgré sa torpeur, de fixer toute son attention sur cet Anglais bien curieux. Le pauvre drôle avait été désarçonné par son cheval et avait dû regagner le village à pied. Nous y sommes restés jusque tard le lendemain.

Il jeta un regard sournais à Corbett.

— Vous comprenez, nous nous sommes attardés à boire. Ce n'est qu'après avoir quitté la taverne que nous avons appris la mort du roi.

Corbett hocha la tête d'un air entendu et glissa quelques pièces dans la main molle du sénéchal.

— Alors, qui a trouvé le corps du roi ?

— Oh ! des gens du château de l'autre côté du Firth of Forth. Ils ont rassemblé ses effets et l'ont ramené sur une embarcation royale.

Corbett fit signe qu'il comprenait et s'attacha à trouver une logique aux événements entourant la mort du roi d'Ecosse. Il y avait quelque chose qui n'allait pas, qui n'allait vraiment pas, mais il n'arrivait pas à mettre le doigt dessus.

— Dites-moi, reprit-il lentement, un des écuyers est resté avec

vous et n'a jamais atteint le manoir, n'est-ce pas ?

Alexandre acquiesça.

— Alors, qu'est-il arrivé à l'autre ? continua Corbett. S'il est parvenu jusqu'au manoir de Kinghorn, pourquoi n'est-il pas retourné chercher son maître ? En fait, poursuivit le clerc en s'efforçant de chasser les doutes de son esprit, pourquoi la reine n'a-t-elle pas envoyé ses gens à la recherche de son époux ? Après tout, elle l'attendait.

Le regard fixé sur la table, le sénéchal tentait de se concentrer.

— Je ne sais pas, marmonna-t-il. Le gars qui était resté avec moi s'en est retourné et l'autre écuyer aussi. De toute évidence, il avait distancé le roi et était arrivé au manoir. Pourquoi la reine ou lui n'ont pas pensé à organiser des recherches, ça, c'est un mystère.

Son regard d'ivrogne se posa sur Corbett.

— Toute cette affaire est un mystère, Messire, et peut-être que vous devriez essayer de le résoudre. Le désir qu'avait le roi d'être auprès de la reine est un mystère, ajouta-t-il amèrement, car il n'en aurait guère eu de plaisir.

— Que voulez-vous dire ? demanda Corbett. La reine Yolande détestait-elle son époux ?

Alexandre se contenta de grimacer, avant de laisser échapper un pet et de s'écrouler dans un sommeil d'ivrogne. Corbett se leva, étouffant un juron, puis, s'enroulant dans la cape élimée à la propreté douteuse, il choisit l'endroit le moins souillé de la pièce, se coucha et s'endormit.

Il se réveilla le lendemain matin complètement endolori et se sentant sale. Il se leva, sortit pisser dans la cour et descendit aux cuisines mendier un gobelet de petite bière et une tranche de bacon fort gras pour calmer la faim qui le tenaillait, car il n'avait pas mangé depuis son départ, la veille, de l'abbaye de Holy Rood. Désireux de quitter le manoir de Kinghorn avant que le capitaine des gardes ou Alexandre se mettent à le questionner, il s'empessa de finir son repas et de se rendre à l'écurie. Là, il sella le poney et se dirigea vers l'entrée du manoir. Il l'avait presque atteinte, lorsqu'il s'entendit héler. Se retournant, il vit la Lennox, la dame de compagnie rouquine, sortir du corps de logis, un pot de grès à la main. Il s'arrêta, étouffant un grognement de dépit. Elle s'approcha.

— Vous nous quittez bien tôt, Messire l'Anglais ! lui lança-t-elle en le toisant de la tête aux pieds de son regard impudent.

— En effet, répliqua le clerc. Il le faut bien. La prochaine fois, peut-être... ?

— La prochaine fois, murmura Agnes d'une voix rauque, nous pourrions bavarder et faire plus ample connaissance, n'est-ce pas ?

— C'est cela, rétorqua Corbett, mais pas maintenant ! Adieu !

— Au revoir, Messire, à très bientôt ! lança-t-elle effrontément.

— Au revoir ! dit Corbett avec un soupir avant de tourner bride.

Quelques instants plus tard, après une courte discussion avec un garde ensommeillé, il sortait du manoir de Kinghorn et se dirigeait vers l'embarcadère.

Il l'atteignit sans incident, mais dut attendre en regardant l'aube se lever qu'arrive le passeur. Celui-ci accueillit chaleureusement Corbett, veilla à ce que le poney fût ramené à son écurie d'Inverkeithing et fit traverser le Firth of Forth au clerc. Cette fois-ci, ce fut lui qui se montra curieux et posa des questions sur la reine et les grands de ce monde. Corbett, transi et affamé, répondit du bout des lèvres et fut heureux quand ils débarquèrent à Queensferry. Il s'éloignait pour récupérer son cheval lorsqu'il se rappela quelque chose. Il revint rapidement vers le passeur...

— Dites-moi, lança-t-il d'une voix tendue, avez-vous transporté quelqu'un d'autre le jour de la mort du roi ?

L'homme hocha la tête.

— Non, non ! La tempête a duré toute la journée. Je n'ai fait traverser que le roi.

— Mais quelqu'un l'a fait, pourtant ! continua sèchement Corbett.

— Oui, peut-être, répliqua le passeur, mais ce n'était pas moi.

— Qui, alors ?

L'homme grimaça un sourire.

— Taggart, peut-être. Mais il est mort.

Corbett tourna les talons avec irritation, passa chercher son cheval et revint péniblement vers l'abbaye de Holy Rood.

Il ne traversa pas Édimbourg, mais prit le même chemin qu'à l'aller, évitant la cité et avançant lourdement sur le sol marécageux jusqu'à ce qu'il atteignît le sanctuaire blanc et propre de l'abbaye. Le prieur l'accueillit sur un ton moqueur, mais Corbett vit que les moines étaient sincèrement heureux de le revoir. Pour la première fois depuis longtemps, Corbett se sentit entouré d'amis et il éprouva une soudaine tendresse pour ces hommes à l'âme simple, mais à l'esprit subtil, plongés si intensément dans leur routine de prière, de travail et d'étude qu'ils considéraient tout visiteur comme une preuve visible de la Grâce divine. Ils l'assaillirent de questions sur son voyage, sur Kinghorn et sur la reine Yolande jusqu'à ce que le prieur y mît le holà et fit remarquer que leur hôte avait besoin de se reposer.

Corbett prit un bain dans la seule baignoire en bois de l'hostellerie de l'abbaye avant de s'habiller et d'aller aux cuisines avaler un morceau de pain et du poisson poché dans du lait. Il se rendit ensuite à la bibliothèque. Le crépuscule était déjà tombé, mais le vieux bibliothécaire fit allumer les torches au mur et donna à Corbett ce qu'il avait demandé, à savoir une bougie et un exemplaire lu et relu de *Sic et Non*, la brillante satire de théologie scolastique

écrite par le docteur Abélard, ce clerc parisien qui avait perdu sa famille — et ses parties viriles — pour avoir ridiculisé les théologiens avant d'aggraver sa faute en tombant amoureux d'une femme. Corbett aimait cette logique remarquable qui s'exprimait avec un humour si spirituel que n'étaient offensés que ceux qui le voulaient bien. Il lut l'ouvrage avec grande attention, la limpidité de la langue et la poésie de l'argumentation éclaircissant ses pensées et calmant son esprit. La nuit était venue. Par crainte du feu, le bibliothécaire chassa gentiment le clerc qui alla se promener dans le petit jardin aux simples en réfléchissant minutieusement à ce qu'il avait appris durant sa visite à Kinghorn. Tout en marchant, il débattit avec lui-même jusqu'à ce que sonnent complices. Il revint alors dans l'église abbatiale dont les piliers ronds et massifs soutenaient les voûtes en arête de la haute nef. Il remonta la nef et pénétra dans le chœur carré dont les moines occupaient déjà les bancs latéraux. Le chantre se leva et commença la prière, mettant les frères en garde contre Satan qui rôdait de par le monde comme un lion affamé guettant ses victimes. Rêvassant sur son banc, Corbett n'eut aucune peine à se l'imaginer et se demanda si cette fois Satan réussirait à le trouver, lui.

CHAPITRE IV

Oui, Satan rôdait en Écosse et plus précisément dans les appartements et les couloirs du château d'Édimbourg. Le roi Alexandre était mort. Ses restes putréfiés gisaient à présent sous les dalles grises et froides d'une abbaye, son autorité implacable avait disparu et, dans tout le château, les nobles convoqués à l'assemblée complotaient et intriguaient. Des amitiés se brisaient, de nouvelles alliances se nouaient, d'anciennes se défaisaient par trahison, car les grands barons, autant que les hommes de cour et les officiers importants, avaient senti le parfum enivrant du pouvoir, de l'influence et de la richesse qui pourraient être les leurs, maintenant que le trône était vacant par suite de l'absence de tout héritier. Alexandre les avait tenus en laisse, obéissants et bien dressés, mais, à présent, la sensation de puissance et de liberté leur montait presque à la tête.

Dans ses appartements, Lord Bruce ne faisait pas mystère de ses sentiments, mais, en homme pratique, il considérait simplement le pouvoir comme quelque chose à conquérir et à exercer. Assis près de la fenêtre, tenant fermement un gobelet de vin dans ses mains, il regardait fixement la nuit qui tombait. Le roi était mort. Dieu merci ! pensa Lord Bruce. Un mari infidèle ! Un débauché ! Un remarquable homme de guerre, certes, mais les Bruce avaient autant de droit à la Couronne que lui, et maintenant le trône était vacant. Lord Bruce s'agita et s'emmitoufla un peu plus dans sa cape. La confusion allait régner, réfléchit-il, et il en sortirait forcément un homme fort, un chef qui dirigerait le pays d'une main de fer et mettrait au pas les clans sauvages du Nord, les navigateurs des îles et les riches barons normands du Sud. Lord Bruce se réjouissait de la mort du roi. Il se sentait coupable des pensées qui l'assaillaient et qu'il lui faudrait confesser pour recevoir l'absolution, car ses idées étaient à elles seules de la haute trahison. L'espace d'un instant, il se demanda quelle part de responsabilité était la sienne ; en effet, n'avait-il pas souhaité la mort du roi ? N'avait-il pas presque dansé de joie lorsqu'on avait ramené la dépouille royale de Kinghorn ? Il devrait dissimuler ce genre de pensées, car elles pourraient bien faire resurgir de l'enfer un Alexandre avide de vengeance.

Dans les autres appartements, des nobles et leur suite discutaient de ce qui allait survenir. Alexandre avait une héritière, une petite

princesse sans pouvoir, vivant à la cour de Norvège. Était-elle capable de gouverner ? Et qui d'autre y avait-il ? Les Comyn ? Les Balliol ? Et puis, bien sûr, Édouard d'Angleterre. L'évêque Wishart, chancelier d'Écosse, passait tous ces noms en revue. Assis à son bureau, enveloppé dans une grande cape, il ne se souciait guère des courants d'air glacials qui passaient sous la porte ou par les fentes des vantaux des fenêtres. Dans les candélabres de fer, les bougies donnaient quelque lumière, mais Wishart préférait l'obscurité, voire le froid, qu'il jugeait plus propices à une réflexion lucide et logique, et à l'élaboration de projets et d'intrigues.

Il n'avait qu'un seul amour : l'Ecosse. Peu lui importait qui gouvernait le royaume pourvu que le monarque fût puissant, courageux et prêt à le défendre contre une pléiade d'ennemis. Wishart était un érudit qui avait parcouru l'Europe et observé ce qui s'y passait : les grands rois, Philippe de France et Édouard d'Angleterre, étaient en train de créer des États-nations. Ils construisaient des routes, levaient des armées, bâtissaient des châteaux, promulguaient des lois, imposaient la justice, tandis que l'Ecosse n'était encore qu'un ramassis de clans. Seule une poigne de fer, la main d'acier d'un souverain implacable, saurait leur tenir la bride haute et faire régner la paix dans le pays.

Wishart regrettait beaucoup Alexandre, tout au fond de lui-même. Certes, il n'avait pas aimé l'homme — un débauché qui courait après les épouses, filles et soeurs d'autrui comme un chien en rut –, mais le chef d'État avait fait preuve d'autorité. Et, à présent, il était mort, de façon soudaine et mystérieuse. Wishart s'agita, l'esprit troublé. Fallait-il se pencher sur ce problème ? Dieu sait que beaucoup souhaitaient la disparition d'Alexandre : les Bruce, les Comyn, ceux dont les femmes avaient été ses maîtresses. Ils avaient tous un bon motif. Les yeux plissés par la réflexion, le chancelier regarda la lueur des bougies. Il y avait eu des rumeurs, des prophéties annonçant la mort d'Alexandre bien avant qu'elle ne survînt. Des mois avant la tragédie, on avait donné au château un banquet, auquel avait assisté le monarque en compagnie de ses maîtresses et de ses amis. Wishart n'y était pas venu, mais on lui avait raconté comment le roi, en train de boire et de manger, avait tout d'un coup regardé dans le fond de la salle et laissé tomber son hanap, livide d'effroi.

— Qu'y a-t-il, Sire ? lui avait-on demandé.

Alexandre avait hoché la tête et désigné un point dans les ténèbres.

— Je vois un homme, avait-il murmuré. Un moine. Quelqu'un dans un linceul. Ne le voyez-vous donc pas ?

— Non, Sire, lui avait-on répondu.

Complètement dessoûlé, le monarque avait continué à fixer cette

apparition qu'il était le seul à voir.

— Il m'annonce que je vais mourir, avait-il poursuivi d'une voix calme. De mort violente, et bientôt !

Cette prétendue vision avait gâché le banquet et plongé le souverain dans une mélancolie qui dura des semaines avant que sa bonne humeur naturelle et son caractère enjoué ne le poussent à mettre cette apparition sur le compte de la boisson.

Wishart se mordit les lèvres. Il ne croyait pas aux visions ; il ne pensait pas que Dieu eût le temps de s'occuper des petits malheurs humains. Avait-ce été un jeu d'ombre et de lumière ? Ou quelqu'un avait-il mis cette idée dans la tête du roi ? Et puis il y avait eu d'autres faits mystérieux, comme les prophéties de Thomas de Learmouth, dit Thomas le Rimailleux, le soi-disant visionnaire qui affirmait rêver de la mort du roi et en avertissait constamment le monarque en des vers de mirliton. Wishart poussa un petit grognement. Un jour, ses enquêteurs s'empareraient de Messire Learmouth et lui feraient subir la question. Était-ce un prophète ? Ou un homme qui s'adonnait à la magie noire ? Toujours est-il que ses prophéties s'étaient brutalement réalisées.

Wishart avait l'impression de se trouver à la croisée de chemins qui se seraient perdus dans les ténèbres. Celui de gauche, c'était l'énigme de la mort du roi et l'enquête pour trouver l'assassin ; celui de droite, le problème encore plus aigu de la succession au trône. Les grands barons avaient juré de soutenir la cause de sa petite-fille de Norvège, mais une enfant de trois ans était-elle capable de gouverner l'Écosse ? Ou allait-ce être quelqu'un d'autre ? Peut-être que s'il suivait l'un des chemins, il arriverait à l'endroit où ils se croiseraient à nouveau ? Peut-être qu'Alexandre n'avait pas été assassiné et qu'il s'agissait d'un accident. Peut-être que le motif en était la jalousie, et le meurtrier un homme excédé de voir le roi poursuivre sa femme de ses assiduités ou la séduire. Et pourtant il pouvait y avoir d'autres raisons. Un des aspirants à la succession aurait-il ourdi cet assassinat ?

Wishart avait bien pensé à Édouard d'Angleterre, mais avait écarté cette hypothèse, car ce dernier se trouvait en France et n'avait pas cherché à s'ingérer dans les affaires écossaises, si ce n'est qu'il avait envoyé son ambassadeur, Benstede, et ce clerc bien curieux de Corbett. Benstede était déjà là avant la mort d'Alexandre, et Corbett, d'après les agents de Wishart, n'avait pas été mandaté par Édouard mais par Robert Burnell, ce vieux renard de chancelier. Wishart faisait étroitement surveiller Corbett, mais tous les rapports indiquaient qu'il n'avait pas été officiellement chargé de mission par Édouard. Wishart se demanda posément ce qui se passait à la cour d'Angleterre. Des divergences de vue, peut-être ? Quoi qu'il en fût, l'évêque était fermement convaincu que les Anglais ne représentaient encore aucune

menace. Il se leva et traversa la pièce qui s'obscurcissait, pour vérifier la fermeture d'un battant, avant d'aller se réchauffer les mains à un petit brasero. Quant aux Français, pensa-t-il, c'était une autre paire de manches ; leur envoyé, de Craon, se trouvait déjà en Écosse, échafaudant intrigues et complots avec cette débauchée de reine douairière. Wishart se frotta les mains, faisant craquer ses jointures et s'efforçant de maîtriser sa colère. Il n'avait jamais aimé les airs hautains et les minauderies de la reine Yolande, qui s'était enfermée au manoir de Kinghorn et tenue loin du roi. On disait Alexandre profondément amoureux d'elle, mais il y avait quelque chose qui n'allait pas dans tout cela. On racontait qu'elle était enceinte ; l'Écosse pouvait donc encore avoir un héritier, mais serait-ce un garçon, et qui le protégerait dans les années à venir ? Wishart poussa un long soupir. Et puis, bien sûr, il y avait les Bruce, ce Lord Bruce qui aurait dû se préparer à la mort au lieu de s'occuper de politique, comme s'il était un jeune courtisan ne pensant qu'à faire rapidement fortune.

Le chancelier se remémora tout ce qu'il avait appris au sujet de cette soirée fatale. Lord Bruce assistait au banquet ainsi que les envoyés anglais et français. De Craon avait l'air bouleversé. Benstede, impassible, avait pris congé assez tôt, tandis que Lord Bruce n'essayait même pas de dissimuler ses envies de meurtre chaque fois qu'il croisait le regard du roi. Ce dernier était arrivé au banquet la mine chagrine, mais, tout d'un coup, de façon subite, même pour lui, il était devenu d'une humeur fort joyeuse, buvant sec et clamant qu'il serait aux côtés de la reine avant le point du jour. Puis il s'était enfoncé dans cette épouvantable nuit pour finalement mourir sur les falaises de Kinghorn. Quelqu'un l'aurait-il guetté là-bas ? se demanda Wishart. Non, aucun des invités n'aurait pu traverser le Firth of Forth par une telle tempête et en si peu de temps. En outre, il savait par ses agents que seul le roi avait passé le Forth cette nuit-là. Au fond de lui-même, Wishart avait la conviction que le souverain avait été assassiné, mais il ignorait comment, pourquoi et par qui. Le vieil évêque s'agita nerveusement tandis que des rafales de vent se déchaînaient contre le château, et, bien qu'ils ne se fussent jamais rencontrés, il aurait été certainement d'accord avec Corbett : Satan rôdait tout près, le Mal s'installait comme du pus dans une blessure ouverte.

CHAPITRE V

Le lendemain, Corbett dormit très tard, sourd aux sonneries des cloches de l'abbaye et aux allées et venues habituelles des moines vaquant à leurs différentes occupations. Ce fut le maître des novices qui le réveilla juste avant midi pour lui annoncer qu'un message de John Benstede venait d'arriver, lui enjoignant de se présenter au château immédiatement. Après s'être habillé rapidement, Corbett refusa le cheval qu'on lui proposait gentiment, mais accepta les services d'un guide pour aller au château en passant par la ville. Ils se mirent donc en route sous un mauvais crachin et gravirent le chemin abrupt du rocher que l'on désignait habituellement, lui avaient dit les moines, sous le nom d'Arthur's Seat. Edimbourg différait totalement de Londres : cité royale, elle avait été construite selon un certain plan. Les longues rues étroites étaient bordées de maisons en pierre et poutres apparentes ; certaines se touchaient et d'autres étaient séparées par des passages ou des allées menant à des jardinets ou des cabanes derrière chaque bâtiment. Les échoppes n'étaient que de simples pièces ouvertes sur la rue, et nombreux étaient les étals et les tavernes. Londres était, aux yeux de Corbett, une ville fort insalubre, mais Edimbourg s'avérait d'une saleté franchement repoussante, avec ses rues jonchées de détritrus, de débris de nourriture, de pots de chambre brisés et même de cadavres d'animaux.

Le bruit était assourdissant lorsque les charrettes passaient lourdement dans les ornières des rues que le guide appelait des *wynds*⁽⁴⁾ ; le commerce battait son plein ; les boutiquiers sortaient même de leurs échoppes pour agripper Corbett et lui proposer pâtés, tissu, poisson frais du Firth of Forth, amandes, noix et raisins secs apportés du port voisin de Leith, mais leur accent était à peine compréhensible. Corbett se félicitait d'autre part que le guide eût un solide bâton et qu'il en usât habilement pour s'ouvrir un chemin dans la foule dense. Ils dépassèrent la vieille église de St Giles et traversèrent un vaste pré que son guide appela le Lawnmarket, un grand foirail qui servait non seulement pour les marchés et les foires, mais aussi pour les exécutions publiques, comme en témoignait le gibet rudimentaire où se balançaient les corps pourrissants de quatre hors-la-loi.

Poursuivant leur chemin, ils gravirent la rampe raide conduisant

au château. La plus extrême confusion régnait dans la cour : des valets couraient en tous sens en s'interpellant et en gesticulant, des chariots chargés de provisions s'efforçaient à grand-peine soit d'entrer soit de sortir, des chevaux hennissaient et se cabraient tandis que palefreniers et garçons d'écuries tentaient de les calmer et de les éloigner. Des hommes d'armes, arborant les armoiries royales, essayaient de rétablir un semblant d'ordre, mais leur tâche n'était pas facilitée par une horde de courtisans qui lançaient, eux aussi, leurs instructions à une vaste armée de serviteurs portant tous une livrée différente.

Corbett se retourna vers son guide pour demander ce qui se passait, mais s'aperçut que l'homme avait eu assez de bon sens et de discrétion pour s'esquiver aussi vite qu'il l'avait pu. Il arrêta alors un palefrenier qui s'efforçait de mener un cheval aux écuries, au fond de la cour, mais ne put se faire comprendre de l'imbécile qui le fixa d'un regard vide avant de s'éloigner en haussant les épaules et en marmonnant des insultes. Cloué sur place, le clerc anglais se demandait s'il devait rester ou partir, lorsque quelqu'un lui effleura l'épaule. Se retournant, il vit John Benstede dont le visage affable se plissait en un sourire d'excuse. Ce dernier lui dit tranquillement :

— C'est gentil à vous d'arriver si vite, Messire ! Venez ! Quittons cette cohue !

Corbett suivit l'envoyé anglais qui se fraya précautionneusement un chemin dans la foule et gravit lentement l'escalier raide qui menait au donjon.

Au bout d'un autre escalier, ils pénétrèrent dans une petite chambre austère, meublée seulement d'une paillasse, d'une table sur tréteaux et d'un brasero mal allumé ; quelques tabourets rudimentaires apportaient une note de confort. Avec un soupir, Benstede proposa à Corbett de s'asseoir, tandis que lui-même s'affalait, tête entre les mains, sur un siège près de la table.

— Que se passe-t-il ? s'enquit Corbett. Pourquoi cette convocation et ce remue-ménage ?

— Le Conseil de régence, répondit Benstede d'une voix lasse, a demandé une réunion du Grand Conseil. Nous n'y sommes pas convoqués, mais nous sommes, par contre, invités au grand banquet qui suit. Le chancelier, l'évêque Wishart de Glasgow, a prié instamment tous les envoyés étrangers d'y assister.

Il versa un gobelet de vin coupé d'eau à Corbett, puis se servit et but à petites gorgées tout en étudiant le clerc.

— Vous n'avez pas perdu votre temps, Messire ? interrogea-t-il.

— Non, répliqua diplomatiquement Corbett. J'ai essayé d'élucider ce qui se passe en Ecosse. Notre roi et le chancelier, mentit-il, seraient ravis d'avoir des renseignements.

— Et avez-vous découvert quelque chose ?

— Non, mentit à nouveau Corbett. Alexandre III est mort, il s'est tué lorsque sa monture a dévalé la falaise en contrebas de Kinghorn Ness. Je suis allé présenter à sa veuve les condoléances du chancelier et, à présent, dois attendre de nouvelles instructions.

— Vous vous intéressez à la mort d'Alexandre ? insista Benstede. Pensez-vous qu'il y ait eu anguille sous roche ?

— Je crois, répondit prudemment Corbett, que la mort du roi est, à certains égards, mystérieuse et mérite qu'on y regarde de plus près.

Benstede pinça les lèvres et laissa échapper un long soupir.

— Soyez prudent, Messire. Les Écossais ne sont pas d'humeur à supporter que des étrangers, des Sassenachs⁽⁵⁾, comme ils disent, s'immiscent dans leurs affaires, mais, bien sûr, ne manquez pas de suivre de près les événements. Notre suzerain, ajouta-t-il d'un ton sarcastique, est toujours prêt à écouter les commérages concernant les cours étrangères.

Corbett fit mine de ne pas avoir remarqué le sarcasme, refusant ainsi d'entrer dans le jeu de Benstede, mais regardant le visage d'angelot et les yeux bleus pétillants de son compagnon, il comprit que celui-ci ne voulait que continuer la conversation.

— Pourquoi le Conseil se réunit-il ? demanda-t-il.

Benstede se leva et se dirigea vers le lit, dans le coin opposé de la pièce. Il souleva la paillasse et prit une petite sacoche de cuir, de celles, vit Corbett, qu'utilisaient couramment les clercs de la Chancellerie et les envoyés en mission. Benstede examina le sceau et le brisa avant de tendre un fin rouleau de parchemin à Corbett.

— Lisez cela ! dit-il. C'est le brouillon de mon rapport pour le roi. J'y décris la situation en Ecosse telle que je la vois. Cela n'a rien de confidentiel.

Il eut un sourire oblique à l'adresse de Corbett :

— Du moins pas encore ! Allez-y ! Lisez !

Corbett déroula le parchemin et passa rapidement sur les formules d'usage : *« John Benstede à Edouard I^{er}... Voici les nouvelles de la cour d'Ecosse : Le roi Alexandre III a été tué en tombant du haut des falaises de Kinghorn Ness la nuit du 18 mars. Selon la rumeur publique, il allait retrouver sa nouvelle épouse, la reine Yolande, dans un manoir proche. Le royaume est plongé dans la désolation et on y appréhende fort l'avenir. Comme Votre Majesté le sait, Alexandre III était marié à Marguerite, la défunte et très regrettée soeur de Votre Majesté. Les princes Alexandre et David, issus de ce mariage, sont morts. La seule héritière est sa petite-fille, Marguerite, communément nommée princesse de Norvège, enfant d'Eric II de Norvège, époux de la seule fille survivante d'Alexandre III. Marguerite, âgée de trois ans seulement, n'est pas apte à gouverner le royaume. Pourtant, à Scone le 5 février 1284, Alexandre a obligé tous les clans à prêter serment d'hommage et à reconnaître la princesse de Norvège*

comme son héritière, à défaut d'enfants éventuels qu'il aurait pu avoir par la suite. Des représentants de la cour d'Ecosse sont déjà partis pour la Norvège avec mission de mettre le roi Eric au courant des événements et le prier de renvoyer la princesse en Ecosse aussi vite que possible.

« La situation, pourtant, est encore périlleuse. Nulle femme n'est jamais montée sur le trône écossais, et certains évoquent à voix basse la vieille tradition celtique qui veut qu'à la mort d'un roi, ce soit son plus proche parent mâle qui prenne les rênes du pouvoir. C'est ce qui est en train de se passer ici ; le royaume d'Ecosse commence à pencher pour l'une ou l'autre des deux grandes familles qui peuvent prétendre au trône : les Comyn et les Bruce, dont les héritiers mâles peuvent se réclamer de sang royal, descendant tous de David, comte de Huntingdon, grand-oncle d'Alexandre III et petit-fils d'un roi précédent. Ces deux familles ont toujours été à couteaux tirés, mais à présent on dirait des chiens de chasse qui, babines retroussées, crocs menaçants et pattes rigides, se tournent autour en se guettant mutuellement, prêts à en découdre au moindre mouvement de l'adversaire. L'unique force qui les sépare est l'Eglise, la seule organisation cohérente qui lie, comme mortier, les différentes classes et peuples de cette nation. Deux des principaux ecclésiastiques, l'évêque Wishart de Glasgow et l'évêque Fraser de St Andrews, convoquèrent à Scone les prélats, abbés, prieurs, chevaliers, barons et toute la noblesse de ce royaume, pour qu'ils renouvellent leur allégeance à la nouvelle reine d'au-delà des mers, la princesse de Norvège. Tous jurèrent, sous peine d'excommunication et de damnation éternelle, de protéger et de faire respecter la paix du royaume. Messeigneurs les évêques sont arrivés à leurs fins, mettant en place un Conseil de régence, représentant toute la communauté du royaume et composé des comtes de Buchan et de Fife, de Sir James Stewart et de John Comyn et bien sûr des deux évêques eux-mêmes. Trois de ces « régents » sont responsables pour la partie de l'Ecosse située au nord du Firth of Forth et les trois autres, en particulier Wishart, ont toute autorité au sud. Les hommes acceptent les choses telles qu'elles sont, tout en préférant les choses telles qu'elles devraient être.

« Malgré ce Conseil de régence, différents seigneurs sont en train de lever des troupes et de fortifier leurs châteaux, se préparant à la guerre si la paix échoue. Votre Majesté connaît personnellement les Bruce : tous les trois — grand-père, père et fils, tous prénommés Robert — ne manquent jamais une occasion de rappeler qu'ils sont de sang royal et ont de fortes prétentions au trône. En 1238, comme Votre Majesté le sait sans doute, le roi d'Ecosse avait, en l'absence apparente de successeurs au trône, réuni ses conseillers et désigné, en leur présence et avec leur assentiment, les Bruce comme ses héritiers présomptifs. Ces promesses s'avérèrent vaines lorsque apparut un véritable héritier, mais les Bruce avaient, pendant un certain temps, goûté au pouvoir, et d'aucuns affirment que cela ne fit qu'aiguiser leur appétit.

« Quoi qu'il en soit, la paix règne pour le moment dans le royaume, mais je ne manquerai pas de tenir Votre Majesté au courant des événements. Nous sommes bien vus à la cour d'Ecosse, étant amis de tous et alliés de personne. J'ai été heureux de l'arrivée de Hugh Corbett, clerc à la Chancellerie, envoyé ici par le chancelier de Votre Majesté. Sa présence à la Cour me sera d'une aide précieuse dans ma mission. Que Dieu protège Votre Majesté ! Écrit à Édimbourg. Mai 1286. »

Corbett étudia le document, puis le rendit à Benstede avec ce commentaire :

— Bonne analyse de la situation ! Pensez-vous qu'il va y avoir la guerre ?

Benstede fit signe que non.

— Pas encore. Alexandre a fait de son pays un royaume puissant ; il faudrait des mois, voire une année, avant que cette puissance ne se désagrège. Beaucoup de choses dépendent de l'arrivée de la princesse de Norvège et de celui qui réussira à obtenir sa main. C'est à ce moment-là, dit-il avec un lent mouvement de tête, que la guerre pourrait bien éclater !

Ils abordèrent ensuite d'autres sujets de conversation moins graves. Corbett évoqua sa jeunesse, ses années de guerre au pays de Galles et son travail à la Chancellerie. Benstede, fils unique d'un respectable fermier du Sussex, parla de sa vocation pour la prêtrise, de sa passion pour la médecine et de son avancement rapide obtenu au service du roi. Corbett revint sur le sujet de la médecine :

— Voulez-vous dire que vous avez étudié à la Faculté de Médecine ?

— Oui, lui répondit Benstede. A un moment donné, je pensais me consacrer à la chirurgie ou à la médecine. J'ai été étudiant, quelque temps, à Paris, Padoue et Salerne.

Benstede regarda attentivement Corbett.

— C'est la raison pour laquelle je vous ai demandé tout à l'heure si vous vous intéressiez à la mort du roi Alexandre. J'ai personnellement interrogé le médecin royal qui avait fait la toilette mortuaire du souverain à l'abbaye de Jedburgh, un certain Duncan Mac Airth. C'est lui qui m'a décrit les blessures reçues par le roi. Et il réside au château. Voulez-vous que je vous le présente ?

— Dissimule-t-il quelque chose à propos de la mort du roi ? demanda Corbett.

Benstede réfléchit.

— Non, répondit-il enfin. Alexandre s'est rompu le cou en tombant de cheval... Quoi qu'en disent les prophéties stupides et les malédictions ! Sa première épouse était morte, ses deux fils aussi. Étant donné la façon dont il buvait pour oublier tout cela et ses folles équipées nocturnes pour assouvir ses passions, ce n'était qu'une

question de temps avant qu'un semblable accident ne survînt.

— Donc sa mort n'a pas surpris ses sujets ?

— Que voulez-vous dire ? lança sèchement Benstede.

— Je veux dire, répondit lentement Corbett, que les Comyn et les Bruce doivent... Hum...

Le clerc s'interrompit, cherchant ses mots, avant de poursuivre.

— ... ne doivent pas être mécontents de cette occasion de faire valoir leurs droits à la Couronne.

— Faites attention à ce que vous dites, Corbett ! l'avertit Benstede. Les Comyn viennent rarement à la Cour, et bien que Lord Bruce ait été proche d'Alexandre, ce dernier n'a jamais daigné les considérer comme prétendants au trône. Pourtant, conclut-il posément, nombreux sont ceux qui observent attentivement Lord Bruce qui aspire à la Couronne comme d'autres aspirent à la vie éternelle. Mais faites attention à ce que vous dites et à ce que vous faites, Messire. Les Bruce sont violents et ne goûteraient guère vos allusions !

Corbett opinait lorsqu'un coup frappé à la porte interrompit leur conversation. Et Corbett vit entrer un personnage courtaud et trapu qui lui fit immédiatement horreur : l'homme avait un visage vide et inexpressif, des yeux verts protubérants et des cheveux bruns, raides et gras. Il faisait des signes avec ses mains et ses doigts, et Corbett regarda, fasciné, Benstede lui répondre de la même façon. L'homme dévisagea Corbett et Benstede se retourna vers ce dernier :

— Veuillez m'excuser, Messire. Puis-je vous présenter Aaron, converti à notre religion, un sourd-muet qui ne peut communiquer qu'avec le langage des signes. Il est à mon service depuis l'époque où j'étais étudiant en Italie. Il est venu nous annoncer que le banquet va commencer et que nous devons nous y rendre immédiatement.

Corbett acquiesça et, emboîtant le pas à l'envoyé et à son étrange compagnon, il sortit de la pièce et descendit dans la grand-salle.

CHAPITRE VI

A vrai dire, la première impression de Corbett fut celle d'une cohue. L'immense salle, ornée de tentures de Paris et de tapisseries coûteuses, resplendissait de la lumière agressive d'innombrables torches fixées aux murs. Sur une estrade, au bout, siégeaient à une longue table des personnages au visage dur, revêtus de riches capes bordées d'hermine et de zibeline. De sa place, Corbett vit le reflet de l'armure que portait plus d'un sous son surcot. Mais le Conseil de régence avait la ferme intention de faire régner le calme : les armes étaient interdites et les sergents royaux étaient répartis en groupes dans les coins obscurs de la salle. Sous la grande salière incrustée d'argent, les longues rangées de tables étaient occupées par la foule des serviteurs, clerks et officiers des grands seigneurs. Le tintamarre était assourdissant, le bruit ininterrompu des conversations se mêlait aux éclats de voix des discussions houleuses, mais, en fait, on semblait attendre, voire redouter quelque chose, car tous observaient discrètement les grands assis à la table d'honneur, tout en faisant mine de s'occuper de ce qui se passait autour d'eux.

Benstede traversa majestueusement la salle et se présenta fort diplomatiquement à cette assemblée des personnages les plus puissants d'Écosse. Il présenta ensuite Corbett qui sentit que la plupart de ces seigneurs étaient trop affairés pour lui prêter attention, mais remarqua cependant que l'évêque Wishart de Glasgow, petit homme ratatiné au visage aussi brun et ridé qu'une vieille noix, le dévisageait attentivement sous ses lourdes paupières. Il y avait là, également, un géant aux cheveux gris acier, aux yeux bleus perçants et à la bouche cruelle que Benstede lui dit, plus tard, être Lord Robert, le chef du clan des Bruce. Lui aussi scruta Corbett avant de se remettre à balayer la grand-salle de son regard féroce. Benstede et Corbett s'assirent à une table située directement sous l'estrade au moment où éclata une sonnerie de trompettes. L'évêque Wishart murmura le bénédicité et le festin commença. Des joueurs de flûte, rebec et tambourin s'efforcèrent de se faire entendre, mais leur musique fut vite noyée dans le brouhaha des conversations au fur et à mesure que se déroulait le repas. Corbett avait entendu dire que les Écossais étaient des rustres, mais que leurs cuisiniers pouvaient rivaliser avec les meilleurs d'Europe. Chaque convive avait un tranchoir, c'est-à-dire

une tranche de pain rassis faisant office d'assiette pour toute une série de plats copieux qu'apportaient, épuisés et en sueur, des pages qui devaient veiller à nourrir des bouches innombrables tout en évitant les mains furtives et avides de certains hôtes. On servit du fromage de tête, de la viande bouillie avec du sucre et des clous de girofle, parfumée à la cannelle et au gingembre et garnie de côtes de sanglier, une tourte de porc farcie de jaunes d'oeufs, pignons, raisins secs, safran et poivre, des pâtés de poisson, des lamproies rôties, du mouton, du pluvier, des courlis, de la bécassine et du faisan. Le vin jaillissait des pichets et était bu d'un trait, souvent fort bruyamment. Corbett mangeait peu, d'abord parce que c'était son habitude et ensuite parce que la vue d'un valet se grattant une oreille suppurante tout en passant les plats lui coupa l'appétit. Il sirotait lentement son vin en échangeant des plaisanteries avec Benstede, qui faisait porter la conversation sur les méandres de la politique écossaise.

— Regardez autour de vous, Corbett. Cette salle est remplie d'hommes qui rêvent de se trancher mutuellement la gorge. Alexandre les tenait dans un poing d'acier. Dieu sait ce qui va arriver maintenant.

— Quoi, d'après vous ? demanda Corbett.

— Ce que je crains, répondit Benstede, c'est que sous un piètre roi cette vague de violence ne déferle jusqu'à la frontière et au-delà.

Corbett acquiesça tranquillement, se rappelant la campagne déserte qu'il avait traversée en venant en Ecosse : de vastes étendues sans défense, vulnérables à des raids soudains de pillage ou même de conquête. Benstede se pencha par-dessus la table pour en dire plus, mais, voyant l'intérêt grandissant de ses voisins pour leur entretien, jeta à Corbett un coup d'oeil entendu et garda le silence. Le tourbillon des conversations les enveloppait. Corbett avait peine à comprendre certains accents et se contentait de regarder autour de lui. A une table en face de la leur, de l'autre côté de l'allée, était installé, légèrement à part, un groupe d'invités dont l'un fixait le dos de Benstede avec tant de haine venimeuse que Corbett s'en inquiéta et saisit son compagnon par le bras.

— Ces hommes derrière vous... ! chuchota-t-il.

— Ces hommes derrière moi, l'interrompit Benstede d'une voix maussade, sont les envoyés français et leur chef Amaury de Craon. C'est un petit brun à l'air énergique, qui a une barbe et une moustache tombante et qui est probablement en train de me regarder comme s'il voulait me planter son poignard dans le dos, n'est-ce pas ?

Corbett fit signe que oui.

— Bien, dit Benstede avec un sourire. Je me suis délibérément assis en lui tournant le dos. De Craon n'a jamais pu résister à une insulte.

—¹ Pourquoi est-il ici ? s'enquit Corbett.

— Pour les mêmes raisons que nous, répliqua Benstede. Pour observer la situation et faire son rapport à ce coquin de Philippe IV de France, cet hypocrite au visage impassible. Bien sûr, il a d'autres buts.

Après avoir jeté un coup d'oeil aux alentours, Benstede se pencha au-dessus de la table d'un air de conspirateur.

— De Craon doit se demander de quoi nous parlons. Son maître rêve de deux choses, à présent que l'Ecosse a perdu son puissant souverain. En premier lieu, de contracter une alliance avec les Écossais et de détourner ainsi notre suzerain de ses justes revendications sur nos possessions de France. En second lieu, poursuivit Benstede en effleurant le bord de son gobelet, Philippe espère qu'Édouard voudra annexer l'Écosse et se trouvera ainsi entraîné dans une longue guerre interminable.

— Et c'est ce que veut faire Édouard ? demanda innocemment Corbett.

Benstede grimaça :

— Non ! Édouard d'Angleterre n'a pas les yeux plus gros que le ventre !

Faisant signe qu'il comprenait, Corbett s'apprêtait à poursuivre la conversation lorsqu'au bout de la table éclata un incident qui attira l'attention de tous et mit fin au brouhaha de la salle. Deux jeunes gens se faisaient face, poignard en main, prêts à l'attaque et à la parade, leur visage au teint cireux rougi par la boisson. Corbett crut d'abord que c'était une simple rixe d'ivrognes, mais soudain l'un d'eux s'élança pardessus la table et ce fut le début d'un beau charivari qui vit plats, gobelets et pichets de vin et de bière rouler à terre. Les invités bondirent de leur siège en se poussant et se bousculant ; des poignards furent dégainés et on eut l'impression que plus d'un vieux compte allait se régler. Le clerc se frayait un chemin vers la sortie lorsqu'il se retrouva adossé à un pilier. Ce qui se passa ensuite, il ne le comprit jamais très bien... Fut-ce un coup de chance, un mouvement de la roue de la fortune, la soudaine intervention de la Grâce divine ? Toujours est-il qu'une sonnerie de trompettes éclata tout d'un coup et que Corbett tourna la tête pour voir les musiciens ; il sentit alors un couteau lui frôler la joue et percuter le pilier. Il se retourna stupéfait mais ne vit aucun suspect dans la foule grouillante. Il ramassa l'arme redoutable qui avait failli lui traverser la gorge. Il s'en portait des centaines comme celle-là et on s'en servait même pour manger. Corbett lâcha le couteau ; les trompettes résonnèrent à nouveau et les sergents royaux s'avancèrent, bâton au poing, et commencèrent à rétablir l'ordre. On redressa tables et bancs, on fit revenir à elles les personnes évanouies et on emmena, ensanglantés et échevelés, les deux jeunes gens qui avaient été à l'origine de l'échauffourée.

Le banquet se poursuivait, mais l'incident avait jeté un froid et l'ambiance était à la rancoeur. Corbett reprit sa place, faisant mine de ne pas voir de Craon qui grimaçait un sourire comme s'il avait soudain pensé à quelque chose d'amusant. Benstede revint, les vêtements en désordre et le visage maculé, et murmura qu'il avait été malmené, probablement par les Français, et qu'il avait l'intention de partir aussi vite que possible. Des invités se levaient pour prendre congé ; les deux envoyés anglais firent de même et commencèrent à passer parmi les différents groupes. Aaron, le serviteur de Benstede surgit de nulle part et son maître et lui s'éloignèrent tandis que Corbett se retournait pour observer le départ des Français : de Craon arborait toujours son rictus. Benstede avait dit à Corbett qu'il n'avait pas besoin de retourner à l'abbaye, mais pourrait coucher dans la grand-salle avec les serviteurs. Le clerc accepta cette offre avec reconnaissance. Il se sentait fatigué, légèrement ivre et effrayé ; si un assassin le poursuivait, les ruelles sombres d'Édimbourg, la nuit, ne feraient que lui fournir des occasions en or. Corbett cherchait un endroit confortable tandis que la foule commençait à se disperser lorsque Benstede revint, accompagné par un personnage maigre et voûté, aux yeux larmoyants, à la barbe clairsemée et au nez rouge d'ivrogne. Le nouveau venu se pavanait dans un surcot au revers de taffetas jaune et à la cordelette dorée rappelant celle de Benstede, bien que ce dernier portât la sienne munie d'une rangée de noeuds pour l'empêcher de glisser sur les plis de son habit.

— Messire Corbett, lança Benstede, puis-je vous présenter Duncan Mac Airth, médecin royal et grand savant en médecine.

Corbett regarda le visage aviné du vieil homme et comprit que Benstede faisait de l'ironie. Mac Airth devait, à coup sûr, être un charlatan comme nombre de ses confrères et dissimuler son ignorance sous une attitude pédante et derrière la confection d'étranges potions, l'astrologie et les horoscopes. Corbett, pourtant, s'inclina respectueusement tandis que Benstede s'en allait, sur un clin d'oeil et un petit salut, en disant à Corbett qu'il espérait le revoir sous peu.

Le clerc amena Mac Airth à la table la plus proche, fit de la place et d'un geste le pria de s'asseoir.

— Messire Mac Airth, dit-il en remplissant deux gobelets de vin, je vous remercie de me consacrer un peu de temps. J'ai cru comprendre que c'était vous qui aviez fait la toilette mortuaire du roi. Je m'étonnais que...

— Ne vous étonnez pas, Corbett ! s'écria Mac Airth d'une voix de fausset en s'emparant du gobelet offert et en le vidant bruyamment. Ne vous étonnez pas ! Notre suzerain fut retrouvé par une patrouille de sergents à cheval envoyée par le bon évêque Wishart. Le roi s'était écrasé sur les rochers en contrebas de Kinghorn Ness ; sa monture, sa

jument préférée, Tamesin, gisait auprès de lui. Cheval et cavalier s'étaient rompu le cou. On a ramené au château le cadavre du roi ainsi que la selle et la bride.

— Avait-il d'autres blessures ? s'enquit Corbett.

— Bien sûr, répliqua Mac Airth, soufflant au nez de Corbett des vapeurs fétides de vin. Le roi avait les jambes brisées et était couvert de plaies de la tête aux pieds. Il faut que vous compreniez que non seulement le roi est tombé d'une grande hauteur, mais qu'en plus la mer a fracassé son corps contre les rochers.

Il baissa la voix.

— Son visage n'était plus qu'un amas de chair mutilée ; il était presque méconnaissable.

— Vous êtes sûr que c'était votre souverain ?

Mac Airth regarda fixement Corbett, une expression étrange sur son visage aviné.

— Oh oui ! C'était bien le roi.

Il éclata de rire, en un hennissement aigu.

— Remarquez, Alexandre aurait adoré cela. Il aimait beaucoup les déguisements et les mascarades.

Mac Airth soupira.

— Mais ce petit jeu-là est fini. Non, Corbett, le roi a fait une chute mortelle du haut de la falaise. On a séparé la chair des os après avoir ébouillanté le corps ; on l'a pétri d'aromates et mis dans un cercueil plombé et scellé que l'on a emporté à l'abbaye de Jedburgh pour que le roi repose auprès de ses ancêtres.

— Quand les funérailles se sont-elles déroulées ? interrogea Corbett d'une voix coupante.

Mac Airth loucha sur la table maculée de taches de vin et murmura entre ses dents :

— Notre souverain est mort le 18 mars et l'enterrement a eu lieu onze jours plus tard, le 29 mars.

— N'était-ce pas un peu trop hâtif ? objecta Corbett.

Mac Airth grimaça et traça des gribouillis sur la table avec le vin renversé.

— Non, répliqua-t-il. Le roi n'était pas beau à voir. L'eau avait fait gonfler les chairs ; même avec les aromates, il fut difficile de le garder dans un état présentable.

— La reine est-elle venue voir le corps ?

— Non.

La réponse fut sèche.

— Elle n'a jamais quitté Kinghorn. Pourquoi, continua Mac Airth, essayant de concentrer le regard de ses yeux chassieux, pourquoi posez-vous toutes ces questions ?

— Par simple curiosité, répondit le clerc d'une voix apaisante.

Mais vous pourrez sans doute me dire — car je vois que vous êtes homme de ressources — ce qu'il est advenu des deux écuyers, des deux serviteurs de la Chambre du roi qui accompagnaient le souverain.

— Étrange que vous mentionniez cela, chuchota Mac Airth. Patrick Seton, qui avait chevauché trop en avant du roi, arriva bien à Kinghorn. Il revint au château après que l'on eut retrouvé notre souverain mort, et refusa de quitter sa chambre.

Mac Airth poussa un profond soupir.

— Tout le monde lui a rendu visite et posé des tas de questions, y compris Messire Benstede, l'envoyé français, Lord Bruce, Comyn, Wishart, mais on aurait dit qu'il avait perdu le sens. Même moi n'ai rien pu faire. Quand je suis allé le voir, il est resté là, assis, à marmonner des choses.

— Quelles choses ? demanda Corbett.

— Rien de bien important. Il a seulement parlé d'ombres, d'ombres sur Kinghorn Ness. Cela vous dit quelque chose ?

— Non, répliqua Corbett. Mais le second écuyer ? Qu'est-il devenu ?

Mac Airth bâilla et se leva.

— Il faut que je parte, lança-t-il, vos questions me fatiguent. Le second écuyer, Thomas Erceldoun, est encore ici. On lui a posé de nombreuses questions, à lui aussi, mais ce n'est pas un gars des plus futés, ni un de nos meilleurs cavaliers. Il s'est fait désarçonner et il est resté sur la grève, des témoins le certifient. Je crains qu'il ne soit la risée de la Cour ; il est méprisé par la plupart des gens et plaint par les rares qui prêtent l'oreille à ses incessantes protestations d'innocence. Je dois vraiment m'en aller. Je vous enverrai Erceldoun demain. Vous restez au château cette nuit ?

Corbett fit signe que oui.

— Je dormirai dans la grand-salle. Tous mes remerciements pour votre courtoisie, Messire Mac Airth.

Le médecin lui dit brutalement adieu. Le clerc s'étira et regarda la pièce déserte qui plongeait dans l'obscurité au fur et à mesure que les torches s'éteignaient en grésillant. Il choisit une place où dormir entre deux serviteurs qui ronflaient et s'étendit, sans remarquer la silhouette qui l'observait, cachée dans l'ombre.

Le regard de l'observateur silencieux, perçant les ténèbres, s'attarda sur l'endroit où reposait Corbett. L'homme aurait voulu trancher, d'un coup de poignard, la gorge de ce fouineur, mais savait que ce n'était ni l'heure ni l'occasion. Il regrettait amèrement que le couteau lancé pendant la fête n'eût pas atteint sa cible, car il avait senti en Corbett quelqu'un de dangereux, un homme pondéré, qui passait inaperçu, mais qui posait d'incessantes questions et recueillait

des tas de renseignements ; il devait avoir appris quelque chose de cet imbécile de Mac Airth. L'homme maudit tout bas le clerc trop curieux qui pouvait faire échouer le grand dessein de son maître. Mais il y aurait d'autres moments, d'autres endroits. L'Écosse était une contrée désolée, aux routes désertes et aux landes solitaires. Un jour, il trouverait Corbett sans protection, vulnérable, et alors il s'occuperait de lui à sa manière... une manière fort subtile.

CHAPITRE VII

Le lendemain, Corbett fut réveillé en sursaut. Tout engourdi et frissonnant de froid, il vit un jeune homme anxieux aux cheveux blonds coupés court, aux yeux inquiets et au visage grêlé, qui lui lançait d'une voix pressante :

— Messire Corbett ! Messire Corbett, réveillez-vous !

Le clerc se mit péniblement debout et parcourut du regard la grand-salle où les autres dormeurs se levaient lentement aussi, certains se tenant douloureusement la tête, d'autres réclamant haut et fort du vin et de la nourriture. Corbett se tourna vers celui qui l'avait réveillé.

— Dieu du ciel ! fit-il d'un ton cassant. Qui êtes-vous ?

— Thomas Erceldoun, répondit le jeune homme. Messire Mac Airth m'a dit que vous désiriez me parler.

Il désigna la table voisine :

— Je vous ai apporté de la bière et du pain de seigle.

Corbett remercia d'un signe de tête, se massa la nuque pour en chasser la raideur et s'assit.

— Vous étiez avec le défunt roi le soir où il est mort ?

Erceldoun déglutit nerveusement.

— Oui. J'ai raconté ce qui s'est passé bien des fois déjà.

Il s'arrêta pour reprendre son souffle, et Corbett, encore à moitié endormi, ressentit de la pitié pour cet écuyer dont la vie et l'énergie étaient à présent entièrement consacrées à justifier sa conduite lors de cette nuit entre toutes les nuits.

Corbett se frotta les yeux d'un geste las et bâilla. Il croisa alors le regard blessé d'Erceldoun qui bredouilla :

— Je suis désolé de vous importuner, mais le médecin attaché à la Maison du roi m'a dit que vous désiriez me voir immédiatement. J'avais peur de vous manquer et je...

— Mais non, l'interrompit gentiment Corbett, vous n'avez pas besoin de vous excuser.

Il but une gorgée de bière froide coupée d'eau.

— Racontez-moi plutôt ce qui s'est passé pendant cette terrible nuit.

Erceldoun se lança alors dans son récit, et dit comment le roi, au banquet, avait décidé de retourner à Kinghorn et leur avait ordonné à

Seton et à lui de l'accompagner. Ils avaient bien, tous les deux, essayé de faire entendre raison au roi lorsqu'il s'était retiré dans ses appartements pour se préparer à la chevauchée, mais « il était surexcité », expliqua Erceldoun.

— Il nous a répété qu'il devait y aller cette nuit-là et nous a traités de poltrons. Alors, nous sommes partis avec lui. Nous avons d'abord rejoint le débarcadère, puis traversé, Dieu sait comment, le Firth of Forth. Le sénéchal nous attendait avec des montures fraîches ; la jument blanche du roi, Tamesin, était déjà sellée et le roi est parti immédiatement avec Seton.

Comme vous le savez, mon cheval m'a donné du fil à retordre dès que je me suis éloigné de la grève.

Corbett repensa au sénéchal aviné.

— Le sénéchal a-t-il lui aussi essayé de convaincre le roi de renoncer à son projet ?

— Bien sûr ! Mais il n'a rien voulu entendre.

— Le roi a-t-il vérifié la selle et les sangles ?

— Non, il s'en est allé tout de suite, en compagnie de Seton. Mon cheval était rétif, je n'arrivais pas à le maîtriser. Pourquoi ? demanda-t-il plein d'espoir. Pensez-vous que Tamesin avait été mal harnachée ?

— Peut-être, mentit Corbett qui savait que l'accident aurait eu lieu bien plus tôt si cela avait été le cas. Et Seton ? Qu'a-t-il fait ?

— Il est arrivé à Kinghorn, répondit Erceldoun d'une voix lasse, puis il est revenu ici plus tard, le lendemain soir, après que l'on a rendu publique la mort du roi. Il s'est retiré dans sa chambre ; plus on lui posait de questions et plus il paraissait privé de sens commun. Il parlait d'ombres sur Kinghorn Ness.

— Était-il tout dévoué au roi ?

Le regard d'Erceldoun se durcit et l'écuyer répondit presque brutalement :

— Bien sûr. Comme moi. Mais les autres affirment le contraire, ajouta-t-il d'une voix amère. Ils disent que nous avons abandonné le roi parce que nous avons eu peur. Ils oublient que nous avons affronté le Firth of Forth.

— De quoi est mort Seton ?

— Je ne sais pas. Le coeur brisé, peut-être. Il se nourrissait à peine et refusait de parler. On l'a trouvé mort dans sa chambre et son enterrement a été vite expédié.

— N'y avait-il aucune marque de violence sur son corps ? demanda précautionneusement Corbett.

Erceldoun plissa les yeux.

— J'ai pensé aussi à cela, mais non, j'ai examiné son cadavre.

— Alors, peut-être a-t-il été empoisonné ?

— Non, déclara catégoriquement le jeune homme. Il mangeait

très peu et c'est moi qui lui apportais sa nourriture. Des gens lui faisaient parvenir ou lui apportaient de petits cadeaux.

— Qui, par exemple ? demanda le clerc.

— Les membres du Conseil du roi. Surtout après que l'évêque Wishart est allé le voir et a affirmé qu'il n'était en rien coupable de la mort du roi.

— Ce qui veut dire qu'on avait des soupçons ? lança Corbett.

Erceldoun déglutit nerveusement et jeta un coup d'oeil à la ronde.

— Le roi Alexandre, chuchota-t-il d'une voix crispée, avait de forts appétits amoureux. Seton était son valet. Le bruit courait que, que...

— Que le roi se servait de lui ? acheva Corbett.

Erceldoun acquiesça de la tête et poursuivit :

— Le veuvage du roi avait duré dix ans. Seton était jaloux et blessé devant la passion du roi pour la reine Yolande. Mais il n'aurait jamais fait de mal à notre souverain. De toute façon, acheva-t-il d'un ton maussade, il a été établi qu'il était bien arrivé à Kinghorn à l'heure prévue.

— Ainsi donc, bien que le roi ait eu une meilleure monture, c'est Seton qui chevauchait en tête ? s'étonna Corbett.

— Bien sûr. Seton connaissait mieux le chemin. Je suppose qu'en pleine nuit le roi a eu quelques difficultés à s'orienter et s'est même égaré à un moment donné. Seton a dû continuer en croyant que le roi le suivait d'assez près. C'est ainsi que nous avons l'habitude de faire : Seton avait pour tâche de s'assurer qu'il n'y avait aucun obstacle devant.

Erceldoun s'arrêta un instant.

— La mienne était de fermer la marche.

— De tels accidents arrivent tout le temps, remarqua Corbett pour le consoler. Mais dites-moi, qui, à part l'évêque Wishart, est venu voir Seton ?

— Tout le monde, murmura l'écuyer. Lord Bruce, les membres de la Cour, l'envoyé français et bien sûr Messire Benstede qui lui a offert des gants de velours et fait porter une boîte d'amandes et de raisins secs.

— Seton y a-t-il goûté ?

— Un peu, comme à son habitude, et moi j'ai mangé le reste.

— Pourquoi ces cadeaux ?

— Oh ! répondit Erceldoun d'un ton amer, Seton était très courtisé avant la mort du roi. Celui qui désirait voir notre souverain devait souvent passer par lui. Benstede ne fut pas le seul à lui envoyer des cadeaux.

Erceldoun regarda les serviteurs affairés à débarrasser les tables des reliefs — à présent froids et figés — du banquet de la veille. Le

chambellan et les officiers de la Maison du roi lançaient des ordres. Des chiens se glissaient dans la pièce en aboyant bruyamment et s'empressaient d'aller flairer les détritns. L'écuyer se leva et croisa le regard du clerc :

— Il faut que je m'en aille, maintenant. J'ai des tâches qui m'attendent !

Il salua Corbett et sortit de la grand-salle.

Le clerc le regarda partir et s'aperçut que lui aussi devait s'en retourner à l'abbaye. Il avait appris beaucoup de choses, beaucoup de faits et d'événements. Il avait mal aux jambes et au dos. Il lui tardait de retrouver la propreté et l'atmosphère pure et paisible du monastère pour prendre du recul et réfléchir à ce qu'il venait de découvrir. Il prit sa cape et alla dans la cour qui semblait plus calme que la veille. Il puisa de l'eau au puits et s'aspergea les mains et le visage avant de quitter le château, silhouette solitaire et lasse que personne ne remarqua. Il s'arrêta alors, se rendant soudain compte qu'il lui faudrait rentrer seul. Se rappelant le couteau lancé lors du banquet, il décida qu'il serait plus sûr d'emprunter les rues bondées de la ville que de s'aventurer dans les bois marécageux des environs. Il se souvenait vaguement de la direction à prendre grâce aux indications précises du prieur et au chemin emprunté la veille.

Il s'avança donc péniblement sur le sentier battu et boueux ; le ciel était couvert et un léger crachin se mit à tomber. Il croisa un chariot qui l'éclaboussa et maudit à voix basse Burnell qui l'avait expédié dans ce pays. Il arriva à la ville et pénétra sur la place du Lawnmarket ; une foule s'y était massée pour voir un pauvre hère traîné par deux chevaux jusqu'au gibet. L'homme, pieds et poings liés, était attaché sur un grand morceau de cuir bouilli que les chevaux tiraient dans la fange ; l'homme hurlait lorsque les aspérités du sol meurtrissaient son dos dénudé, tandis qu'il lui fallait endurer les sarcasmes de la populace et les détritns qu'elle lui jetait ainsi que les ordres des officiers municipaux et les litanies monotones du prêtre. Corbett ne s'arrêta pas, mais au contraire continua son chemin en jouant des coudes. Il prit garde de marcher au milieu des rues pour éviter les immondices amoncelés à l'entrée des ruelles et des masures en torchis. Échoppes et étals étaient ouverts, une charrette arborant une bannière en lambeaux et à la décoration grossière servait de scène de théâtre à une troupe de comédiens qui criaient des mots incompréhensibles pour Corbett. Des marchands le hélèrent en gueulant : « Chauds ! Chauds ! Pieds de mouton ! Côtes de boeuf ! » Des mains grasses agrippaient ses bras, mais il les repoussait. L'odeur de pain frais dans une boulangerie lui donna faim, mais il ne s'arrêta pas.

Corbett se sentait las et découragé. Des scènes attirèrent son

regard : un chien, une patte plus courte que les autres, flairait le cadavre gonflé d'un rat ; un chat s'enfuyait, la gueule pleine de souriceaux ; un mendiant, aux yeux morts et au corps couvert de plaies, hurlait des insultes à des gamins qui lui pissaient dessus. Corbett se rappela l'enseignement de saint Augustin : « Le péché est la rupture de toutes relations. » S'il en était ainsi, pensa Corbett, alors le péché régnait tout autour de lui. Il était seul dans ces rues immondes, il n'était plus qu'un clerc anglais solitaire dont l'épouse et l'enfant étaient morts des années auparavant, dont la seule femme aimée depuis s'était avérée être coupable d'assassinat et de haute trahison et avait fini sur le bûcher de Smithfield à Londres. Il était seul ici, au milieu d'étrangers qui voulaient sa mort. Il pensa à Ranulph, son serviteur, et regretta qu'il ne fût pas auprès de lui au lieu d'être alité dans un lointain monastère anglais, victime d'une mauvaise fièvre.

Il tourna après St Giles dans une rue tortueuse et faillit heurter deux individus. Il marmonna des excuses et fit un pas de côté. Mais l'un des hommes lui barra le passage.

— *Comment ça va, monsieur* ?*

— *Qu'est-ce que c'est* ?* rétorqua spontanément Corbett avant de répéter : Que se passe-t-il ? Je ne parle pas français ! Otez-vous de mon chemin !

— Mais, *monsieur**, c'est vous qui êtes sur notre chemin ! répliqua l'un des hommes dans un anglais parfait. Venez ! Nous voudrions vous parler !

— Allez vous faire pendre ! murmura Corbett en essayant de poursuivre sa route.

— *Monsieur* !* Nous sommes deux et il y en a encore deux autres derrière vous. Nous ne vous voulons aucun mal.

Le Français se retourna et fit un signe de la main :

— Venez, *monsieur** ! Nous ne vous retiendrons pas longtemps et nous ne vous ferons aucun mal ! Suivez-nous !

Corbett observa les deux hommes trapus et bien nourris et sut qu'il y en avait d'autres en entendant un léger bruit derrière lui.

— Bien ! Je viens ! lança-t-il en grimaçant.

Ils l'emmenèrent dans une ruelle puant les excréments et la pisse de chien et s'arrêtèrent devant une masure sans étage, dont l'unique fenêtre s'ouvrait sous un toit de chaume délabré et humide et dont l'enseigne — une perche à houblon cabossée — dépassait des poutres.

Il n'y avait qu'une pièce en terre battue à l'intérieur ; humide et sombre, elle ne contenait que deux tables sur tréteaux et des tabourets grossièrement taillés dans de vieux tonneaux. Il n'y avait personne, à part un groupe d'hommes attablés qui se faisaient servir de la bière par le tenancier mort de peur. Une souillon — sa femme, de toute évidence — regardait la scène d'un air apeuré, et, agrippés à ses

guenilles, des enfants au visage sale, marqué par les larmes, observaient, les yeux écarquillés, ces individus qui avaient pris possession de la salle et conversaient rapidement dans une langue étrangère.

Corbett reconnut aussitôt de Craon, qui se leva à son arrivée et lui adressa un salut à demi moqueur avant de lui indiquer un siège.

— C'est très aimable à vous de venir, Messire, dit-il en un anglais irréprochable qui ne laissait paraître qu'une légère trace d'accent. Je crois savoir que vous vous êtes beaucoup employé, ces derniers temps, à poser toutes sortes de questions dans Edimbourg et à fourrer votre nez dans des affaires qui ne vous regardent pas. Mais allez ! dit-il en poussant un gobelet de bière en direction de Corbett, buvez cela ! Et dites-nous la vraie raison de votre présence ici !

— Pourquoi ne pas le demander à Benstede ? rétorqua le clerc. Vous n'avez pas le droit de me retenir ici. Ni la cour anglaise ni la cour écossaise ne verront d'un bon oeil le fait que des envoyés français retiennent des gens à leur guise.

De Craon haussa les épaules et écarta les bras en un geste démonstratif :

— Mais, *monsieur** Corbett, nous ne vous retenons pas contre votre gré. Nous vous avons prié de venir et vous avez répondu à notre invitation. Vous êtes libre de partir. Cependant, continua-t-il d'une voix suave, je vous sais trop curieux pour accepter, maintenant que vous êtes ici, que les choses en restent là.

Il se redressa sur son siège, ses mains brunes et couvertes de bagues sagement croisées sur les genoux, et regarda Corbett comme s'il avait été un aîné compréhensif ou un oncle condescendant.

Corbett repoussa le verre de bière vers son interlocuteur.

— Non, c'est à vous, *monsieur** de Craon, de me dire pourquoi vous êtes ici et pourquoi vous désirez me parler.

— Nous sommes là, commença doucement de Craon, pour représenter les intérêts de notre maître et pour améliorer les relations entre notre roi Philippe IV et la couronne écossaise. Nous avons fait des progrès notables avant que n'advienne cette mort si soudaine et si tragique à laquelle vous semblez porter un vif intérêt.

— En effet, je m'y intéresse de très près, en bon clerc qui a été envoyé en mission par la cour d'Angleterre, répliqua sèchement Corbett. La couronne anglaise, tout comme Philippe IV, apprécie tout renseignement que nous pouvons lui envoyer.

De Craon hocha la tête d'un air sceptique :

— Tout cela, Benstede pourrait s'en charger. Alors pourquoi êtes-vous ici ?

Il écarta d'un geste toute protestation de la part de Corbett :

— Je crois que vous n'êtes pas vraiment préoccupé par la chute

mortelle d'Alexandre du haut de la falaise. Il y a d'autres raisons secrètes. Peut-être une alliance avec les Bruce ou les Comyn ? Peut-être êtes-vous porteur d'un message du roi Édouard exposant ses prétentions au trône d'Écosse ?

Corbett fixa un regard stupéfait sur de Craon. Il comprit soudain que les Français étaient convaincus qu'Edouard lui avait confié une mission diplomatique secrète et que l'intérêt qu'il affichait pour la mort d'Alexandre n'était qu'un stratagème, une ruse pour dissimuler son véritable dessein. Le ridicule de la situation le fit sourire et puis éclater de rire, la tête renversée en arrière. De Craon se pencha, le visage rouge de colère, et Corbett se recula, pensant que le Français allait le frapper.

— Vous nous trouvez donc si amusants que cela ? Je l'ignorais !

Corbett reprit son calme et répliqua brutalement :

— Non ! Pas plus que je ne trouve divertissant ou acceptable l'incident d'hier soir !

Le Français se contenta de hausser les épaules et de détourner le regard.

— De plus, ajouta Corbett, vous avez répondu à vos propres questions, semble-t-il ! Êtes-vous ici, *monsieur** de Craon, pour lier des alliances secrètes et profiter ainsi d'un royaume sans roi ?

— Que voulez-vous dire ? jeta de Craon.

— Je veux dire, reprit Corbett avec force, que pendant deux décennies Alexandre III a gouverné ce pays avec peu ou pas d'aide de la part des Français. Il est mort à présent sans laisser d'héritier puissant. Ne peut-on pas imaginer que les Français veuillent imposer à nouveau leur influence ?

— Et qu'en est-il de votre maître ? cria presque de Craon. Vous savez bien que Lord Bruce est un de ses amis ?

— Que voulez-vous dire ? s'enquit Corbett d'un air innocent.

— Je veux dire que Lord Bruce est allé à la Croisade, tout comme Edouard, et qu'il a donné à Edouard toute assistance dans sa guerre civile contre le défunt Simon de Montfort⁽⁶⁾. Il a combattu à Lewes et a livré d'autres batailles pour le compte d'Edouard. Lord Bruce peut prétendre au trône d'Ecosse. Pourquoi Edouard s'opposerait-il à ce que son vieil ami et compagnon d'armes s'empare de la couronne écossaise ?

Corbett se leva brusquement de son tabouret, l'envoyant rouler bruyamment derrière lui. Il sentit la nervosité des compagnons de De Craon, sur le qui-vive, prêts à agir.

— Pourquoi pas ? jeta-t-il sarcastiquement. Pourquoi ne posez-vous pas toutes ces questions à Benstede ? Je suis sûr qu'il vous donnerait des réponses satisfaisantes.

Sur ce, il pivota sur ses talons, sortit à grandes enjambées et

remonta la ruelle. L'esprit tendu, l'oreille aux aguets, il se demandait si les Français allaient le poursuivre et lorsqu'il parvint, sans dommage, au bout du chemin, il poussa un soupir de soulagement. Puis il reprit sa route vers l'abbaye de Holy Rood.

Il sortit enfin de la ville et arriva dans la campagne boisée aux abords de l'abbaye. La pluie tombait plus dru. Il resserra sa cape autour de lui et se faufila entre les arbres. Il était encore sur ses gardes, redoutant d'être poursuivi par de Craon ou ses hommes. Les arbres étaient sombres et immobiles. Il ne percevait que le bruissement des branches et le plic-ploc étouffé des gouttes sur les feuilles. Puis il y eut un bruit. Il crut d'abord que c'était une brindille qui se brisait, mais quelque chose réveilla un écho dans sa mémoire. Il avait entendu ce son particulier plus d'une fois au cours de la guerre au pays de Galles et, sans réfléchir, il se jeta à plat ventre. Il entendit à nouveau le claquement, suivi par le sifflement d'un carreau d'arbalète qui passa au-dessus de sa tête et se ficha dans l'arbre voisin avec un bruit sourd. Corbett ne perdit pas de temps. Il savait que l'arbalétrier aurait à recharger et à bander son arme. Il prit son élan et s'enfuit à toutes jambes ; il sortit de la forêt et, presque à bout de souffle, remonta en trébuchant l'allée pavée et boueuse qui menait à l'entrée principale de l'abbaye. Il commit l'erreur de se retourner, glissa et tomba sur un genou. Sanglotant de terreur, il se releva et se traîna jusqu'au portail, pouce après pouce, avant d'y tambouriner de toutes ses forces. La porte s'ouvrit. Il entra en titubant et s'effondra presque dans les bras d'un frère lai stupéfait. Il reprit vite ses esprits, inventa rapidement une explication et se hâta vers les appartements du prieur. Celui-ci étant absent, Corbett se rendit directement à sa chambre. Là, il se jeta sur sa couche et tomba dans un profond sommeil sans rêves.

CHAPITRE VIII Pour la seconde fois ce jour-là, Corbett fut réveillé brusquement par une voix qui l'appelait avec insistance. Il ouvrit les yeux et sursauta en reconnaissant le visage pâle et anxieux, les yeux verts écarquillés et les cheveux ébouriffés de Ranulf, son serviteur, qu'il avait laissé à l'infirmerie du prieuré de Tynemouth. Corbett s'ébroua.

— Ranulf, quand es-tu arrivé ici ?

— Il y a une heure environ, répondit Ranulf, avec mon cheval et une mule de bât. Je n'ai pas oublié vos instructions de vous rejoindre à l'abbaye de Holy Rood. J'ai passé le plus clair de la journée à chercher mon chemin du château jusqu'ici.

Il toisa Corbett des pieds à la tête.

— Où êtes-vous allé ? Vous êtes couvert de boue !

— C'est une longue histoire, répondit sèchement Corbett. Je te raconterai plus tard. Pour l'instant, trouve le prieur et dis-lui que je suis de retour ; ensuite, fais-moi apporter de l'eau chaude.

Ranulf sortit en hâte. Son maître, pensa-t-il, était toujours aussi étrange, renfermé et méfiant jusqu'à en être secret ; il était également aussi pointilleux qu'avant en matière de propreté. Il se demanda ce qui avait amené le clerc dans ces régions du Nord. Il avait bien tenté de lui tirer les vers du nez tout au long de la route jusqu'à Tynemouth, mais Corbett était resté muet, ce qui avait rendu son serviteur tout morose. Ranulf devait la vie à Corbett, qui l'avait sauvé du gibet de Tyburn. Pourtant, le clerc était encore une énigme : travailleur acharné, ses seuls plaisirs étaient de jouer de la flûte, de parcourir quelque manuscrit ou de méditer sur la vie, tranquillement assis devant un gobelet de vin. Ranulf maudit son départ de Londres loin de la jeune épouse d'un marchand de tissus. Il sentit son bas-ventre se crispier et marmonna d'infâmes jurons en repensant à sa belle dame, si arrogante d'allure avec ses dentelles et ses noeuds, qui se révélait, entre ses draps, si tendre et suppliante lorsqu'elle frémissait et gigotait sous lui. Il soupira profondément, ses pensées bien loin de ce monastère austère et de ce maître énigmatique.

Corbett, en fait, était très heureux de revoir Ranulf. Il ne l'aurait jamais avoué, mais il se sentait plus en sécurité quand Ranulf était là pour protéger ses arrières. Il était complètement éberlué devant l'énergie et l'appétit de vivre de son serviteur ainsi que devant son attachement passionné pour toute donzelle qui lui décochait une oeillette. Mais Ranulf était à ses côtés à présent, et tout en se baignant et en se changeant, Corbett se demanda comment le jeune homme pouvait le protéger des mystérieux assassins qui le traquaient. L'attaque dans la forêt était une tentative d'assassinat, tout comme l'était — Corbett en était sûr à présent — l'agression au poignard de la veille.

Le clerc passa le restant de la soirée à analyser ce qu'il savait et ce qu'il avait appris, mais il s'aperçut vite qu'il avait été entraîné dans un labyrinthe marécageux et que plus il réfléchissait, moins il comprenait. Il n'évoqua pas la situation devant Ranulf, mais écouta distraitemment le jeune homme lui décrire son séjour à Tynemouth, tout en se demandant ce qu'il convenait de faire ensuite. Il avait envie de rédiger son rapport à Burnell, ne fût-ce que pour énumérer les problèmes qu'il rencontrait et pour informer le chancelier de sa totale absence de progrès. Mais il se ravisa. Il n'avait jusqu'à présent parlé qu'à des acteurs de second plan de la tragédie qui avait frappé Alexandre III à Kinghorn. Benstede et de Craon ne pouvaient lui fournir que peu de renseignements. Peut-être les grands du royaume étaient-ils au courant d'autres faits et peut-être devrait-il les rencontrer. Il se dit ensuite que, puisque de Craon savait qu'il interrogeait de-ci de-là, il ne faudrait guère longtemps avant que le Conseil de régence n'intervînt et l'expulsât du pays ou mît fin à son

activité. Il lui fallait donc travailler à recueillir rapidement de plus amples renseignements pour Burnell.

Après complies, le dernier office de la journée, Corbett s'approcha du prieur et lui demanda où il pourrait rencontrer Robert Bruce. Le prieur, en homme avisé, lança un regard perçant au clerc et hocha la tête en un geste d'avertissement :

— Soyez prudent, Messire. Je crois savoir à quoi vous employez votre temps. J'ai entendu de vagues rumeurs, des remarques, des commérages de cour. Nous vivons une époque troublée, et vous avez résolu de pêcher en eaux profondes et dangereuses.

Corbett haussa les épaules.

— Je n'ai pas le choix. Chaque homme a une tâche à accomplir et c'est la mienne. J'ignore ce que vous avez entendu et ne vous le demanderai pas. Je ne nuis à personne, mais peux au contraire faire beaucoup de bien. C'est la raison pour laquelle je désire voir Lord Bruce.

Le prieur poussa un soupir et dit :

— Normalement, les Bruce restent dans leur château, dans les montagnes de l'autre côté du pays, sur la Clyde, mais, à cause de la mort du roi, Lord Bruce réside près d'Édimbourg. Après tout, poursuivit sarcastiquement le prieur, il ne désire nullement voir sa part du gâteau lui échapper s'il venait à tourner le dos. Le bruit court qu'il a choisi comme résidence le port de Leith, assez proche d'Édimbourg et en même temps le meilleur endroit d'où s'enfuir par terre ou par mer, au cas où les choses se gâteraient. Quoi qu'il en soit, je vais vérifier si c'est exact et vous le ferai dire demain.

Le lendemain, lorsque les cloches de l'abbaye sonnèrent prime, le premier office de la journée monastique, Corbett était déjà levé, habillé et réveillait doucement du bout du pied un Ranulf endormi et grognon. Ils se joignirent à la longue file des moines silencieux et pénétrèrent dans l'église. Corbett chanta les psaumes et sentit alors presque toute sa tension se dissiper sous l'effet de la monotone harmonie du plain-chant. Affalé sur le banc à côté de lui, Ranulf ne cessait de grommeler et de maugréer contre son maître. Une fois la messe dite, ils déjeunèrent dans le petit réfectoire aux murs chaulés ; puis ils reçurent confirmation, de la bouche même du prieur, que Lord Bruce et sa suite avaient fait du port de Leith leur lieu de résidence. Ils prirent immédiatement congé de leur hôte et, au moment où le soleil se levait, franchissaient la porte de l'abbaye pour se diriger vers Leith, au nord. Ils allèrent bon train. Corbett se sentait plus dispos, bien qu'encore un peu tendu. Il se félicitait de ce que les nuages de la veille eussent disparu, et il espérait que Lord Bruce serait toujours à Leith et lui accorderait audience. Ils passèrent dans les faubourgs, se faufilant dans les rues encore silencieuses, et se retrouvèrent vite, grâce aux

indications précises du prier, sur le large chemin, très fréquenté, qui conduisait au port de Leith, encombré, à cette heure, de charrettes et de chevaux de bât faisant route vers Édimbourg pour approvisionner les marchés en produits de la mer et de la campagne. Il y avait des cargaisons de poisson, de fruits, de viande salée, de laine anglaise et de velours flamand. Chaque voiture bousculait l'autre pour trouver une place sur le sentier creusé d'ornières, et les charretiers, la face rougie et l'injure à la bouche, essayaient d'être les premiers pour que leurs étalages fussent prêts avant que la ville ne s'éveillât.

Corbett se faufilait tranquillement entre les charrettes tout en surveillant Ranulf. Celui-ci avait d'abord observé, l'oeil écarquillé, ce qui se passait autour de lui, mais bien vite il s'était mis à imiter l'étrange accent local, ce qui lui avait valu des regards noirs de la part de maints passants. Corbett lui intima l'ordre de se taire et fut plus que soulagé lorsqu'ils arrivèrent dans les étroites rues, tortueuses et défoncées, de Leith et se dirigèrent vers la petite place du marché. Là, Corbett commença à demander à tous les citoyens d'honnête apparence où se trouvait la résidence de Lord Bruce, et il décrivit à Ranulf les armoiries du lord dans l'espoir que l'oeil aigu du jeune homme apercevrait un serviteur portant cette livrée. Mais personne ne sembla être en mesure de les renseigner. Beaucoup n'arrivaient pas à les comprendre, et Ranulf eut les plus grosses difficultés à faire face au déluge de mots écossais que suscitaient ses questions. Ils se trouvèrent bientôt au centre d'une petite foule qui, découvrant qu'ils étaient anglais, se mit à gronder et à les couvrir d'imprécations. Corbett se souvint alors que les bateaux de ce port écossais qu'était Leith entraient souvent en conflit avec des bâtiments anglais. Il avait oublié cette petite guerre et maudit son imprudence qui lui avait fait négliger ce fait.

Ils résolurent alors de quitter la place du marché et s'apprêtaient à partir lorsqu'ils furent encerclés par une troupe de soldats à l'air peu engageant, casqués et armés. Leur chef s'empara de la bride du cheval de Corbett et posa une question que le clerc ne saisit pas. L'homme la répéta, cette fois en un français atroce. Corbett fit un signe affirmatif : Oui, il était bien clerc anglais, dit-il. Il était porteur d'un message de salutations à Lord Bruce de la part du chancelier d'Angleterre et désirait obtenir une audience. Un sourire révélant une rangée de dents pourries éclaira la face de loup du soldat.

— Fort bien, répliqua-t-il en français. Si un clerc anglais veut voir Lord Bruce, cela peut facilement s'arranger.

Glissant une main sous la cape de Corbett, il en retira habilement le poignard qu'il fixa à son solide baudrier bardé de cuir. Puis il tira presque le cheval de Corbett de l'autre côté de la place. Le reste de la troupe suivait, raillant et provoquant Ranulf qui rendait coup pour

coup en lançant des chapelets d'obscénités et de jurons anglais. Ils quittèrent la place et s'engagèrent dans un dédale de rues pour déboucher devant une grande maison en pierre, à un étage, et au toit en bois dont les poutres délicatement sculptées s'avançaient en saillie au-dessus d'une petite cour. Corbett et Ranulf furent tirés sans ménagement à bas de leurs montures et contraints, avec force bourrades, de franchir l'entrée principale et de longer un couloir menant à la grand-salle.

Corbett comprit que ce devait être la résidence de quelque marchand prospère que Lord Bruce avait soit réquisitionnée, soit louée. La propreté y régnait ; il y avait des tapis par terre, une tapisserie sur le mur du fond, des rameaux fraîchement coupés à l'agréable senteur tout autour de la pièce ; il y avait, aussi, une cheminée encastrée dans le mur. Assis au bout d'une longue table de bois poli se tenait Lord Bruce. Il mangeait un plat de lentilles et buvait, dans un hanap, de larges rasades de vin.

Il ne leva même pas les yeux à leur entrée, mais se contenta de leur faire signe de s'asseoir sur un banc près de la table et continua à manger bruyamment. Puis son repas enfin achevé, il rota sans discrétion et essuya ses doigts gras et sa bouche sur le bord de sa cape bordée d'hermine. Le garde qui les avait escortés s'approcha de la chaise et, mettant genou à terre, parla à voix basse à Lord Bruce en une langue que Corbett ne put comprendre et qu'il devina être du gaélique, langue qu'il ne connaissait absolument pas. Il avait peur, car bien qu'ayant dépassé l'âge canonique de soixante-dix ans, Lord Bruce avait la réputation d'être un redoutable chef de guerre. Homme capable autant qu'ambitieux, il était passionnément dévoué à sa famille et nourrissait de grandes ambitions pour son petit-fils favori, le jeune Robert, âgé de douze ans⁽⁷⁾. Il ne faisait pas mystère de ce que, à la mort d'Alexandre, la famille des Bruce était la mieux placée pour briguer le trône d'Ecosse. Son allure ne faisait que renforcer sa réputation : une tête de lion, des cheveux gris acier, un regard perçant et rusé. Une face de prédateur cruel, pas un imbécile, un homme qui craignait peu les conséquences de ses actions.

Le soldat cessa de parler. Lord Bruce lui adressa un signe d'approbation, et lui signifia de sortir. Il se tourna alors vers Corbett.

— Ainsi donc, Messire l'Anglais, commença-t-il lentement, vous désiriez me rencontrer ? Pourquoi ?

Il dévisagea Corbett plus attentivement.

— Je vous ai aperçu l'autre soir, dit-il. Au banquet donné au château. Vous étiez en compagnie de cet envoyé anglais au regard froid, ce Benstede, n'est-ce pas ?

Corbett acquiesça et ouvrit la bouche pour parler, mais Lord Bruce l'arrêta d'un geste péremptoire.

— Je n'aime pas que l'on vienne me voir sans se faire annoncer, lança-t-il en guise d'explication. Je ne suis pas un petit chef de clan qui aurait du temps à perdre en bavardages et commérages. De plus, je n'ai aucune confiance dans les clercs anglais qui fouinent partout en posant des tas de questions comme si l'Ecosse était un simple comté anglais. Je vous pose donc à nouveau la question, Messire, qu'êtes-vous venu faire ici ?

— Puis-je vous présenter, commença nerveusement Corbett, les compliments et les salutations amicales de mon maître, Robert Burnell, chancelier d'Angleterre et évêque de Bath et de Wells ?

— Sottises ! aboya Lord Bruce. J'ai bien connu Burnell lorsque j'étais en Angleterre. Je ne l'aimais pas et il ne m'aimait pas. Les années n'ont rien changé à l'affaire. Ensuite, Messire ?

Corbett sourit.

— Je vois qu'il est difficile de vous tromper, Lord Bruce. La vérité, c'est que l'on m'a envoyé en Ecosse pour découvrir ce qui s'est passé, ce qui se passe actuellement et ce qui pourrait se passer.

Il regarda intensément Lord Bruce, faisant montre d'assez de fausse franchise pour couvrir ses mensonges.

— Vous devez comprendre cela ! Vous avez été longtemps au service du roi Edouard. Sa façon de penser vous est familière !

— Oui, confirma Lord Bruce, je connais bien son esprit retors. C'est un lion par son courage à la guerre, mais une panthère par sa versatilité et ses revirements, par sa façon de ne respecter ni sa parole ni ses engagements et par les beaux discours dont il aime faire étalage. Quand il est acculé, il promet tout ce qu'on veut, mais dès qu'il s'échappe, il oublie ce qu'il a promis. La trahison et la fausseté dont il use pour faire avancer ses intérêts, il les appelle « prudence », et la façon dont il arrive à ses fins, il la qualifie de « droite », quelque tortueuse qu'elle soit ; et tout ce qu'il dit est loi.

Lord Bruce s'arrêta, respirant fort sous le coup de la colère, et essuya la salive sur ses lèvres. Corbett se tenait coi. Lord Bruce lui jeta un regard furieux.

— Avez-vous jamais entendu ceci, Messire ?

Et sans attendre, il se lança dans la poésie, récitant une vieille prophétie écossaise sur l'Angleterre :

— *Edouard d'Angleterre a trois léopards.*

Écossais ! n'en perdez aucun de vue

Car si des deux en face, l'on voit le sourire,

Le troisième, derrière, vous fera périr.

Corbett eut un faible sourire. Lord Bruce était à présent d'humeur massacrante et dangereuse.

— Je suis sûr que ce refrain a un fonds de vérité, dit Corbett. Mais que puis-je ajouter ? Alexandre III d'Ecosse n'a laissé comme héritier

qu'une princesse norvégienne de trois ans. En Angleterre, continua-t-il précipitamment, nous nous interrogeons toujours sur la mort du roi.

— Absurde ! rétorqua Lord Bruce. Le roi était bien connu pour les folles chevauchées qu'il entreprenait au crépuscule pour aller culbuter n'importe quelle femelle de plus de douze ans.

— En Angleterre, répliqua Corbett d'un ton acerbe, on dit qu'il était pris de boisson ce soir-là, mais vous assistiez au Conseil, et en tant que premier pair du royaume, vous devez connaître la vérité.

— Oui, j'y étais ! dit Lord Bruce. Le roi n'était pas ivre.

— Peut-être était-il bouleversé par des problèmes soulevés au Conseil ? poursuivit Corbett.

— Non ! aboya Lord Bruce. Il n'y a rien eu d'important. Je me suis même demandé pourquoi le Conseil avait été convoqué. Seul fut évoqué le cas d'un baron de Galloway emprisonné en Angleterre. Des pétitions pour sa libération furent rédigées. Dieu seul sait pourquoi nous nous sommes réunis. Quand le roi est arrivé, il paraissait maussade, mais tout à coup quelque chose est arrivé — je ne sais pas quoi exactement — qui l'a rendu aussi heureux qu'un enfant qui aurait reçu un jouet. Il était joyeux, il buvait sec et annonça bientôt son départ pour Kinghorn. Et il est parti. Pourquoi poser ces questions ? Benstede était présent, lui. Il a dû tout vous raconter.

Lord Bruce s'arrêta et pinça les lèvres.

— Remarquez, Benstede a quitté le banquet beaucoup plus tôt. Il n'était peut-être pas au courant du départ du roi.

— Les envoyés français étaient-ils là ?

— Oui ! Il y avait de Craon, tout sourires et flatterie, qui poussait le roi à aller à Kinghorn *pour l'amour**. Le misérable imbécile ! Bien sûr, il s'en est défendu par la suite. Donc, Messire, notre souverain est mort. Quel prétendant au trône votre roi va-t-il soutenir ?

— Le roi Edouard, répondit lentement Corbett, respectera les vœux de la communauté écossaise.

— Dommage, murmura si doucement Lord Bruce que Corbett l'entendit à peine. J'avais toujours cru que si Alexandre mourait sans héritier, Edouard soutiendrait la candidature des Bruce !

Il cessa de parler et lança un regard acéré à Corbett avant de continuer tranquillement, presque comme s'il se parlait à lui-même :

— J'ai combattu en Terre sainte pour la Croix et en Angleterre pour Édouard contre les rebelles. J'ai fondé des monastères, défendu notre sainte mère l'Église pour que Dieu honore plus encore ma famille. J'ai vu Alexandre se livrer à la luxure, aux beuveries, à la débauche et flatter basement votre Édouard, et je savais que j'étais meilleur homme que lui. En 1238, son père me promit la couronne, mais il se remaria et engendra Alexandre, troisième du nom, et la coupe me fut retirée des lèvres. Puis Alexandre devint roi sans nul

héritier vivant et épousa sa maîtresse française, brûlant d'amour pour elle et proclamant qu'elle lui donnerait un héritier. Et puis...

Lord Bruce s'interrompit soudain, se souvenant où il était et à qui il parlait. Puis il fixa Corbett d'un air morne.

— Sortez, Messire Corbett, dit-il avec un geste de la main. Partez ! Partez maintenant !

Corbett donna un coup de coude à un Ranulf éberlué, se leva, salua, et, suivi des gardes de Lord Bruce, sortit dignement de la pièce.

L'escorte les raccompagna jusqu'à la sortie de Leith et au début du chemin menant à Édimbourg. Le soir tombait à présent. Les soldats échangèrent quelques insultes avec Ranulf, puis firent demi-tour. Corbett poussa un soupir de soulagement, ordonna à son serviteur de garder ses réflexions pour lui et poursuivit tranquillement sa route, tête baissée, réfléchissant à ce que Lord Bruce lui avait dit. Un homme en colère, amer, jugea Corbett, qui ne portait pas le roi Alexandre dans son coeur, et qui avait beaucoup à gagner à sa mort. Cela dit, raisonna Corbett, il n'était pas le seul dans ce cas.

La nuit était tombée lorsqu'ils atteignirent les faubourgs d'Édimbourg. Corbett se détendit. Les rues étaient encombrées par les charrettes des marchands et des paysans qui rentraient chez eux. Tout à coup, il y eut un choc, de la confusion et des jurons : un chariot vide s'était retourné et le cheval ruait et se cabrait sur place. Du conducteur, nulle trace. Corbett et Ranulf, chevauchant côte à côte, s'arrêtèrent pour contempler le désastre. Deux individus qui marchaient devant eux firent soudain demi-tour et revinrent nonchalamment vers eux. Corbett les vit et se raidit sur sa selle. Quelque chose n'allait pas. Il aperçut l'éclair de l'acier. Il s'empara des rênes de la monture de Ranulf et lança la sienne au trot d'un coup d'éperons. Quand il contourna le chariot renversé, les deux hommes furent projetés sur le sol et le clerc partit alors au grand galop, priant pour que son cheval auquel il s'agrippait fermement ne s'écartât pas du mauvais chemin creusé d'ornières. Dès qu'ils se retrouvèrent entre les maisons aux volets fermés d'Edimbourg, Corbett ralentit l'allure et grimaça en voyant la mine livide et terrifiée de Ranulf.

— Ne me demande pas qui c'était, lança-t-il. Je n'en sais rien. Il se peut même qu'ils n'aient pas eu d'intentions hostiles, mais je me suis rappelé le vieux proverbe : « Sur un chemin sombre et isolé, on ne rencontre pas d'amis. »

Ranulf approuva d'un signe de tête, puis, penché au-dessus de son cheval, il se mit à vomir, son estomac trahissant sa peur soudaine. Corbett eut un petit sourire, mais s'en repentit quelques minutes plus tard lorsque lui aussi se mit à vomir. Il tremblait encore quand ils atteignirent sans autres incidents la porte de l'abbaye.

CHAPITRE IX

Le lendemain matin, le prieur apporta une lettre à Corbett, une simple note indiquant que Benstede avait été attaqué, la veille, par des inconnus, qu'il était sain et sauf et conseillait à Corbett d'être sur ses gardes. Ce que le clerc se promit en son for intérieur. Puis, après s'être lavé et habillé, il emmena Ranulf au réfectoire où ils déjeunèrent de pain, de fromage, de quelques fruits bien mûrs et de vin coupé d'eau. Il alla s'assurer ensuite que les hommes qui l'avaient escorté jusqu'en Écosse étaient bien logés avant d'envoyer Ranulf laver leurs vêtements et vaquer à d'autres tâches dans l'abbaye.

Ensuite il regagna sa cellule, referma soigneusement le loquet et sortit d'une grande sacoche en cuir du parchemin, une pierre ponce, un encrier, des plumes, un long couteau fin aussi aiguisé qu'un rasoir et un rouleau de cire à cacheter rouge. Il déroula le parchemin, le racla avec la pierre ponce, le nettoya des petits fragments qui restaient en soufflant doucement dessus, trempa sa plume dans l'encrier ouvert et commença à écrire le brouillon de son rapport à Burnell. Il lui fallut des heures avant qu'il ne se mît à rédiger la version finale, en fin d'après-midi :

« Hugh Corbett, clerc, à Robert Burnell, évêque de

Bath et de Wells, et chancelier, salut ! Je réside toujours à l'abbaye de Holy Rood et me consacre à l'affaire que vous m'avez confiée. Je dirais d'abord qu'abondent rumeurs et on-dit et qu'il y a beaucoup d'ombre, mais peu de substance jusqu'à présent. On pense généralement qu'Alexandre III, roi d'Écosse, a fait une chute mortelle du haut de Kinghorn Ness le 18 mars 1286. Le roi avait convoqué une réunion extraordinaire du Conseil pour discuter de l'emprisonnement en Angleterre d'un baron de Galloway. Étaient présents les grands du royaume, tant ecclésiastiques que laïcs. Le roi est entré, l'air morose et renfermé, mais son humeur a soudain changé. La séance fut vite conclue et se transforma en un banquet général pendant lequel le roi surprit tout le monde en annonçant son intention d'aller à Kinghorn rejoindre la reine. Nombreux furent ceux qui essayèrent de le faire changer d'avis, car la nuit était déjà tombée, la tempête déchaînée faisait rage et l'itinéraire était fort dangereux. Faisant fi des remarques, le roi partit en compagnie de deux gardes du corps, les écuyers Patrick Seton et Thomas Erceldoun. Ils parvinrent à Queensferry et persuadèrent le passeur réticent de les transporter à Inverkeithing, de l'autre côté du Firth

of Forth. Ils y arrivèrent sains et saufs. Là les attendait le sénéchal de Kinghorn (prénommé également Alexandre), qui avait amené jusque sur la plage des montures, et entre autres la préférée du roi, une jument blanche, appelée Tamesin, que le monarque avait laissée à Kinghorn pour l'usage personnel de la reine. Le sénéchal, lui aussi, s'efforça de raisonner le roi, mais ce fut en vain. Le souverain disparut dans la nuit. L'un des écuyers, Seton (amant du roi d'après la rumeur), connaissait bien le sentier ; aussi, dans la nuit, prit-il de l'avance sur le roi et rejoignit-il le manoir de Kinghorn. Quant à Erceuldoun, il lui arriva une mésaventure : il ne put maîtriser son cheval qui finit par s'enfuir et il resta donc à boire dans une taverne d'Inverkeithing en compagnie du sénéchal. Pendant ce temps, le roi Alexandre arrivait au sommet de la falaise de Kinghorn Ness d'où son cheval culbutait dans le vide, l'entraînant dans la mort.

« Le lendemain, on partit à sa recherche et on retrouva les cadavres sur le sable. Le roi s'était brisé la nuque, son visage était presque méconnaissable et son corps n'était plus qu'une plaie. Le médecin royal procéda à la toilette mortuaire et l'enterrement eut lieu onze jours plus tard à l'abbaye de Jedburgh. Un Conseil de régence fut mis en place pour diriger les affaires du royaume. Il fera en sorte que la couronne d'Ecosse revienne à la petite-fille d'Alexandre III, la princesse Marguerite de Norvège, si la grossesse de la reine n'arrive pas à son terme. Cependant, il y a d'autres prétendants, en particulier les Bruce qui sont plus que prêts à faire valoir leurs droits à la Couronne. L'objet premier de ma mission étant la mort d'Alexandre, je peux avancer certaines conclusions :

— Alexandre III était bien connu pour ses folles chevauchées à travers la région quand il poursuivait une femme de ses assiduités. Il n'y a aucune raison pour qu'il ait agi différemment avec sa jeune épouse.

— La nuit du 18 mars, faisait rage une terrible tempête. Sans être ivre, Alexandre III avait beaucoup bu. De plus, le sentier qu'il empruntait était dangereux. On peut objecter qu'il aurait pu prendre une route plus sûre, mais cela n'était pas possible car le manoir de Kinghorn se trouve près des eaux du Firth of Forth, et il est plus facile d'y accéder par le chemin de la falaise. Le roi aurait pu passer par l'intérieur des terres, mais alors il aurait couru le risque de s'égarer dans la lande sauvage dont la végétation dissimule marécages et fondrières, pièges mortels pour le voyageur imprudent. Donc, le monarque a suivi la route normale, mais dans des conditions extrêmement dangereuses. Il peut y avoir plusieurs explications à sa mort.

— Soit c'était un accident : étant donné les circonstances décrites ci-dessus, le cheval du roi a pu trébucher et tomber de la falaise, entraînant son cavalier avec lui.

— Soit il y a eu négligence : le sénéchal Alexandre est un ivrogne. Il peut avoir été ulcéré d'être obligé de sortir par une nuit noire de tempête et ne pas avoir sellé correctement la jument du roi, ce qui aurait causé

l'accident de Kinghorn Ness. Dans ce cas, pourtant, pourquoi la chute n'a-t-elle pas eu lieu plus tôt ? Et cette négligence aurait-elle suffi à précipiter dans le vide cheval et cavalier ?

— Alexandre III est-il vraiment mort à Kinghorn Ness ou est-ce là un subtil stratagème du roi ? Il avait la réputation d'aimer les déguisements, les mascarades et les farces. Aurait-il mis en scène une fausse mort pour de mystérieuses raisons ? Je sais que ce n'est qu'une simple hypothèse et que je n'ai aucune preuve pour l'étayer ; en outre, l'accident a eu lieu il y a plus de deux mois, et il n'y a nulle raison pour réfuter l'évidence, à savoir que le roi est mort et enterré à l'abbaye de Jedburgh.

— Alexandre III a été assassiné par un ou plusieurs inconnus. Pourquoi et comment, cela reste à découvrir. Certains faits non élucidés rendent cette hypothèse plausible.

— Pourquoi le roi a-t-il quitté Edimbourg par une telle nuit pour rejoindre la reine ? Il aurait pu attendre le lendemain. Si c'était une question de concupiscence, il ne manquait pas à la Cour de dames prêtes et consentantes. Et s'il s'agissait d'amour, pourquoi la reine Yolande s'est-elle montrée si peu bouleversée et chagrinée par sa mort ?

— Le roi arborait une mine sombre en arrivant à la réunion du Conseil convoqué pour une raison mineure ; tout d'un coup, son humeur changea, il devint joyeux et heureux comme un jeune marié la nuit de ses noces. Pourquoi ce revirement ?

— L'aspect le plus mystérieux, c'est que rien ne prouve qu'à son arrivée à cette réunion le roi ait eu l'intention de partir à Kinghorn. Il a pu le décider soudainement par la suite. Seulement, on avait déjà envoyé un message à Kinghorn, enjoignant au sénéchal de se trouver sur la grève avec des montures fraîches pour le roi, et ce, des heures avant la réunion du Conseil. Qui envoya ces ordres et comment le messenger franchit-il le Firth of Forth ?

« Enfin il y a les prophéties annonçant la mort imminente du roi, qui circulaient dans le pays des semaines avant son décès. Qui est à la source de ces prédictions ? S'il s'agit d'un assassinat (et je n'ai que de maigres preuves), alors rappelons-nous, Monseigneur, la question de Cicéron : Cui bono ? A qui profite le crime ? A Bruce, ulcéré de ce que la Couronne lui ait échappé en 1238 ? Bruce, qui aurait voulu se venger du roi et aurait redouté que sa famille ne perdît une seconde fois l'occasion de faire valoir ses prétentions au trône ?

« Ou à la reine Yolande, qui ne se dérangea même pas pour saluer la dépouille de son mari, mais qui s'enferma à Kinghorn en proclamant qu'elle était enceinte ? La reine Yolande, qui savait que son époux viendrait ce soir-là, ne prit même pas la peine d'envoyer des gens à sa recherche lorsqu'elle ne le vit pas arriver ?

« Ou encore à Patrick Seton, l'écuyer et valet du souverain, qui aimait le roi comme un homme aime une femme et qui était jaloux de la reine ?

Lui seul accompagnait le roi quand il est mort. Je me demande si la chevauchée insensée entreprise par cette nuit de tempête n'a pas fini par faire chavirer son esprit ; il aurait alors causé la perte du roi et serait mort ensuite, le coeur brisé. Je ne comprends pas pourquoi il refusa, à son arrivée à Kinghorn, d'attendre son maître et ne partit pas à sa recherche. Savait-il que ce dernier avait déjà péri ?

« Les Français, aussi, tirent grand bénéfice de la disparition d'Alexandre III. Leur nouveau suzerain, Philippe IV⁽⁸⁾, consacre toute son énergie et toutes ses ressources à contracter des alliances en Europe. Alexandre repoussa toujours ses offres, Dieu sait pour quelles raisons. A présent qu'il n'est plus là, le roi Philippe peut tisser de nouvelles toiles d'araignée et se gagner un allié qui serait un poignard dans le dos de l'Angleterre. Peut-être espérait-il également — et espère-t-il toujours — que notre Souverain Lige, le roi Edouard, s'impliquerait dans les affaires écossaises et engagerait ainsi des moyens qui, sinon, auraient servi à protéger nos possessions de Guyenne.

« Puis il y a notre Père en Christ, le discret et avisé évêque Wishart. Conseiller proche du défunt monarque, il détient à présent un grand pouvoir. Pourquoi fut-il si prompt (et ce ne peut être que lui) à envoyer des cavaliers à la recherche du roi très tôt le matin du 19 mars ? Savait-il qu'un drame s'était produit ? Malheureusement, je ne peux pas l'interroger, pas plus que je ne peux interroger, pour l'instant, les hommes qui ont découvert le corps.

« Bien sûr — mais j'hésite à envisager cette possibilité —, les Anglais auraient pu ourdir la mort d'Alexandre III. Mais pour quelle raison ? Il y a de meilleurs suspects. Le roi Édouard est occupé en France et je ne vois pas le profit qu'il aurait tiré de la disparition d'un allié.

« D'autres problèmes embrouillent cette affaire. Il a fallu que les assassins arrivent les premiers à l'embarcadère, traversent le Firth of Forth, connaissent le chemin qu'allait emprunter le roi, exécutent leur plan et s'enfuient en espérant que les compagnons du roi ne s'apercevraient de rien. Aurait-ce été possible au coeur d'une nuit pareille ? Dieu sait que j'aurais mis cette hypothèse sur le compte de mon imagination et conclu que le monarque écossais avait fait une chute accidentelle si je n'avais trouvé, accrochés à un épineux, des petits brins de corde qui proclament haut et fort « C'est un assassinat ! ». Même si leur présence peut être expliquée, d'autres questions me tourmentent l'esprit comme autant de démons. Je ne peux les résoudre qu'en prenant de grands risques, aussi vous prie-je, Monseigneur, d'envoyer un ordre pour que je puisse quitter ce pays, car Satan y rôde. C'est une marmite pleine d'eau qui frémit et va bientôt bouillir et déborder, ébouillantant tous ceux qui se trouvent à proximité. Ma vie et celle de Benstede sont menacées par Dieu sait qui car on nous croit chargés d'une mission secrète concernant la succession au trône d'Écosse. Je vous supplie de garder tout cela présent à l'esprit. Dieu

vous protège. Fait le 18 juin 1286 à l'abbaye de Holy Rood. »

Corbett relut son rapport avant de le ranger. Puis, le soir tombant, il s'allongea sur son lit et réfléchit à son contenu. Il devait forcément y avoir, pensa-t-il, une brèche dans ce mystère, une clef dont il pourrait se servir pour trouver la solution. Il se souvint du vieil adage de l'époque où il était étudiant : « Si un problème existe, il s'ensuit qu'une solution logique existe. La trouver n'est qu'une question de temps. » Si on la trouve ! ajouta-t-il mentalement, avec amertume. Il avait l'impression de jouer dans une mascarade, dans un divertissement de Cour, une pantomime dont il aurait été l'un des acteurs, avançant à l'aveuglette dans le noir et provoquant les rires muets d'un public tapi dans l'ombre. Des galopades effrénées à minuit sur des falaises battues par le vent, un roi précipité dans les ténèbres, des prédictions annonçant le malheur... Corbett repensa à ces prophéties. S'il pouvait en déterminer l'origine, il découvrirait certainement beaucoup de choses. Si c'était d'innocentes prophéties, qui en était responsable et — question plus grave — qui les répandait et les faisait connaître de tous ? Corbett s'efforça de se remémorer les jours passés et de faire le tri dans la masse de renseignements qu'il avait récoltés. Quelqu'un avait appelé le prophète par son nom. Ce nom n'était-il pas Thomas ? Thomas le Rimailleux — Thomas de Learmouth ? Corbett se leva d'un bond, alluma les trois grandes bougies de la pièce avec de l'amadou, prit la lettre pour Burnell et la cacheta. Elle partirait telle quelle, décida-t-il, et lui continuerait son enquête.

Les cloches de l'abbaye sonnèrent les vêpres, mais Corbett attendit que les moines sortent de l'église pour descendre rejoindre Ranulf dans le réfectoire aux murs chaulés. Un repas frugal de pain, de soupe et de vin coupé d'eau fut servi pendant qu'un des frères lisait un passage des Saintes Écritures. Corbett bouillait d'impatience, sa seule consolation étant l'amusement qu'il avait à voir la mine de Ranulf mangeant cette nourriture simple dans ces lieux sanctifiés. A la fin du repas s'éleva l'action de grâce ; Corbett murmura alors à son serviteur de retourner dans leur chambre pendant que lui solliciterait une entrevue avec le prieur. Ce dernier la lui accorda volontiers et l'invita à faire quelques pas dans le cloître silencieux et rempli d'ombres, où ils pouvaient profiter des premières brises agréables de ce début d'été. Ils déambulèrent un moment en silence, puis Corbett se mit à poser au prieur des questions sur sa vocation monastique et en apprécia les réponses sarcastiques. Mais il découvrit, également, à sa grande surprise que le prieur était un parent éloigné de Robert Bruce, qu'il s'intéressait à la médecine et qu'en herboriste émérite il se plaisait à concocter potions, sirops et remèdes à base de simples. Corbett fit adroitement dévier la conversation sur le défunt monarque et fut

surpris par le ton du prieur :

— C'était certes un bon roi, un chef d'État puissant, mais en tant qu'homme...

Il n'acheva pas sa phrase et le silence ne fut brisé que par le son de ses sandales sur les dalles.

— Que voulez-vous dire ? demanda Corbett.

— Je veux dire, reprit le prieur avec véhémence, que c'était un débauché qui manquait à tous ses devoirs. Il fut veuf pendant dix, onze ans et eut plus d'une occasion de se remarier et d'engendrer un fils. Au lieu de cela, il vécut dans le stupre, se maria tardivement, et mourut en voulant assouvir sa passion, laissant ainsi le trône d'Écosse sans héritier !

Corbett comprit que l'amertume et la colère qui habitaient le prieur risquaient de dépasser les bornes. Il garda donc un silence plein de tact.

— Même ici, dans cette abbaye de Holy Rood, continua le prieur, il osa s'adonner à la luxure. Il y avait là une jeune femme de la noblesse, une veuve qui se rendait sur la tombe de son défunt époux. Il vint ici un jour et la remarqua. Il la poursuivit de ses assiduités, la combla de cadeaux, de bijoux et d'étoffes précieuses. Puis il la séduisit, non pas dans son château, ni un de ses manoirs, mais ici même, transgressant ostensiblement le caractère sacré de ses vœux et des nôtres. Je lui en fis le reproche, mais il me rit au nez.

Le prieur se tut un instant avant de commenter :

— Une mort à sa mesure ! Que Dieu le prenne en pitié et lui accorde le Salut ! J'aurais dû assister à cette réunion du Conseil, savez-vous ? ajouta-t-il d'un ton plus léger. Mais j'ai été trop occupé et me suis excusé. Qui sait ? Peut-être aurais-je pu lui faire entendre raison !

Il retomba dans le silence, et Corbett, le regardant à la dérobée, constata, malgré le faible clair de lune et les ombres, combien il était tendu et amer.

— Mon père, demanda-t-il prudemment, vous avez dit que le roi était, pour ainsi dire, responsable de sa propre mort ?

Le prieur pinça les lèvres et acquiesça d'un signe de tête.

— D'autres personnes pensaient-elles comme vous ? Je veux dire, poursuivit Corbett, cela ne serait-il pas à l'origine des nombreuses prophéties annonçant qu'un désastre frapperait le roi ?

Le prieur haussa les épaules et continua à marcher, la main doucement posée sur le bras du clerc.

— En effet, répondit-il, les gens pensaient que le roi agissait très imprudemment, mais il n'y avait pas que de simples réflexions pieuses ; il y avait également d'autres prophéties, créées par ce personnage étrange qu'est Thomas le Rimailleur, ou Thomas de

Learmouth.

— En quoi est-il étrange ?

— Par son aspect et son comportement. Il passe son temps à inventer des refrains de quatre vers qui prédisent l'avenir à des individus ou même à des familles entières. C'est quelqu'un de bizarre, au passé mystérieux. Le bruit court qu'il a séjourné pendant neuf ans au royaume des elfes !

— Pourrais-je le voir, demanda brusquement Corbett. Est-ce possible ?

Le prieur se tourna vers lui avec un petit sourire :

— Je me demandais pourquoi vous vouliez me parler ! Thomas est un petit chef de clan et son domaine se trouve près d'Earlston dans le Roxburghshire. Je le connais, je l'ai même protégé un certain nombre de fois contre les attaques virulentes de mes confrères prêtres.

Il fit une pause et mit sa main sur l'épaule de Corbett.

— Je vais lui écrire et voir ce que je peux faire, mais soyez prudent, Hugh, soyez très prudent !

CHAPITRE X

Le lendemain, fidèle à sa promesse, le prieur dépêcha un messager à Thomas de Learmouth, tandis que Corbett confiait son rapport pour Burnell à l'un des quatre courriers qui l'avaient escorté jusqu'en Écosse et que le chancelier avait lui-même choisis dans sa propre Maison. Ils étaient restés à l'abbaye à se morfondre et, en guise de remerciements, à aider les moines dans leurs tâches administratives. L'un d'entre eux, à présent, n'était que trop heureux d'emporter la lettre vers le sud, les oreilles bourdonnant encore des instructions de Corbett. Le clerc n'eut plus, ensuite, qu'à attendre, content de se reposer et de résider dans ce monastère où il se sentait en totale sécurité. Il étudia le brouillon du rapport qu'il avait envoyé à Burnell et le passa au crible, repensant à tout ce qu'il avait appris depuis son arrivée en Écosse. Plus il analysait les événements entourant la mort du roi Alexandre, plus il était convaincu qu'il s'agissait d'un assassinat. Mais qui l'avait perpétré ? Et comment ? Il était frustré par la tâche dont on l'avait chargé et cela l'oppressait. Il résuma brièvement la situation à Ranulf qui, avec son instinct aigu de survie, essaya immédiatement d'établir un rapport entre les événements et les hommes qui avaient voulu les attaquer sur la route de Leith. Pour lui, les Français étaient les coupables. Corbett partagea d'abord cet avis avant de se demander pourquoi ils avaient attendu si longtemps et de conclure dans son for intérieur que les assaillants appartenaient à la suite de Lord Bruce. Les jours passèrent ; les moines célébrèrent la Décollation de saint Jean-Baptiste, la fête du solstice d'été. Corbett assista à la messe solennelle dans l'église abbatiale et regarda les célébrants, vêtus de leurs chasubles écarlate et or, se mouvoir comme des silhouettes dans un rêve parmi les vapeurs continuelles d'encens. Le chant mélodieux des moines entonnant un psaume lui fit tendre l'oreille : « *Exsurge Domine, exsurge et vindica causam meam* » — « Surgis, Seigneur, surgis et juge ma cause ». Corbett, les yeux clos, fit sa propre prière, l'adressant au vide. Dieu se souciait-il vraiment de ce que l'Oint du Seigneur, qui avait reçu les saintes huiles sur les mains, les pieds et le front, le descendant de sainte Marguerite⁽⁹⁾, celui qui avait dans les veines le sang d'Edouard le Confesseur⁽¹⁰⁾, eût été anéanti, avili, assassiné et jeté à bas d'une falaise comme une feuille morte emportée par le vent ? Corbett prit

conscience du danger et se sentit de plus en plus obsédé par cette affaire, comme par tout ce qu'il ne pouvait résoudre, rationaliser ou classer en colonnes bien nettes. Il lui fallait avancer dans son enquête, pensa-t-il, mettre de l'ordre dans le chaos qu'il affrontait, sinon Burnell n'aurait même pas à le sommer de quitter l'Ecosse. Il partirait de lui-même et en accepterait les conséquences.

Mais cinq jours après son départ, à son grand soulagement, le courrier du prieur revint, porteur d'une réponse : « Thomas de Learmouth serait enchanté de recevoir Hugh Corbett, clerc à la Chancellerie royale d'Angleterre. »

— Oh ! et puis, ajouta le prieur comme après coup, il avait pour vous un message personnel de la part de Thomas.

— Que voulez-vous dire ? s'étonna Corbett. Je ne l'ai jamais rencontré et nous ne savons rien l'un de l'autre.

Le prieur haussa les épaules :

— Ce n'était pas grand-chose, simplement : « Dites à Hugh que la souffrance que lui causa Alice disparaîtra avec le temps. »

Le prieur scruta le visage stupéfait de Corbett.

— Qu'est-ce que cela signifie ? Qui est cette Alice ?

Mais Corbett se contenta de hocher la tête avant de s'éloigner lentement. Il repensa à Alice, la belle Alice-atte-Bowe, chef d'une secte qui avait comploté contre le roi⁽¹¹⁾. Lui, Corbett, avait fait échouer la conspiration et envoyé Alice sur le bûcher de Smithfield. La seule mention de son nom réveilla d'anciennes souffrances, et ce ne fut que bien plus tard qu'il commença à se demander comment Thomas connaissait l'existence d'Alice-atte-Bowe.

Le lendemain, Corbett et Ranulf quittèrent l'abbaye pour se diriger vers le sud, un frère lai leur servant de guide. Le temps avait changé. L'été et sa glorieuse profusion de couleurs avait transformé la contrée qu'avait parcourue Corbett quelques semaines auparavant. Des moutons de nuages blancs filaient à présent dans le ciel bleu au-dessus des landes, des prairies vertes et piquetées de bleu, des coteaux parsemés de fleurs aux teintes et aux nuances multiples. C'était un paysage sauvage de collines abruptes dévalées par des torrents écumants, de verdoyants pâturages tailladés par de gros rochers gris acier. Le frère lai, une âme simple, connaissait les noms des fleurs, des différentes sortes de bruyère et des oiseaux qui virevoltaient et s'envolaient joyeusement au-dessus d'eux. Il apprit aussi à Ranulf une chanson, en dialecte écossais, qui évoquait les dangers encourus par une jeune fille seule, sur la lande, avec un galant. La chanson et le rire de ses compagnons étaient si entraînants que Corbett se joignit à eux. Après deux jours de voyage, ils pénétrèrent dans la vallée de Lauderdale. Le frère lai désigna, en contrebas, une tour ronde recouverte de lierre, centre d'un petit manoir fortifié, blotti sur la rive

de la Lauder.

— Voici le château de Thomas le Rimailleur, annonça-t-il. Venez. Descendons la colline.

En approchant, Corbett s'aperçut que les fortifications d'Earlston consistaient en une tour carrée d'agréables proportions et en une palissade dont Corbett avait déjà vu maints exemples lors de ses pérégrinations en Ecosse. Le tout était entouré de douves sur lesquelles passait un pont fragile qu'ils franchirent au petit trot, le plus vite possible, pour se retrouver dans la cour poussiéreuse. Celle-ci n'était pas très grande ; on n'y voyait qu'un puits profond, des écuries, une étable et des greniers qui n'étaient guère plus que des appentis de bois et de terre battue. Un palefrenier accourut pour retenir leurs chevaux pendant qu'un autre allait tranquillement annoncer leur arrivée à Sir Thomas. Corbett mit pied à terre et fit quelques pas, notant que la tour n'était pas aussi vulnérable qu'elle l'avait paru au premier abord ; des meurtrières étroites perçaient les murs, et, sous le chemin de ronde surplombant la porte, se trouvaient des mâchicoulis par lesquels les défenseurs pouvaient jeter pierres ou huile bouillante sur d'éventuels assaillants.

Corbett allait continuer à examiner le château lorsqu'il entendit la voix terrifiée de Ranulf :

— Messire ! Messire ! Venez vite ! C'est Sir Thomas !

Corbett se retourna et vit, près des chevaux, un grand personnage maigre à la chevelure blanche, vêtu d'un long surcot noir. Le clerc revint à grandes enjambées et l'homme lui fit face pour le saluer. Corbett s'arrêta, déconcerté.

— Sir Thomas ? s'enquit-il.

— Oui, Hugh. Je suis Sir Thomas de Learmouth.

Corbett le dévisagea. Ses cheveux étaient blancs, comme sa peau, mais ses yeux et ses lèvres étaient d'un rose brillant ou plutôt ses yeux étaient bleus, mais les bords en étaient roses, et, chose plus étrange, dépourvus de cils. Corbett se souvint d'avoir entendu parler de l'existence de tels êtres, de ces « Albins », de ces albinos, de ces hommes tout blancs. Il s'efforça de dissimuler sa stupéfaction, mais Sir Thomas se moqua presque de lui.

— Allons, Hugh, avouez que vous êtes surpris. La plupart des gens le sont. Je suis bizarre ? différent ?

Il avait une voix bien timbrée, basse et agréable.

Corbett lui rendit son sourire. Un Gallois lui avait confié, un jour, que tout être humain avait une aura, bonne ou mauvaise, à laquelle les autres étaient sensibles. S'il en était ainsi, alors, de Sir Thomas émanaient cordialité et bienveillance.

— Qu'importe le visage ou la tête, dit-il, c'est le cœur qui compte.

— Vous aimez la poésie, Messire Corbett ?

— J'y prends grand plaisir quand je peux.

— C'est bien, répliqua Sir Thomas. Nous savions que vous veniez, ajouta-t-il, sûr de son effet et riant devant la mine abasourdie de Ranulf. Pas par don prophétique, mais parce que je vous ai tout simplement aperçus du haut de la tour, dit-il en la désignant d'un geste vif. Venez ! Le repas est prêt !

Ils pénétrèrent dans la tour sombre, au sol dallé. Il y faisait frais. Puis ils montèrent un étroit escalier à vis qui les mena à la grand-salle, pièce peu éclairée, aux murs de grosses pierres qu'ornaient des tentures de velours vert. Au centre, des bancs entouraient une table de bois poli ; le sol était jonché d'herbes fraîches et une étroite porte, en face, s'ouvrait sur les cuisines, comme l'indiqua Thomas. Une petite femme brune et souriante en sortait justement. Thomas mit son bras autour de ses épaules et leur présenta son épouse, Bethoe, qui leur souhaita la bienvenue d'une voix chuchotante et douce. Elle les pria de s'asseoir et leur apporta du vin, des gobelets, et une coupe de gaufrettes sucrées. Tout en mangeant, ils parlèrent du voyage et racontèrent les derniers potins de la cour, puis Thomas demanda à Bethoe de conduire Ranulf et le frère lai à leurs chambres. Lorsqu'ils furent seuls, il se retourna vers Corbett et le regarda fixement de ses yeux terribles et impressionnants.

— Eh bien, Messire, que peut me vouloir un clerc anglais ?

Corbett reposa son gobelet avant de répondre :

— C'est au sujet du roi Alexandre III. Comme vous ne l'ignorez pas, il est mort d'une chute à Kinghorn Ness. Et vous, vous aviez prophétisé sa mort.

Thomas confirma d'un signe de tête.

— Comment le saviez-vous ? reprit Corbett.

— Je l'ai vue, répondit Thomas en effleurant son front. J'ai vu des images, des visions, en regardant dans l'eau.

— De quelle eau parlez-vous ? lança Corbett.

— Le petit peuple brun... commença Thomas en souriant. Certains les appellent lutins, fées... Les Romains leur avaient donné le nom de *Picti*, les Pictes, le Peuple peint, continua-t-il avec un sourire qui dévoilait des dents blanches et régulières. C'est vrai, ce qu'on raconte : j'ai bien vécu avec eux ; pas neuf ans, mais un certain temps. Ce sont des gens tenus à l'écart. Comme moi. Et nous partageons aussi ce don d'entrevoir l'avenir.

Corbett hocha la tête en soupirant, incrédule. Thomas se détourna et montra une mouche au bout de la table.

— Regardez cette mouche. La seule chose qu'elle sente et qu'elle voie, c'est cette table. Peut-on la blâmer si elle pense que n'existent ici-bas que cette table et elle-même ? C'est pareil pour nous, Messire.

Nous ne croyons que ce que nous voyons et touchons !

— J'ai entendu semblable philosophie dans la bouche d'érudits, confirma Corbett, mais entrevoir l'avenir... ?

Thomas se leva et fit signe au clerc de le rejoindre près d'une meurtrière. Là, il montra la Lauder qui serpentait.

— Regardez, Messire. D'ici, nous voyons la rivière dans son ensemble, mais si nous étions sur un bateau, que verrions-nous ? Un petit peu de paysage devant, un peu derrière et les rives. C'est la même chose avec le temps. Tout dépend de l'endroit où l'on se tient.

Corbett revint à la table et, reprenant son gobelet, apprécia le riche bouquet du bordeaux rouge.

— Donc, où vous tenez-vous pour entrevoir l'avenir et voir la mort des rois ?

— Quelquefois, je le sais, tout simplement ! répondit Thomas avec un soupir. Quant à la mort d'Alexandre, je l'ai vue dans l'eau, dans le chaudron magique.

— Je ne comprends pas. Qu'avez-vous vu ? demanda Corbett, perplexe.

— Le roi et son cheval qui tombaient. La vision se détachait très nettement sur le ciel nocturne.

— Est-ce tout ? demanda Corbett.

— C'est tout ! Pourquoi ? Devrait-il y avoir autre chose ? s'enquit Thomas.

— Mais, objecta Corbett, vous avez prédit la date.

— Non, absolument pas, rétorqua Thomas. J'ai dit ouvertement au roi que le jour du Jugement dernier était proche. Ce n'est qu'après l'événement que les gens ont pensé à un jour précis.

Thomas jeta un coup d'oeil interrogateur à Corbett.

— Vous croyez que le roi a été tué, n'est-ce pas ?

Le clerc acquiesça.

— Je pense, confessa-t-il tristement, qu'il a été assassiné, mais comment, pourquoi et par qui, je l'ignore. Peut-être pourriez-vous me le dire ?

Thomas rit doucement.

— Non, je ne vois que des images, des visions, pas leurs causes multiples ni ce qui en découle. Mais, en revanche, continua-t-il plus sérieusement, je vois un danger vous menaçant, et je suis, aussi, désolé pour vous qui êtes venu de loin pour rien !

Il s'approcha de Corbett et lui posa la main sur l'épaule.

— Vous devez découvrir la vérité, Messire. Oui, j'ai averti le roi d'un danger imminent, mais, étant donné la façon dont, en pleine nuit, il parcourait son royaume à bride abattue, même le bouffon royal aurait pu le lui prédire avec autant d'exactitude.

Il se détourna et regarda par la fenêtre.

— Puisque vous êtes venu de si loin, Hugh, je voudrais vous emmener demain rendre visite au Peuple peint, au petit peuple, fées, lutins, Pictes, appelez-les comme vous voulez !

Thomas regarda Corbett.

— Vous viendrez ?

Corbett fit signe que oui.

— Bien ! s'exclama Thomas en se frottant les mains. Allons dîner à présent.

Le lendemain, en fin de matinée, Corbett et Thomas quittaient Earlston et se dirigeaient vers le sud-ouest, vers la grande forêt d'Ettrick. Ils laissaient Ranulf et le frère lai car, comme l'expliqua Thomas, les Pictes étaient des gens attachés à leur vie mystérieuse, hostiles aux races qui les avaient chassés de leur terre et extrêmement méfiantes envers les étrangers. Tout en chevauchant, Thomas lui parla des Pictes : ils avaient autrefois régné en Ecosse, lançant même des raids dans le Sud, par-delà le grand mur romain⁽¹²⁾, pour aller piller et ravager les colonies de Rome.

— Leur civilisation, expliqua Thomas, est fort ancienne. Ils vénéraient les ténèbres d'où ils étaient issus et appelaient la terre leur Déesse-Mère. Ils bâtissaient, sur des hauteurs, leurs grandes forteresses, des cercles de grosses pierres entourant une cour et des petites cahutes en bois.

Corbett et Thomas traversaient à présent des pâturages, et le poète désigna trois collines qui se détachaient, noires et sinistres, sur le ciel bleu d'été.

— Les collines d'Eldon, précisa-t-il. C'est là que les Pictes avaient construit leur fort. C'est là que je les ai rencontrés pour la première fois. Un petit groupe de chasseurs. J'ai soigné les blessures de l'un d'eux et ils m'ont conduit jusqu'à la grande forêt d'Ettrick.

Thomas sourit :

— C'est pour cela que les gens superstitieux disent que j'ai rencontré les lutins et ai vécu avec eux pendant neuf ans. Rares sont ceux qui ont vu les Pictes, dit-il en conclusion, et, à cause de leur taille, de leurs coutumes secrètes et de la couleur de leur peau, il est facile de comprendre pourquoi on les appelle farfadets, lutins ou elfes.

Corbett écoutait, fasciné par les légendes sur ce peuple mystérieux. Il avait entendu de semblables récits chez les Gallois et les raconta à Thomas. Leur conversation tourna alors autour des légendes du roi Arthur. Puis Thomas discourt sur le poème épique qu'il écrivait, *Sir Tristram*, et pria Corbett de lui narrer tout ce qu'il savait sur le pays de Galles.

CHAPITRE XI

Ils passèrent la fin de cette journée au monastère cistercien de Melrose et poursuivirent leur route le lendemain. Plus ils approchaient de la masse des arbres visibles à l'horizon que Corbett savait devoir être la grande forêt d'Ettrick, plus la campagne était déserte et plus les fermes et les villages se faisaient rares. Lorsqu'ils dépassèrent la lisière, Corbett sentit qu'il pénétrait dans un tout autre monde : au début, ce ne fut guère qu'agréable fraîcheur et beauté lorsque les rayons du soleil traversaient les feuillages et scintillaient sur l'ajonc et la bruyère comme la lumière sur les vitraux d'une cathédrale, mais ensuite, tandis que Thomas guidait les chevaux sur un sentier secret connu de lui seul, la forêt s'obscurcit, les arbres se firent plus denses, plus épais, plus oppressants. Les oiseaux, si bruyants en lisière, s'étaient tus à présent. Le froid silence de la forêt rendait plus sinistre encore le moindre craquement de brindille ou le moindre bruissement étrange causé par les petits animaux qui se déplaçaient ou remuaient dans le sous-bois. Défenses en avant, un sanglier aux yeux rouges surgit soudain du couvert et fonça lourdement entre les arbres. Corbett sursauta de frayeur. Mais ils continuèrent leur chemin. Même Thomas était devenu silencieux. La tension, rompue seulement de temps en temps par le cri moqueur d'un oiseau, se fit insoutenable.

Corbett se rapprocha de Thomas.

— Suivons-nous le bon chemin ? s'inquiéta-t-il à voix basse.

Thomas fit signe que oui.

— Attendez ! chuchota-t-il. Je vais vous montrer quelque chose.

En effet, un peu plus loin, il désigna un hêtre pourpre. Corbett regarda le tronc attentivement et y vit une marque en V et un croissant.

— Nous sommes sur le bon chemin et nous serons bientôt arrivés, dit Thomas avant de se remettre en route.

En le suivant, Corbett remarqua le même symbole sur d'autres arbres le long du sentier. Soudain, le son pur et clair d'un chant d'oiseau éclata dans le silence. Thomas s'arrêta et fit signe à Corbett de l'imiter.

— Ne bougez pas, murmura-t-il.

Le signal se répéta, plus fort, presque menaçant. Thomas arrondit ses lèvres et siffla en retour, levant les mains comme un prêtre

béniissant l'assemblée. Le sifflement reprit alors, clair et simple, et cessa brusquement. Corbett se mit à scruter le vert opaque de la forêt en guettant le moindre mouvement et faillit crier de terreur en sentant une main sur sa jambe. Il baissa les yeux et croisa le regard d'un petit homme brun, aux cheveux noirs flottant sur les épaules. Il jeta un coup d'oeil affolé autour de lui et en vit d'autres : petits, le teint bistré, ils portaient justaucorps et jambières de cuir et devaient lui arriver à peine à la poitrine. Certains étaient revêtus de capes fermées au cou par d'énormes broches d'apparat. Tous étaient armés de lances, d'arcs courts et de poignards redoutables accrochés à leur ceinture. L'air impassible, ils observaient Corbett pendant que leur chef s'entretenait avec Thomas en une langue inconnue du clerc, une langue qui ressemblait à un gazouillis d'oiseau par sa rapidité et ses sonorités aiguës et cliquetantes. Puis le chef cessa de parler et s'inclina devant Corbett qui sentit le reste de la tribu se détendre. Le chef prit le cheval de Thomas par la bride, un autre s'occupa de la monture de Corbett et ils s'enfoncèrent dans la forêt.

Corbett s'attendait à ce que le village des Pictes fût camouflé et dissimulé aux regards, mais soudain la forêt s'éclaircit ; les feuillages, percés d'abord timidement par les rayons du soleil, furent bientôt baignés de lumière alors que Corbett et ses compagnons quittaient brusquement le couvert des arbres pour s'avancer dans une vaste clairière. En face d'eux surgissait de terre un énorme amas de rochers qui surplombait les méandres nonchalants d'un *burn*⁽¹³⁾. Les cabanes au toit de chaume, à l'entrée petite et au plafond bas, étaient très espacées ; c'était un village semblable à la majorité de ceux qu'avait vus Corbett ailleurs, si ce n'est qu'il y avait ces petits hommes bruns au regard furtif et aux gestes silencieux.

— Venez, Corbett ! appela Thomas. Nous sommes entre amis !

— Leur langue est bizarre, dit Corbett, et leurs façons de faire si mystérieuses !

Thomas jeta un coup d'oeil à la ronde et acquiesça :

— Oui, c'était un peuple fier, autrefois, qui régnait sur la majeure partie de l'Écosse, mais les Celtes, les Angles, les Saxons et les Normands les chassèrent de leurs terres et les repoussèrent au fin fond des vastes forêts. Ils s'aventurent rarement hors de leurs territoires et font montre d'une extrême méfiance envers les étrangers.

— Et si j'en rencontrais, étant seul ? questionna Corbett.

Thomas grimaça :

— A découvert ? Ils passeraient leur chemin, et dans la forêt, vous ne les apercevriez même pas. Si vous les blessiez ou les offensiez, continua Thomas en se retournant et en montrant, sur l'amas de rochers, des statuettes de femmes aux cuisses plantureuses et aux énormes seins ronds, ils vous mettraient dans une cage d'osier et vous

brûlèrent vif en offrande à leur Déesse-Mère.

Voyant Corbett se rembrunir, il ajouta :

— Voyons, Hugh ! Dites-moi donc ce qu'on fait chez vous, à Smithfield !

Corbett lui lança un regard surpris avant de détourner les yeux. La tension fut rompue par le chef picte qui prit Thomas par la main, tel un enfant avec un parent, et le mena dans la plus grande cabane, faisant signe à Corbett de les suivre.

L'intérieur en était sombre et frais, il y régnait une légère odeur d'herbes écrasées et de bruyère. Au milieu de la pièce un cercle de pierres abritait le foyer, la fumée sortant par un trou ménagé au-dessus de poutres grossières. Corbett frissonna lorsqu'en s'approchant il vit des crânes humains posés à la croisée des poutres. Un vieillard, enveloppé d'une tunique, était assis près du feu. Quand Corbett et Thomas s'accroupirent devant lui, de l'autre côté de l'âtre, il les dévisagea de ses yeux chassieux et leur sourit ; un filet de salive coulait de sa bouche édentée. Son visage était si foncé et ratatiné qu'il rappela à Corbett un singe qu'il avait vu un jour à la Ménagerie royale de la Tour de Londres. On leur apporta de la bière à base d'orge et des galettes plates d'avoine. Ils mangèrent en silence, Corbett conscient du regard du vieillard et du chef qui était venu à leur rencontre dans la forêt. Une fois le repas terminé, on éteignit le feu, on posa des branches sur les pierres, et on plaça sur celles-ci un énorme chaudron en cuivre battu, au bord orné de têtes de chien, d'oiseaux tenant des anneaux dans leur bec et d'animaux de toutes sortes qui paraissaient vivants et témoignaient d'un art délicat et minutieux. On remplit le chaudron d'eau et le vieillard, murmurant une mélodie comme pour lui-même, y versa une poudre extraite de petits sacs de cuir. Le chef se leva et apporta un bol à Corbett, l'invitant par gestes à boire du lait crémeux de chèvre, mélangé à quelque chose d'âcre qui lui brûla la bouche et le fond de la gorge.

Le vieil homme reprit sa mélodie et Corbett se sentit soudain plus détendu. Les rides et les plis du visage ratatiné du vieillard s'effacèrent et ses yeux d'un bleu pur acquirent plus de fixité, comme ceux d'un homme en transe. Corbett jeta un coup d'oeil autour de lui : la pièce avait grandi et, en se retournant, il vit Thomas lui sourire comme à travers la brume.

— Regardez dans le chaudron, Hugh ! Vous y verrez ce que vous désirez !

Corbett fixa l'eau. Un visage surgit à sa rencontre, net, comme vivant : le visage rond et tendre de sa femme, morte des années auparavant. Il voulut toucher l'eau, mais quelqu'un retint sa main. Puis son enfant apparut ; puis d'autres personnes encore, depuis longtemps disparues, comme Alice au beau visage encadré de cheveux

noirs. Ensuite naquirent d'autres visions, nettes et éclatantes de couleurs. Corbett oublia les gens autour de lui, captivé par ce qu'il voyait dans l'eau. « Le roi ! Kinghorn ! » murmura-t-il. L'eau s'éclaircit et une autre image jaillit, celle d'un cheval et de son cavalier, tombant lentement du haut d'une falaise. Le cheval était blanc, le cavalier avait une cape, et ses cheveux roux, se détachant nettement sur le noir de la nuit, flottaient sur ses épaules, tandis que, bouche ouverte et yeux écarquillés, il basculait dans le vide et l'obscurité.

Corbett sentit un goût amer dans sa gorge et lutta pour se reprendre et imposer de l'ordre dans le chaos qui l'entourait. Il leva les yeux ; le vieillard ratatiné avait disparu, laissant la place à un homme jeune au regard aigu et à la longue chevelure noire tombant sur les épaules. Corbett le dévisagea attentivement.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il.

— Mon nom est Ténèbres, répliqua l'homme d'une voix basse, agréable et parfaitement compréhensible.

Corbett plongea son regard dans le sien et perçut une force malfaisante. Quoi qu'en dise Thomas, le Mal était présent parmi ce petit peuple brun qui, loin d'être seulement une tribu primitive, détenait quelque chose de vieux, d'ancien et de mauvais. Corbett tenta de se ressaisir une nouvelle fois. De la logique, de la raison : voilà ce qu'il lui fallait ! Sa mission ! pensa-t-il avec agacement. Burnell devait s'impatience. Il y avait des problèmes, mais pas de solution. Il pensa à Cicéron : *Cui bono* ? se demanda-t-il. A qui profite la mort du roi ?

— Regardez le chaudron !

La voix était plus profonde, presque autoritaire, comme si celui qui parlait avait deviné le conflit intérieur de Corbett. Le clerc se remit à contempler l'eau claire. Une créature apparut, un lion rouge et gigantesque, bondissant dans les étroites rues tortueuses d'Édimbourg, traversant avec force éclaboussures les fleuves de sang qui se déversaient du château. Le lion se tourna vers lui, les babines salivant, les yeux flamboyants de fureur, et Corbett se sentit défaillir lorsqu'il le vit s'approcher, pattes de derrière tendues, corps ramassé, queue fouettant l'air, et s'élancer sur lui. Corbett leva les yeux et essaya de se mettre debout, mais les crânes de la poutre maîtresse ouvrirent la bouche et se mirent à hurler de rire. Il vit de Craon assis dans le bouge sordide, Aaron, le serviteur de Benstede, lui lançant des regards furieux dans la foule du banquet, pendant que son maître adressait des reproches muets à son homme de confiance. Corbett savait qu'il devait partir, mais la pièce se mit à tourner et, avec soulagement, il se sentit chuter dans les ténèbres qui l'engloutirent.

Quand il se réveilla, il gisait sur l'herbe. Il s'étira, clignant des yeux. Il se sentait détendu et dispos comme après une bonne nuit de sommeil, malgré un goût amer dans la gorge. Il se rappela la cabane,

le chaudron et les visions terrifiantes de la nuit. Il s'assit et regarda autour de lui : il se trouvait dans la région des pâturages ; les chevaux se tenaient près de là, entravés, et Thomas, assis, le contemplait pensivement, un brin d'herbe entre les dents. Corbett se retourna et aperçut la lisière.

— Vous vous sentez bien, Hugh ? demanda Thomas.

Corbett fit signe que oui.

— Mais où sommes-nous ? Le village ! la forêt ! Où sommes-nous donc ? demanda-t-il, éberlué.

— Nous les avons laissés derrière nous, dit Thomas. Hier. Vous avez dormi toute la nuit. Ce matin, je vous ai mis en selle et nous sommes partis.

Corbett se leva, hochant la tête, et fit quelques pas pour aller se soulager, puis se laver les mains et le visage dans l'eau froide et claire d'un ruisseau proche. Ils s'occupèrent ensuite de leurs chevaux et mangèrent les galettes plates et fades que Thomas avait emportées, avant de reprendre le chemin du retour. Se rappelant tout ce qu'il avait vu la veille, Corbett se méfiait un peu plus de Thomas : la présence du Mal qu'il avait perçue dans cette cabane n'était pas à traiter à la légère. Qu'avait-il appris ? se demanda-t-il. Il y avait bien un détail, infime certes, mais significatif. Il savait que le lion rouge représentait la Maison des Bruce, mais le sang ? Lord Bruce était-il un régicide ? Avait-il assassiné le roi pour s'emparer du trône ? Corbett se tourna vers un Thomas silencieux et lui posa une question :

— Avez-vous vu le lion ?

Le poète acquiesça.

— Oui, répondit-il, ainsi que le sang coulant à flots.

Il lança un regard aigu à Corbett.

— Ce qui ne fait pas de Lord Bruce un assassin. Vous avez vu les événements tels qu'ils seront et non tels qu'ils sont. De fait, d'autres choses me sont apparues après que vous vous êtes évanoui.

— Lesquelles, par exemple ?

Le poète ferma les yeux et récita :

— *Du clan des Bruce naîtra un fils.*

De la maison des Carrick au trône d'Ecosse

Le lion rouge il portera.

L'ennemi battra et vaincra le lion

Pendant vingt ans moins trois

Avant que le sang rouge de l'Angleterre

Coule du ruisseau de Bannock jusqu'à la

[mer⁽¹⁴⁾.

— Qu'est-ce que cela signifie ? interrogea d'un ton irrité Corbett. Thomas sourit.

— Je ne sais pas, mais le lion rouge n'est pas Lord Bruce, ni même

son fils, le comte de Carrick, mais le fils de ce dernier, le petit-fils de Lord Bruce, un gamin de douze ans.

Puis Thomas fit la moue, comme pour dire : « Vous en concluez ce que vous voulez ! »

Ils poursuivirent leur route, parlant de choses et d'autres, conscients de la tension qui régnait entre eux à présent. Ils s'arrêtèrent à Melrose et atteignirent Earlston le lendemain matin. Corbett fut heureux de revoir Ranulf, passablement las des joies simples de la campagne et aussi désireux que son maître de partir et d'en finir avec cette affaire. Corbett remercia courtoisement ses hôtes et, refusant leur invitation avec tact, insista pour reprendre la route immédiatement. Ils s'en allèrent le jour même. Corbett, anxieux, avait hâte de regagner Édimbourg. Il sentait qu'il avait glané un renseignement précieux, mais n'arrivait pas à savoir lequel exactement. Le problème des prophéties était résolu, bien que d'une façon à laquelle il ne s'attendait pas. Après trois jours de voyage sans guère de repos, Corbett et ses compagnons atteignirent Édimbourg sous un orage d'été qui éclata soudainement et les trempa jusqu'aux os. Ranulf, de mauvaise humeur et irrité par l'allure imposée par Corbett, en avait oublié son plaisir de voyager et se plaignait constamment de courbatures au dos et de brûlures aux cuisses. Le frère lai se tenait coi, s'étant contenté de remarquer laconiquement qu'il avait suffisamment fait pénitence pour effacer de la dette dont son âme était redevable à Dieu un millier d'années de purgatoire.

Aussi furent-ils ravis de franchir le grand portail de l'abbaye de Holy Rood bien que Corbett pressentît tout de suite que quelque chose n'allait pas. Un palefrenier s'avança pour s'occuper de leurs chevaux, mais repartit aussitôt en courant dès qu'il vit Corbett, les laissant tous les trois sous une pluie battante. Il revint avec le prieur et un jeune homme roux, revêtu de presque toute son armure. Le prieur, son long visage rendu livide par l'anxiété, fit un signe de bienvenue à Ranulf et au frère lai avant de s'adresser à Corbett :

— Je suis désolé, Hugh ! dit-il en chuchotant presque, votre serviteur peut rester avec nous, mais vous, vous devez accompagner ce chevalier.

Il désigna son compagnon.

— Je vous présente Sir James Selkirk qui est avec nous depuis hier. Il est envoyé par l'évêque Wishart avec un mandat d'arrêt.

— Quels en sont les chefs d'accusation ? lança Corbett d'un ton brusque.

L'air effrayé, le prieur déglutit nerveusement avant de répondre :

— Trahison et assassinat. Oh ! Hugh ! poursuivit-il, je ne doute pas de votre innocence, mais il vous faut laver votre nom de tout soupçon.

Corbett acquiesça, trop dérouté et fatigué pour s'enquérir des détails.

« Cela doit être une erreur », pensa-t-il avant de se rappeler qu'il n'était qu'un simple clerc anglais en terre étrangère. Il revit le Lawnmarket, les potences noires et sinistres, le criminel qu'on y traînait, et il s'efforça de réprimer ses frissons. Selkirk lui dit de monter à cheval en bon anglais teinté de fort accent écossais. Puis il lui lia les mains fermement au pommeau de la selle et, passant la corde sous le ventre du cheval, lui attacha les chevilles. D'autres soldats s'avancèrent, six ou sept. On amena et sella leurs montures. Avant que Selkirk ne l'entraîne au petit trot hors de l'abbaye, Corbett n'eut que le temps de crier à Ranulf de rester au monastère et de ne rien tenter.

CHAPITRE XII

Leur court voyage fut rapide et éreintant. A la suite de Selkirk, ils traversèrent la cité, gravirent le rocher escarpé et passèrent le pont-levis du château d'Édimbourg. Bien que trempé comme une soupe, endolori et nauséeux après cette rude chevauchée, Corbett fut tiré sans ménagement à bas de son cheval et traîné le long du donjon. Il essaya bien de protester, mais Selkirk le frappa simplement au visage et, d'une bourrade, lui fit franchir une porte cloutée. Corbett glissa et trébucha quand on lui fit dévaler l'étroit escalier abrupt qui s'enfonçait sous le donjon. L'endroit était sombre, humide et froid ; les murs suintaient, de longues coulées verdâtres luisaient. Lorsque Corbett arriva en bas, un geôlier, vêtu d'une broigne en cuir sale, de jambières et de bottes, l'accueillit d'un regard blasé et lui enleva cape, ceinture et poignard. Puis avec un fort accent écossais, il demanda à Selkirk de lui montrer son mandat ; celui-ci brandit un parchemin en lui disant de se dépêcher. En soupirant, l'homme choisit une clé dans le trousseau qui lui battait la panse et s'engagea d'une démarche de canard dans le couloir exigü et mal éclairé. Il dépassa un certain nombre de cachots avant de s'arrêter devant l'un d'eux, qu'il ouvrit et où il fit signe à Corbett d'entrer. Selkirk poussa le clerc dans la pièce et le fit s'accroupir sur une dalle en saillie ; il trancha ses liens mais s'empressa de lui passer autour des poignets et des chevilles des fers reliés au mur par des chaînes qui permettaient à Corbett de bouger, mais lui meurtrirent rapidement les chairs. Selkirk, debout, le regarda et lui donna une petite tape sur la tête :

— Eh bien ! Messire l'Anglais ! railla-t-il. Essayez donc de vous balader dans toute l'Ecosse maintenant !

Sur ce il fit une parodie de salut et sortit en riant, suivi du geôlier qui referma la porte.

Corbett resta assis à contempler les murs humides ; il régnait une odeur fétide dans l'étroite cellule et seule une ouverture grillagée, percée haut dans le mur, laissait passer un peu d'air et de lumière. Dans un coin Corbett vit un amas de paille humide qu'il supposa être un lit. Il se leva, mais s'aperçut que ses chaînes ne lui permettaient même pas de l'atteindre, aussi se laissa-t-il tomber sur la dalle en se demandant combien de temps durerait sa détention. Les chefs d'accusation étaient la trahison et l'assassinat, mais en quoi avait-il

trahi et qui avait-il assassiné ? Le jour s'assombrit dans la petite ouverture et Corbett frissonna. Toujours trempé jusqu'aux os, il était à présent transi de froid et affamé. Le geôlier revint des heures plus tard avec un gobelet d'eau saumâtre, une écuelle de viande mal cuite et du pain dur et rassis. Corbett dévora le tout avidement sous le regard impassible du garde, mais lorsqu'il voulut lui poser une question, ce dernier le frappa au visage avant de s'emparer de l'écuelle et de sortir de sa démarche de canard. Corbett s'efforça de dormir, mais en vain. Il resta à trembler, essayant de rassembler ses esprits, mais sans y parvenir. Il n'arrivait pas à se calmer. Il entendit un grattement à l'entrée : deux petites silhouettes sombres se faufilèrent dans le cachot, obstruant un instant le faible rai de lumière sous la porte, et traversèrent la cellule en trotinant. D'autres rats suivirent et Corbett envoya de grands coups de pied dans leur direction, sans se soucier des fers qui lui sciaient les chevilles. Les rats détalèrent et Corbett se rejeta sur la dalle, le souffle court, sanglotant de terreur et de colère, le regard rivé sur l'ouverture grillagée et priant que l'aube arrivât vite.

Le jour se leva enfin, les rayons du soleil pénétrèrent dans le cachot. Le geôlier revint et lui laissa un grand pichet d'eau. Corbett but, assis dans ses déjections, fixant la grille en haut, redoutant déjà la nuit. Il se calma, essayant de comprendre pourquoi il était emprisonné et qui en était responsable. Il se consola avec la pensée fugitive qu'il avait au moins fait la connaissance de Sir James Selkirk, l'homme qui avait découvert le corps d'Alexandre III, et prit ironiquement la décision de le questionner si l'occasion s'en présentait. Il se concentra sur le mystère entourant la mort du roi, mais les visions qu'il avait eues au village picte revinrent le hanter. Il s'assoupit un moment, mais fut réveillé en sursaut lorsque la porte s'ouvrit violemment. Selkirk entra, lui enleva ses fers, le remit sans douceur sur ses pieds, puis, avec force bourrades, le fit sortir du cachot, longer le couloir et remonter l'escalier. Ils regagnèrent enfin l'air pur et clair. Corbett se tourna vers lui :

— Où m'emmenez-vous ? s'insurgea-t-il.

— Voir Monseigneur Wishart, Messire l'Anglais.

Corbett fit un geste de protestation.

— Je veux d'abord ma cape, mon poignard et ma ceinture, dit-il.
Et puis, de la nourriture chaude et du vin.

Selkirk grimaça.

— Vous êtes un traître, rétorqua-t-il, un prisonnier ! Vous n'avez rien à réclamer !

Corbett était épuisé. Il décida de tenter le tout pour le tout.

— Je suis un envoyé accrédité ! J'exige qu'on me rende mes affaires et qu'on me donne à manger.

Selkirk céda.

— D'accord, murmura-t-il. Cela ne fait aucune différence. Venez !

Il emmena Corbett aux cuisines où un cuisinier apporta au clerc de la bière et un plat de viande et de légumes. Lorsqu'il eut fini son repas, Selkirk revint et lui jeta brutalement ses affaires. Corbett les ramassa et suivit le chevalier qui gravit plusieurs escaliers avant de pénétrer dans une étroite pièce sombre.

Au fond, dans le rond de lumière projetée par les torches fixées au mur et un chandelier, se tenait assis un personnage de petite taille, presque chauve, revêtu d'une longue robe bordée de fourrure. Corbett reconnut Monseigneur Wishart, évêque de Glasgow. Celui-ci leva les yeux à l'entrée du clerc.

— Entrez, Messire ! lança-t-il en reposant brutalement le manuscrit qu'il était en train d'étudier. Allons, Sir James, un siège pour notre invité !

Corbett s'assit sur un tabouret pendant que l'évêque lui versait un gobelet de vin épicé. Selkirk s'installa confortablement sur une chaise, près du clerc. L'évêque se mit à ranger les rouleaux de parchemin étalés devant lui, aussi Corbett, fatigué de cette comédie, se leva-t-il pour se resservir à boire.

— Monseigneur, dit-il brusquement, vous m'arrêtez, vous m'emprisonnez sans aucun motif, moi, clerc royal à la cour d'Angleterre et envoyé accrédité du chancelier d'Angleterre !

Wishart sourit.

— Messire, répliqua-t-il, seriez-vous le frère du roi d'Angleterre que cela ne me ferait ni chaud ni froid ! De quel droit parcourez-vous ce royaume en questionnant les Écossais sur la mort de leur souverain ? Quelle autorité détenez-vous pour ce faire ?

Corbett redoutait cette question et savait depuis longtemps qu'elle lui serait posée un jour ou l'autre. Il haussa les épaules pour dissimuler sa peur.

— Je suis un envoyé, répondit-il. Ma mission consiste à glaner des renseignements. Vos envoyés agissent de même en Angleterre.

Wishart eut un petit sourire narquois et se pencha en avant, les mains jointes en triangle.

— Vous pensez que notre défunt roi a été assassiné ? demanda-t-il.

— Oui, s'empressa d'affirmer Corbett. Oui, je crois qu'on l'a tué. Je pourrais mentir, je pourrais essayer de vous donner le change, mais ce que je vous dis est la vérité. Je sais qu'il a été assassiné, mais par qui ou comment, je l'ignore.

Wishart opina et Corbett sentit instinctivement la tension se relâcher.

— Messire, commença l'évêque, je crois que le roi a été victime d'un assassin, et franchement, cela m'importe peu ! Comprenez-moi

bien, continua-t-il avec un geste d'avertissement, Alexandre n'était pas un parangon de vertu et certainement pas un modèle de chevalier chrétien, mais ce fut un bon souverain pour l'Écosse. Il la préserva de toute alliance étrangère, de toute guerre étrangère, de toute ingérence étrangère.

La voix de Wishart se fit plus passionnée :

— La seule chose qui me tienne à coeur plus que ma famille et mon Église, Messire l'Anglais, c'est l'Écosse. Alexandre servit bien son pays, sauf qu'il ne lui donna pas d'héritier pendant son mariage avec cette ribaude de Française.

— La reine Yolande est enceinte, l'interrompt Corbett, perplexe devant l'attitude de l'évêque.

— La reine Yolande n'est pas enceinte, dit Wishart avec force. C'est là un fait établi. Elle va retourner en France et donc détruire tout espoir d'alliance permanente.

— Mais la reine était bien enceinte ?

Wishart fit signe que non.

— C'était ce que les docteurs appellent une grossesse nerveuse, probablement causée par la disparition soudaine de son mari, ou par un sentiment de culpabilité ou par Dieu sait quoi...

— Mais cette alliance... ? questionna Corbett.

Wishart sourit.

— Vous n'étiez pas au courant ? Alexandre était fort intrigué par le nouveau roi de France, Philippe, et par ses projets pour l'Europe. Yolande de Dreux représentait le premier pas en vue d'une nouvelle alliance avec la France.

Wishart haussa les épaules.

— C'était un secret. Un secret que je n'appréciais guère, mais Alexandre était têtue. Il ne pardonna jamais à votre roi de l'avoir insulté.

— Quand était-ce ? demanda Corbett, complètement dérouté.

— En 1278, à Westminster, lors du couronnement de votre roi. Édouard pria, à juste titre, Alexandre de prêter serment d'hommage pour les terres qu'il possédait en Angleterre, ce que fit Alexandre. Mais ensuite Édouard voulut qu'Alexandre fît allégeance pour l'Écosse. Notre roi refusa, déclarant avec raison qu'il n'était redevable de son trône qu'à Dieu. Alexandre ne pardonna jamais cette insulte.

— Je l'ignorais, murmura Corbett. Mais vous avez dit que vous aussi pensiez que le roi avait été assassiné.

— Non, répliqua prudemment l'évêque. J'ai dit qu'il aurait pu l'être. Une mort violente dans son cas était à prévoir, étant donné la façon dont il vivait. Mais, s'il y a eu assassinat, la question importante n'est pas qui l'a commis, mais pourquoi on l'a commis. Si c'est une vengeance personnelle...

L'évêque n'acheva pas sa phrase et haussa les épaules.

— Mais si c'est un acte politique, cela touche l'Ecosse et excite mon intérêt.

— Monseigneur, vous ne semblez pourtant pas vous en soucier, objecta Corbett.

— Au contraire, rétorqua Wishart, « Monseigneur » s'en soucie grandement ! Mais que puis-je faire ? Ouvrir une enquête publique ? Qu'arriverait-il si l'on découvrait que le coupable était Lord Bruce, hein ? Une guerre civile ? Non, ce n'est pas ainsi qu'il faut procéder.

— Donc, poursuivit Corbett, ce que je découvre vous intéresse. Alors pourquoi la prison, et pourquoi, dit-il en désignant Selkirk, les bons soins de cet... individu ?

Selkirk se raidit sous l'insulte et fit mine de se lever, mais Wishart l'apaisa d'un geste.

— Oui, Corbett, ce que vous découvrez m'intéresse au plus haut point. Sir James et le cachot n'étaient destinés qu'à vous avertir de ne pas aller trop loin, de ne pas trop profiter de notre faiblesse actuelle.

— Et l'accusation de meurtre ? demanda Corbett d'une voix posée.

— Oh ! dit l'évêque avec un petit sourire. Thomas Erceldoun, l'écuyer que vous avez questionné si longuement le lendemain de notre banquet... On l'a retrouvé étranglé au garrot dans l'église de St Giles, il y a sept jours.

L'évêque réprima un bâillement.

— C'était un solide gaillard, je doute fort que vous ayez pu le tuer. De toute façon, nous savons que le jour de son assassinat, vous étiez assez loin d'Edimbourg, mais c'était un bon prétexte pour vous retenir quelque temps, au cas où vous auriez tenté de vous plaindre à vos maîtres de Londres.

Corbett réfléchit. Erceldoun était mort, cela, c'était très significatif, mais il était trop concentré sur ce que Wishart lui disait pour approfondir le sujet. Il était épuisé et voulait dormir.

— Donc, dit-il avec lassitude, qu'attendez-vous de moi ?

— Rien pour l'instant, répliqua Wishart. Je ne vous mettrai pas en prison, ni ne vous expulserai d'Ecosse, à une condition : vous m'avertirez si vous découvrez que le roi a bien été assassiné et vous me donnerez le nom de l'assassin. En retour, continua l'évêque en se redressant sur sa chaise, je vous apporterai toute l'aide nécessaire. Sir James Selkirk, dit-il en désignant le chevalier assis près de Corbett, vous assistera quand vous le demanderez. Qu'en dites-vous, Messire l'Anglais ?

Corbett essaya de rassembler ses esprits. S'il refusait, c'était la fin de sa mission. S'il acceptait, cela signifiait qu'il devrait faire part à Wishart de certaines de ses conclusions.

— J'accepte votre offre, Monseigneur, dit-il en s'inclinant, mais puis-je vous prier de répondre à quelques questions d'abord ?

Wishart eut l'air surpris mais acquiesça.

— Certainement. Quelles questions ?

— Vous assistiez au Conseil le soir où est mort Alexandre ?

Wishart fit signe que oui.

— Auriez-vous remarqué quelque chose d'inhabituel ? Je sais que le roi, d'abord morose, est devenu brusquement joyeux. Savez-vous pourquoi ?

Wishart hocha la tête.

— Non. Moi aussi, j'ai remarqué le changement d'humeur du roi, mais n'y ai guère prêté attention, car le roi était d'un tempérament nerveux et versatile. Le Conseil fut convoqué pour des motifs mineurs. Je crois que Seton en était le responsable, mais votre Benstede pourrait vous en dire plus, car Seton et lui semblaient être des amis proches. Tout ce dont je me souviens, c'est que le roi et de Craon avaient une conversation fort animée et que de Craon avait l'air ravi. Vous devez connaître la suite.

Corbett observait Wishart. Il désirait être seul pour pouvoir réfléchir clairement. Il savait pourquoi Wishart l'avait fait emprisonner et amener là, transi de froid et épuisé : il espérait le piéger ! Le clerc comprit soudain qu'à l'instar de nombreuses personnes, Wishart était convaincu que les vraies raisons de sa présence étaient tout autres, et voulait le lui faire avouer en lui tendant des pièges, et, sinon, le forcer à passer son temps à rechercher l'assassin d'Alexandre III. Eh bien ! décida Corbett avec un haussement d'épaules, il mènerait sa tâche à bien et retournerait en Angleterre. La succession au trône d'Écosse n'était pas son problème. Pourtant, d'autres questions se posaient.

— Les jours précédant sa mort, demanda-t-il, le roi a-t-il fait quelque chose qui n'était pas dans son caractère ?

Wishart réfléchit un instant avant de faire signe que non.

— Il était morose, de mauvaise humeur. Il se préparait à envoyer à Rome son confesseur, un franciscain, le père John, pour une mission personnelle et privée, dont il ne fit part ni au Conseil ni à moi-même.

Corbett perçut l'orgueil blessé chez cet ecclésiastique qui aimait tant être au courant de tout.

— Le père John alla-t-il à Rome ?

— Non. En fait, juste avant de se rendre à Kinghorn, le roi me pria d'ordonner au père John de ne pas partir, mais de rester au château jusqu'à son retour. C'est tout.

Corbett se frotta les paupières d'un geste las, feignant d'être plus épuisé qu'il ne l'était en réalité.

— Monseigneur, supplia-t-il d'une voix faible, il faut que je

dorme.

— Vous pouvez coucher au château, proposa Wishart.

— Non, non. Je dois retourner à l'abbaye. J'aimerais assez que Sir James m'escorte. Un accident malheureux est si vite arrivé au voyageur imprudent !

— Ce n'est que trop vrai ! s'exclama l'évêque. Il est fort dangereux de ne pas se montrer prudent. Sir James, s'il vous plaît ?

Selkirk opina et Corbett prit hâtivement congé de l'évêque.

Le retour fut silencieux et sans incidents. Après avoir réveillé l'hospitalier en sonnant la cloche du portail, Corbett fut accueilli par le prieur dévoré d'anxiété et un Ranulf empressé. Il refusa de répondre à leurs questions, mais calma leur peur et renvoya Sir James avec une petite tape sur la joue, comme si ce dernier était un page. Les deux jours suivants, il resta dans sa cellule, se remettant du voyage et de son emprisonnement forcé. Il ne raconta ses déboires ni à Ranulf ni au prieur, mais leur assura à maintes reprises que tout allait bien, les laissant organiser ses journées tandis qu'il se contentait de rêvasser, réfléchir et échafauder des hypothèses. Il passa son temps à jeter sur de petits bouts de parchemin ses réflexions sur ce qu'il avait appris les semaines précédentes. Une certaine logique se dessinait, encore vague et mal définie.

Le troisième soir après son retour du château, il annonça soudain qu'il allait retourner à Kinghorn. Ranulf émit un gémissement de protestation, mais Corbett, maintenant totalement remis, lui ordonna de s'occuper des bagages et des préparatifs nécessaires. Il ordonna également aux deux courriers de Burnell qui lui restaient de l'accompagner, revêtus de leur armure. Il acheta des provisions aux cuisines de l'abbaye et informa le prieur qu'ils seraient absents deux jours au moins. Le prieur voulut connaître le but du voyage.

— Pour tout vous dire, confia Corbett, je dois voir la reine avant qu'elle ne reparte en France.

— Mais elle est *enceinte* * ! s'exclama le moine. Elle ne peut pas faire ce voyage de retour !

— Si elle était enceinte, on ne lui permettrait pas de partir ! fut la réponse énigmatique de Corbett.

N'y comprenant rien, le prieur se contenta de hocher la tête avant de s'éloigner.

CHAPITRE XIII

Le lendemain à l'aube, Corbett et ses compagnons, armés de pied en cap, partirent pour Queensferry. Ils ne firent aucune mauvaise rencontre, bien que Ranulf affirmât avoir aperçu un cavalier qui les observait lorsqu'ils franchirent le pont de Dalmeny. Corbett prit cette remarque au sérieux et ordonna à sa petite troupe de redoubler de vigilance jusqu'à ce qu'ils fussent sur l'autre rive. Ils laissèrent leurs chevaux à la maison du passeur après avoir réglé le fourrage et l'entretien des bêtes. L'homme étant occupé de l'autre côté du Firth of Forth, Corbett dit à son escorte de se reposer. Ils burent et mangèrent donc leurs provisions, puis, allongés sur l'herbe mêlée de sable, ils goûtèrent le chaud soleil de midi en écoutant le chant des oiseaux et des grillons et le bourdonnement incessant des abeilles. Corbett fit un petit somme et fut réveillé par Ranulf qui lui annonça le retour du batelier. Corbett alla à sa rencontre ; d'abord, l'homme refusa de repartir, arguant de sa fatigue et de son désir de faire une pause. Mais Corbett offrit le double du prix, et ils se retrouvèrent vite à bord de la barque pour la traversée du Firth of Forth. Le passeur jeta un coup d'oeil sur la bourse rebondie de Corbett et demanda d'un air matois si le clerc désirait autre chose. Celui-ci fit signe que non.

— Pourtant, suggéra l'homme en poussant sur les rames et en reprenant son souffle, je pourrais vous apprendre quelque chose.

— Quoi ? demanda fébrilement Corbett.

Le passeur eut un petit sourire.

— Rien n'est gratuit, Messire, et chacun doit travailler pour gagner sa vie.

Le clerc fouilla dans son escarcelle et en sortit quelques pièces.

— Voyons si vous les gagnez !

L'homme s'appuya sur ses rames.

— C'est à propos du batelier qui s'est noyé. Tôt le matin, le jour où le roi a traversé, il a eu un Français comme client.

— Est-ce tout ? demanda Corbett, déçu.

Le passeur haussa les épaules.

— C'est ce qu'a affirmé sa veuve. Je croyais que ce pouvait être important.

Corbett lui lança les pièces et l'homme se remit à souquer.

Ils débarquèrent à Inverkeithing et grimpèrent sur la falaise, le

soleil d'été leur réchauffant le dos. Ils passèrent par Aberdour et atteignirent Kinghorn Ness. Corbett leur montra l'endroit d'où l'on pensait que le souverain était tombé, puis ils suivirent le sentier jusqu'au manoir royal, qu'ils trouvèrent en pleine ébullition. La cour était envahie de chariots où s'empilaient malles, coffres et paquets de vêtements, les serviteurs couraient en tous sens, obéissant aux ordres stridents des officiers. Corbett et ses compagnons durent s'occuper eux-mêmes de leurs chevaux qu'ils installèrent dans les écuries qui se vidaient. Puis Corbett demanda aux autres de l'attendre et se mit à la recherche d'Alexandre, le sénéchal. Il le retrouva, déjà à moitié ivre, dans un coin de la grand-salle. L'ivrogne regarda Corbett de ses yeux larmoyants, sa bouche molle entrouverte.

— Tiens donc, c'est Corbett, le clerc anglais, murmura-t-il. Vous avez d'autres questions ?

Corbett eut un sourire diplomate et s'assit en face de lui.

— Oui, j'en ai. Pourquoi tout ce branle-bas ? Que se passe-t-il ?

— Ce qui se passe ? La reine s'en va, voilà ce qui se passe. Les navires français sont au large. Ils accosteront à Leith dans quelques jours et elle s'en ira.

Il rota bruyamment.

— Bon débarras, que je dis. Enceinte ! Elle n'était pas plus enceinte que moi !

— Alors pourquoi l'a-t-elle prétendu ? s'enquit Corbett.

Le sénéchal s'essuya la bouche du revers malpropre de sa manche.

— Je ne sais pas. Une maladie de femme. J'ai entendu dire que ça s'était déjà produit, ou alors... — il se pencha et, en signe de connivence, tapota son nez rouge marqué de petite vérole — ou alors, c'est peut-être les Français.

— Que voulez-vous dire ? demanda Corbett d'un ton abrupt.

— C'est peut-être les Français qui lui ont dit de faire semblant d'être enceinte et ainsi de prolonger son séjour en Ecosse.

— Pourquoi auraient-ils agi ainsi ?

Alexandre fixa un point au-dessus de la tête de Corbett.

— Je ne sais pas. C'est simplement une idée qui m'est venue. C'est tout.

Corbett réfléchit.

— Dites-moi, est-ce que l'envoyé français est arrivé ici le matin du jour où le roi est mort ?

Alexandre fit signe que non.

— Vous êtes sûr ? insista Corbett. Tôt dans la matinée.

— Non, répondit fermement Alexandre. Le seul visiteur qu'on ait eu vers cette heure-là, c'est un messenger qui nous a fait savoir que le roi se rendrait à Kinghorn dans la soirée !

— Vous en êtes certain ?

— Oui. Le seul autre visiteur a été Benstede et lui était venu la veille.

— Que voulait-il ? interrogea Corbett brusquement.

— Comment le saurais-je ? rétorqua l'intendant avec irritation. Il était accompagné de son drôle de serviteur ; il est resté quelque temps avec la reine, puis il est reparti.

— Le roi venait-il fréquemment à Kinghorn ?

— Au début, oui. Et il demandait souvent à la reine de le rejoindre de l'autre côté du Firth of Forth, mais les semaines précédant sa mort, ses visites s'espacèrent. Il était terriblement fougueux et passionné ! conclut l'intendant d'une voix avinée.

— Me serait-il possible de voir la reine, à présent ? demanda Corbett.

Alexandre refusa d'un signe de tête.

— Non, elle ne verra personne aujourd'hui. Peut-être demain, dit-il en regardant Corbett d'un air interrogateur. Mais avec un peu d'encouragement, je pourrais arranger cela ?

Corbett lui glissa une pièce d'argent.

— Je vous en serais reconnaissant.

Sur ce, il lui adressa un bref salut, se leva et alla retrouver Ranulf. Ils purent, moyennant finances, loger dans une petite chambre du manoir et acheter leur nourriture aux cuisines et à l'office. Corbett s'inquiétait de voir que l'argent remis par Burnell avait presque été complètement dépensé. Il lui restait quelques pièces cousues dans sa large ceinture de cuir à poches ainsi que son propre argent, qu'il ne voulait pas utiliser, car, à son retour à Londres, il lui aurait fallu, pour se faire rembourser, des mois de discussions avec quelque clerc tatillon de l'Échiquier. Corbett espérait seulement que la reine voudrait bien le recevoir rapidement. Ce ne fut pas le cas. Le lendemain et le surlendemain, ses demandes d'audience se heurtèrent à une fin de non-recevoir, et le clerc dut s'armer de patience et espérer pour le mieux. Il rencontra Agnes, l'insolente dame de compagnie qu'il avait déjà vue lors de sa dernière visite à Kinghorn. Elle chercha outrageusement à le séduire, lui promettant, sans jamais le faire, de lui arranger une entrevue avec la reine. Corbett se lassant de ses mots d'esprit continuels et de ses sous-entendus perfides, elle reporta son attention sur Ranulf qui fut tout heureux de voir rompre de si charmante façon l'ennui d'un manoir sur la côte écossaise. Ils devinrent bientôt inséparables et Corbett les trouva plus d'une fois en train de jouer au jeu de la ficelle dans un coin ou une embrasure de fenêtre.

De son côté, ne pouvant que ronger son frein, il décida de rédiger le compte rendu de ce qu'il avait appris jusque-là :

« Pourquoi Benstede avait-il rendu visite à la reine ?

« Pourquoi l'envoyé français avait-il loué les services du passeur, mais n'était pas arrivé à Kinghorn ? »

« Qui avait remis le message à la porte du manoir, cette lettre adressée à la reine, annonçant que le roi arriverait ce soir-là, la priant de dire au sénéchal de tenir des chevaux prêts à Inverkeithing et en particulier sa jument favorite, la blanche Tamesin ? Question plus troublante : pourquoi avait-on remis ce message des heures avant que le roi ne décide en fait de partir pour Kinghorn ? »

« Question plus importante : qu'avait appris Alexandre à cette réunion du Conseil qui lui avait fait changer d'attitude et entreprendre une expédition dans des conditions particulièrement périlleuses pour aller conter fleurette à une reine dont il ne se souciait guère quelques semaines auparavant ? »

« Pourquoi, lorsque le roi n'était pas arrivé à Kinghorn, la reine Yolande n'avait-elle pas envoyé des gens à sa recherche ? Quelle raison se cachait derrière la grosse nerve de la reine Yolande ? »

Corbett étudia sa liste avec lassitude. Son enquête ne progressait pas. Il était peut-être temps, conclut-il, de repartir et de faire part de son échec à Burnell. Il tenta de nouveau de rencontrer la reine, mais son chambellan, un gros homme pompeux, lui annonça grossièrement que Lady Yolande quittait l'Écosse et n'avait aucun désir de s'entretenir avec qui que ce fût. Abattu, Corbett décida de rester un peu plus longtemps à Kinghorn avant de repartir et demanda à Ranulf, en attendant, de tirer les vers du nez de sa nouvelle maîtresse, bien qu'il doutât, en son for intérieur, que cela menât quelque part. Deux jours passèrent sans que la reine lui accordât audience, aussi, pris de colère, ordonna-t-il à Ranulf de faire les préparatifs de départ. Son serviteur regimba, mais Corbett tint bon et le jeune homme s'exécuta, marmonnant des protestations indignées contre son étrange maître qui l'entraînait aux quatre coins de ce pays sauvage, si différent des ruelles étroites de Londres et si profondément ennuyeux, qui plus est. Et au moment où il s'était déniché un pot de miel, Corbett le forçait à s'en aller en toute hâte. Il repensa à Lady Agnes et gémit ; elle s'était révélée être une amante passionnée dès la première fois où il l'avait renversée et avait soulevé ses jupons de dentelle. Elle ne s'était point fait prier après cela, et lorsque, épuisé, il reposait à ses côtés, elle le faisait rire aux éclats grâce à son esprit piquant et acerbé et à son don pour imiter les gens, en particulier un certain clerc anglais très compassé, nommé Hugh Corbett. Il soupira, il ne comprendrait jamais son maître. Il fit lentement les préparatifs, surveilla ceux de ses compagnons et prit affectueusement congé de Lady Agnes. Une semaine après être arrivés à Kinghorn, ils étaient sur le chemin du retour vers Inverkeithing.

Ranulf essaya d'engager la conversation, mais Corbett était

d'humeur trop chagrine pour se laisser entraîner.

— La reine Yolande ne valait pas la peine qu'on lui rende visite, dit-il en guise de consolation. C'est ce que m'a affirmé Lady Agnes, en se moquant de cette vierge qui se prétendait enceinte.

Corbett arrêta net sa monture et se retourna vers Ranulf, stupéfait.

— Quoi ? rugit-il. Elle a dit quoi ?

Ranulf répéta sa remarque.

— En es-tu certain ?

— Bien sûr, rétorqua sombrement Ranulf. Ce furent ses propres paroles. Pourquoi ?

— Pour rien.

Corbett fouilla dans son escarcelle.

— Prends ces pièces d'or et va prier ta donzelle de nous rejoindre à Inverkeithing. Si elle n'accepte pas cet or, dis-lui que je reviendrai la chercher avec un mandat d'arrêt. File, maintenant.

Puis Corbett se tourna vers un des coursiers de Burnell :

— Passez-lui votre cheval ! Vous, vous irez à pied !

Corbett poursuivit sa route vers Inverkeithing et alla droit à l'auberge où il avait fixé rendez-vous à Ranulf. Le clerc pouvait à peine réprimer sa joie, l'image floue qui s'était imposée à son esprit commençait à prendre forme. Les ombres disparaissaient, il tenait quelque chose de solide. Il s'installa à une table souillée de taches de graisse et se mit à attendre son serviteur avec impatience. Lorsque ce dernier arriva, accompagné d'une Lady Agnes toute troublée, Corbett lui ordonna brièvement de les laisser tous les deux seuls. Puis il pria Lady Agnes de s'asseoir sur le banc grossier en face de lui et lui versa un gobelet du meilleur vin que pouvait offrir l'humble estaminet.

— Lady Agnes, demanda-t-il en se penchant vers elle, qu'avez-vous voulu dire en racontant que la reine Yolande était une vierge qui faisait semblant d'être enceinte ?

Les joues de la dame de compagnie devinrent cramoisies et ses mains s'agitèrent nerveusement autour de son gobelet.

— C'était une plaisanterie, se défendit-elle. Un joli mot pour amuser Ranulf...

— Non, Agnes, l'interrompit sèchement Corbett. Vous rappelez-vous mon entretien avec la reine Yolande ? Lorsqu'elle m'annonça qu'elle était enceinte, vous avez ri ! Alors dites-moi tout ou je m'arrangerai pour que d'autres vous questionnent.

Lady Agnes mordit sa lèvre charnue et jeta un coup d'oeil anxieux autour d'elle.

— Je suppose que cela n'a plus beaucoup d'importance à présent, puisque cette petite peste de Française s'en va. Oh, continua-t-elle doucement, le roi Alexandre était follement amoureux d'elle, mais

l'union ne fut jamais consommée.

— Comment ! s'exclama Corbett. Après cinq mois de mariage ?

— D'abord, la reine protesta qu'elle se ressentait encore de la traversée, puis ensuite que c'était les jours du mois où — elle hésita — les femmes saignent. Puis elle se plaignit des maîtresses du souverain et exigea qu'elles fussent définitivement chassées de la cour. Avant qu'elle ne l'accueille dans son lit, proclamait-elle, le roi aurait à prouver qu'il avait débarrassé sa Maison de ses concubines. Les semaines précédant la disparition soudaine du souverain, ce ne furent que prétexte sur prétexte et un refus total de consommer le mariage.

— Comment savez-vous tout cela ? Vous n'étiez pas amies intimes, comme je l'ai remarqué dès ma première visite à Kinghorn.

Lady Agnes confirma d'un signe de tête.

— Je haïssais cette petite garce capricieuse. Le roi Alexandre m'avait ordonné d'être une de ses suivantes ; par ennui, j'écoutais les conversations qu'elle avait avec la seule dame d'honneur française qu'elle avait amenée avec elle, une jeune fille nommée Marie. Elles croyaient que je ne comprenais pas le français, mais elles se trompaient : je parle couramment cette langue, car ma mère était française. C'est pour cette raison, d'ailleurs, que l'on m'a demandé de faire partie de la suite de la reine. J'ai parfaitement saisi ce qu'elle vous disait lors de votre visite à Kinghorn, c'est pour cela que j'ai failli éclater de rire.

— Pour quelle raison, demanda Corbett, croyez-vous que la reine Yolande a refusé de consommer le mariage ?

Lady Agnes haussa les épaules.

— J'ai entendu parler de cas semblables... des jeunes filles redoutant la souffrance occasionnée par l'acte. Les couvents en sont pleins.

Elle rit de son propre sarcasme.

— Lady Yolande a très bien pu être effrayée par Alexandre, ou, ajouta-t-elle, elle préférerait peut-être les femmes. Quand je l'observais en compagnie de cette fille, Marie, je me posais quelquefois des questions. Le roi, poursuivit-elle pensivement, presque pour elle-même, aurait pu la prendre de force, mais ce n'était pas dans sa façon d'agir. De sa vie, il n'a jamais fait violence à une femme. Je crois aussi qu'il l'aimait vraiment.

— Est-ce là tout ce que vous pouvez me dire ? insista Corbett.

— C'est tout, dit Lady Agnes en se levant, car je n'en sais pas plus. Je vous serais très reconnaissante de demander à Ranulf de m'escorter jusqu'à Kinghorn.

Corbett accepta et elle sortit majestueusement de la pièce.

Le clerc attendit le retour de Ranulf, puis la petite troupe descendit à l'embarcadère et fit la traversée du Firth of Forth. Le

passeur les régala d'histoires salées à propos des allées et venues du roi Alexandre. Ranulf l'aiguillonnait avec de grands éclats de rire tandis que Corbett l'écoutait en silence. Enfin, ils atteignirent l'embarcadère de Dalmeny.

— A propos de votre compère, dit Corbett au passeur, vous m'avez dit qu'il avait une veuve. Où habite-t-elle ?

L'homme lui désigna une chaumière basse plus loin, près de la rive.

— Vous la trouverez là-bas, la pauvre femme. Joan Taggart, qu'elle s'appelle. Son mari a reçu sa patente du roi juste avant sa mort.

Corbett hocha la tête et ordonna à Ranulf d'aller chercher les chevaux et de les seller. Puis il se rendit à la cabane de Joan Taggart. Il fut accueilli sur le seuil par une petite femme brune, entourée d'un groupe d'enfants bruyants et malpropres qui regardèrent Corbett d'un air impertinent avant de courir en gloussant se cacher derrière les jupes de leur mère.

Corbett salua.

— Joan Taggart ?

— Oui.

— Je suis clerc et me nomme Hugh Corbett. Je désirerais vous parler du décès de votre mari ; je ne veux surtout pas vous blesser.

La femme se contenta de le regarder, bouche bée.

— Parlez-vous anglais ?

— Je suis anglaise, répliqua-t-elle simplement. Je viens de la région frontalière. Que voulez-vous savoir sur le décès de mon mari ?

— Il est bien mort le même soir que le roi, n'est-ce pas ? demanda Corbett.

— Il n'est pas mort, riposta Joan, il a été tué, mais personne ne me croit quand je le dis.

Elle se retourna et chassa gentiment sa horde de gamins.

— Personne ne me croit, répéta-t-elle, mais mon mari était batelier, il connaissait bien le fleuve.

Elle grimaça, incommodée par le soleil.

— Ce jour-là, il était employé par un Français, je ne sais pas qui exactement. En fin de matinée, le jour de la mort du roi, ce mystérieux Français a loué les services de mon mari pour traverser le Firth of Forth jusqu'à Inverkeithing. Mon mari est revenu tout joyeux, et m'a annoncé qu'il repartirait tard dans la soirée. La tempête s'est levée et a éclaté sur le Firth of Forth. J'ai supplié mon mari de ne pas y aller, mais il était surexcité. Il m'a dit que le Français le paierait généreusement.

— Et alors ? demanda Corbett.

— Il est parti.

La femme s'interrompit, essuya ses larmes et déglutit

nerveusement avant de poursuivre :

— Le lendemain, on l'a retrouvé près de la rive, flottant comme un pauvre bouchon dans l'eau peu profonde, la tête au fond.

— Et sa barque ?

— Elle était encore amarrée, répondit la veuve. Le coroner est venu et a dit que mon mari avait dû s'enivrer, tomber à l'eau et se noyer. Après tout, il n'y avait aucune trace sur son corps.

— Alors, qu'est-ce qui vous fait croire que c'est un assassinat ? dit Corbett, déterminé à poursuivre son interrogatoire.

Joan Taggart repoussa ses cheveux grisonnants sur son front.

— D'abord, répondit-elle lentement, j'ai accepté la version de la mort accidentelle, mais après, quand il fut trop tard pour y changer quoi que ce soit, je me suis souvenue de la façon dont la barque avait été amarrée.

Elle regarda Corbett bien en face.

— Chaque passeur a sa manière à lui de faire les noeuds. L'embarcation de mon mari était tirée sur la grève et attachée, mais ce n'est pas lui qui avait fait le noeud. Je crois qu'il a rejoint ce Français, dont j'ignore le nom, et qu'ils ont traversé le Firth of Forth. C'est à son retour qu'on l'a assassiné et que des gens ont tiré et amarré sa barque, probablement les mêmes qui l'ont tué.

Corbett regarda la chaumière derrière elle.

— Vous êtes sûre, questionna-t-il, que c'était un Français ?

— Oui, c'est ce que mon mari m'a dit. Pourquoi ? Le connaissez-vous ?

Corbett pensa au mauvais sourire de De Craon et aux lèvres cruelles de Lord Bruce ; ce dernier parlait parfaitement le français.

— Non, ma brave femme, mentit-il. Je ne connais personne de ce pays. Mais pourquoi n'informez-vous pas les autorités ou n'envoyez-vous pas une pétition au Conseil ?

Elle haussa les épaules.

— Qui me croirait ?

— C'est vrai, c'est vrai ! murmura Corbett.

Il allait s'en retourner après l'avoir saluée lorsque la femme l'agrippa par le bras.

— Messire, s'exclama-t-elle ! Mes enfants et moi-même n'avons rien à manger à présent.

Corbett regarda son visage ravagé par l'angoisse et ses yeux effrayés, et fouilla dans son escarcelle pour en retirer quelques pièces qu'il lui tendit.

— Merci ! dit-il. Peut-être pourrai-je faire plus ! Je verrai.

Corbett revint à grandes enjambées à l'endroit où Ranulf et ses compagnons l'attendaient avec les chevaux.

— Installez-vous confortablement, leur lança-t-il. Moi, je vais

retraverser le Firth of Forth. C'est un petit détail, expliqua-t-il en faisant mine de ne pas entendre le grognement de protestation de Ranulf, mais il y a quelque chose que je dois élucider.

Il redescendit la pente où le passeur s'apprêtait à tirer son embarcation.

— Je voudrais retourner là-bas, dit-il.

Le passeur haussa les épaules.

— Il faudra payer.

— Oui, je sais, dit Corbett, énervé. Mais cette fois-ci, je veux que vous me débarquiez non pas à Inverkeithing mais, précisa-t-il en fouillant l'autre rive du regard, à un endroit bien caché où je pourrais laisser mon cheval sans que cela attire attention ou soupçons.

Le passeur fit signe qu'il avait compris.

— Je connais un coin comme ça, mais ce sera plus cher. Montez !

Ils se hissèrent à bord et l'homme poussa l'embarcation dans le courant. Puis, tout en ramant, il donna quelques explications à Corbett :

— Il y a des cavernes tout en haut de la plage, juste en face, à l'ouest d'Inverkeithing. C'est là que je vais vous emmener.

Il tint parole. Ils débarquèrent sur une plage de sable et de gravier, face aux falaises qui longeaient la côte. Le passeur les désigna à Corbett.

— Si vous allez là-bas, vous les verrez, ces cavernes. On dirait de petites pièces d'habitation. Les pirates les ont utilisées autrefois, mais le défunt roi a mis fin à tout cela par le feu, l'épée et la potence. Voulez-vous que je vous attende ?

— Oui, dit Corbett. Si je n'arrive pas à trouver ce que je cherche, je reviendrai vous en avertir.

Corbett glissa une autre pièce dans la main de l'homme, puis, pendant que le passeur s'installait confortablement à l'ombre de son bateau, il commença la longue et dure escalade de la colline. Il en atteignit bientôt le sommet. Là, le sol s'aplanissait et s'étendait jusqu'aux impressionnantes falaises de roche dure. Il vit immédiatement ce dont le passeur avait parlé. A la base de ces falaises, presque comme si elles avaient été creusées dans le rocher par l'homme, se trouvaient trois, quatre ou cinq cavernes, ressemblant à des pièces d'habitation ou à une rangée de cellules monastiques. Corbett avança péniblement dans le sable épais et agglutiné et entra dans la première. Il y avait des signes de présence humaine : des détritits, de légères odeurs, des débris de poterie, d'étranges marques sur les parois de cette caverne qui semblait s'enfoncer indéfiniment dans les ténèbres sous les falaises. Le découragement s'empara de Corbett quand il s'en aperçut. Si toutes étaient aussi profondes que celle-ci, ou si elles n'avaient été utilisées que par des gens qui s'y

étaient enfoncés assez loin, son enquête prendrait des mois. Il décida d'aller voir les cavernes suivantes, déterminé à trouver ce qu'il cherchait. Ce fut dans la quatrième qu'il réussit : à l'entrée se trouvait un tas de crottin. Il en prit un peu dans sa main et l'effrita. Il estima que la présence des chevaux remontait à deux ou trois mois. Il y avait d'autres traces : une sacoche vide en piteux état, contenant des restes d'avoine et une touffe de brins humides et sombres que Corbett identifia comme ayant dû être du foin. Satisfait, il alla s'agenouiller près d'une flaque d'eau salée pour s'y rincer les mains avant de repartir vers la grève où le passeur l'attendait patiemment.

CHAPITRE XIV

Corbett repassa le Firth of Forth et rejoignit sa petite troupe. Au début, leur voyage de retour se passa sans incident, mais alors qu'ils étaient en pleine campagne après avoir franchi le pont de Dalmeny, ils furent soudainement attaqués par cinq ou six hommes à cheval, masqués et bien armés, qui surgirent d'un bosquet et fondirent sur eux. Corbett se saisit de l'arbalète, déjà chargée, qui pendait au pommeau de sa selle, la leva, visa et envoya le carreau se ficher dans la poitrine du cavalier de tête. Mais les autres étaient déjà sur eux, cognant avec épées, masses et gourdins. Ranulf et ses compagnons dégainèrent leurs armes et, agonissant d'injures leurs adversaires, frappèrent d'estoc et de taille. Quant à Corbett, il fit tournoyer son long poignard gallois, puis, piquant des deux et engageant les autres à le suivre, il brisa le cercle des assaillants et galopa loin des arbres où avait eu lieu l'embuscade. C'était une tactique que Corbett avait vu utiliser au pays de Galles et qui consistait, pour la cavalerie, à ne jamais cesser d'affronter l'ennemi tout en rompant le combat pour échapper à l'encerclement. Corbett vit deux des assaillants s'écrouler en hurlant, la main crispée sur des blessures d'où giclait le sang. Il espéra que cela refroidirait l'ardeur des autres, déjà surpris par la résistance acharnée qu'ils rencontraient, et qu'ils renonceraient ainsi à les poursuivre. Au bout d'un moment, Corbett ordonna une halte : son cheval était quasiment à bout de souffle et il n'y avait plus aucune trace de leurs poursuivants. Il était sain et sauf, mais la peur lui donnait presque la nausée. Ranulf, lui, n'avait que des ecchymoses et des estafilades aux mains, aux bras et aux jambes, mais l'un des courriers, un jeune homme, avait reçu une horrible blessure au ventre et — comprit immédiatement Corbett — ne survivrait pas longtemps. Son sang jaillissait de la plaie tandis qu'il gémissait et réclamait de l'eau. Corbett lui en donna, sachant que cela pouvait hâter sa fin. Ils le descendirent de cheval et l'étendirent doucement sur le sol. Ranulf monta la garde pendant qu'ils attendaient en silence que le jeune homme mourût. Ce qu'il fit, sur un dernier gargouillis et en crachant une écume sanguinolente. Corbett récita le *Miserere* et le *Requiem* et s'aperçut qu'il ne connaissait même pas le prénom de ce soldat qui avait été le frère, le fils aimé, l'amant de quelqu'un et qui, à présent, était mort. Corbett regarda le corps et regretta la futilité de cette mort.

Il ordonna qu'on enveloppât la dépouille dans une cape et qu'on l'attachât sur un cheval. Puis ils continuèrent leur route vers l'abbaye de Holy Rood, Corbett redoutant chaque ombre et rendu malade jusqu'à la nausée par l'épuisement et la tension. Ils arrivèrent tard dans la nuit. Le clerc éluda les questions du prieur à moitié endormi et le pria de s'occuper de la dépouille, promettant de régler toutes les dépenses. Ensuite, Ranulf et lui, fourbus, se traînèrent jusqu'à leur chambre.

Le lendemain matin, ils assistèrent à la messe de Requiem à la mémoire de leur compagnon ; les moines avaient procédé à la toilette mortuaire du corps qui reposait, à présent, dans un cercueil de pin neuf au pied de l'autel de l'église abbatiale. Le prieur, majestueux en vêtements liturgiques or et noir, étendit les bras et entonna *l'Introït* : « *Requiem aeternam dona ei Domine. Donne-lui le repos éternel, O Seigneur, et que la Lumière l'illumine à jamais !* » Corbett se frotta les yeux d'un geste las et se demanda quand cette interminable affaire le laisserait, lui, en repos. Et aussi qui étaient les assaillants de la veille et surtout qui les avait payés ? Le choeur entonna, ensuite, le beau poème de Thomas di Celano, *Dies Irae, Dies Illa* :

O jour de colère, O jour terrible

Vois s'accomplir les mots du Prophète,

Et le Ciel et la Terre être réduits en cendres.

Corbett saisit des passages au vol : « Vois le Souverain Juge descendre des Cieux ! »... Il regarda le cercueil et jura que le jeune homme qui allait être mis en terre n'aurait pas à attendre le Jugement dernier pour que justice lui fût rendue.

Après les funérailles, Corbett décida d'envoyer au château Ranulf, tout aussi effrayé que lui ; il l'assura que tout irait bien et lui ordonna de solliciter une audience auprès de l'évêque Wishart et de prier le bon ecclésiastique d'accorder une entrevue à Corbett en présence du confesseur du défunt roi. Il ajouta qu'il aimerait être protégé sur le chemin du château et qu'il réclamait donc une escorte composée de Sir James Selkirk et de quelques soldats. Tard dans l'après-midi, Ranulf revint avec Sir James et une petite troupe de cavaliers, et, sans plus attendre, Corbett sella sa monture et partit pour le château. Sir James engagea une conversation sur le mode badin en demandant à Corbett s'il voulait à nouveau profiter de son hospitalité. Lorsque Corbett répliqua que son hospitalité n'avait d'égale que son savoir-vivre, le chevalier tomba dans un silence morose.

Au château, on conduisit immédiatement Corbett aux appartements de l'évêque. Wishart l'y attendait, assis derrière sa longue table de bois poli presque comme s'il n'en avait pas bougé depuis la dernière fois que Corbett l'avait vu. A ses côtés se trouvait un homme grand et maigre, à l'allure ascétique, revêtu de l'habit noir

et brun des franciscains, le père John, supposa immédiatement Corbett.

— Entrez, Messire, lança l'évêque en faisant signe à Corbett et Ranulf de s'asseoir sur le banc devant sa table. Pourquoi cette brusque requête et pourquoi cette urgence ?

— Messire, répondit Corbett sans prendre la peine de s'asseoir, j'aimerais demander au père John, que voici, je suppose, pourquoi le défunt roi voulait l'envoyer à Rome.

Le franciscain se passa la langue sur les lèvres et jeta un coup d'oeil de côté à l'évêque.

— Messire, murmura-t-il, il m'est impossible de répondre ; cet entretien a eu lieu *sub sigillo*, sous le sceau de la confession. Je ne peux rien dire à personne. Même le Saint-Père ne peut exiger cela.

L'évêque pinça les lèvres en hochant la tête et interrogea Corbett du regard.

— Mon père, répliqua Corbett, je connais le droit canon et je sais aussi qu'il est basé sur la justice de Dieu. Je ne veux vous obliger ni à rompre le secret de la confession ni à violer votre conscience, mais, poursuivit-il en se tournant impatientement vers l'évêque, j'aimerais, si Monseigneur le permet, vous parler seul à seul et vous poser une unique question. Si je me trompe, vous pourrez ne rien me dire et je vous jure de ne rien vous demander de plus.

Wishart se tourna vers le franciscain qui déglutit nerveusement et fit signe qu'il acceptait. L'évêque regarda Corbett en haussant les sourcils et l'autorisa, d'un geste, à agir comme il l'entendait. Ranulf vit son maître et le frère se diriger vers le fond de la salle. Corbett chuchota quelques mots, le franciscain lui jeta un rapide coup d'oeil :

— *Sic habes*, dit-il en citant l'expression latine. Tu as deviné.

Corbett revint, en souriant, s'asseoir sur le banc tandis que le père John s'inclinait devant Wishart et quittait la pièce sans un mot.

L'évêque devisagea Corbett, l'air intrigué.

— Que vous a-t-il dit ? demanda-t-il.

— Pour l'instant, Monseigneur, je préfère garder le silence. Mais pourriez-vous me raconter les circonstances de la mort d'Erceldoun ?

L'évêque fouilla parmi les rouleaux de parchemin qui encombraient sa table et, se penchant, en lança un sur les genoux du clerc.

— Voici le compte rendu du coroner. Vous pouvez le lire.

Corbett étudia le rapport griffonné par un certain Matthew Relston, coroner, relatant les constatations *«faites en juin 1286 sur le cadavre de Thomas Erceldoun, retrouvé dans le chœur de St Giles le soir du 26 juin par des paroissiens de ladite église. Il n'y avait aucun signe de violence sur le corps à l'exception d'une marque autour du cou. Une enquête sur les événements ayant précédé sa mort a révélé qu'il avait fait*

part de son intention de se rendre à St Giles pour y rencontrer un prêtre. L'identité de ce dernier est difficile à établir. Le verdict est qu'Erceldoun a été assassiné par un ou plusieurs inconnus. »

Corbett rendit le rouleau de parchemin à l'évêque.

— Est-ce là tout ? s'enquit-il.

— Oui. Je doute fort qu'il ait vraiment désiré voir un prêtre ou qu'il ait été assassiné par une seule personne. C'était un jeune soldat vigoureux. Je ne crois pas qu'un ou même plusieurs prêtres eussent pu venir à bout d'un tel gaillard.

— J'aimerais examiner son corps, déclara Corbett.

— Impossible, protesta Wishart d'un ton sec.

— Il le faut, rétorqua le clerc fermement. Et pas seulement le sien, mais celui de Seton également.

Il entendit Ranulf pousser un petit gémissement à côté de lui.

— Vous seul, Monseigneur, pouvez donner cette autorisation. Cet examen pourrait se faire en pleine nuit sans qu'il y ait déshonneur pour la famille ni manque de respect envers le mort.

— C'est essentiel, dites-vous ?

— Oui, Monseigneur. Je demande également que Sir James Selkirk assure ma protection.

— Contre qui ? aboya l'évêque.

— Je l'ignore, Monseigneur, mais je m'avance en terrain mouvant.

Il regarda Wishart droit dans les yeux.

— Si cela se trouve, c'est de vous qu'il faut que je me méfie.

Wishart le fixa avec étonnement avant d'éclater de rire comme si le clerc avait plaisanté. Puis, sa plume égratignant le vélin, il écrivit quelques mots qu'il saupoudra de sable et cacheta à la cire avant de tendre le parchemin à Corbett.

— Votre mandat, Messire l'Anglais ! Faites ce que vous avez à faire et faites-le vite !

Il s'adressa à Selkirk :

— Cela doit être réglé ce soir !

Puis il salua Corbett.

— Pour l'instant, je vous dis adieu, mais rappelez-vous que vous devrez me rendre compte de cette mission !

Corbett passa le reste de la journée à déambuler dans le château et à se chercher un coin tranquille, lui permettant de méditer sur ce qu'il savait. L'image qui s'imposait à présent dans son esprit était plus nette, plus distincte, mais il avait du mal à y croire. A un moment donné, suivi de Ranulf qui se traînait derrière lui comme un chien triste, il se trouvait par hasard dans un couloir lugubre, balayé par les courants d'air, lorsqu'il tomba nez à nez avec Benstede et son étrange serviteur Aaron.

— Messire Corbett ! s'exclama Benstede, un large sourire éclairant son visage rond et grassouillet. Enfin ! J'ai su que vous aviez eu des problèmes avec Selkirk. J'ai immédiatement protesté auprès du Conseil, bien sûr. Vous avez été aussi attaqué, ai-je appris ?

Corbett acquiesça.

— Au moins deux fois, la dernière sur le chemin d'Édimbourg. Un membre de la Maison de l'évêque Burnell a été tué.

Benstede regarda gravement autour de lui.

— La même chose m'est arrivée. Il y a deux ou trois semaines, un carreau d'arbalète a frôlé mon visage alors que nous traversions la place du Lawnmarket. J'ai soupçonné de Craon. Il n'a pas cessé de comploter depuis son arrivée en Écosse. Il s'enfermait constamment avec le défunt monarque. Même le jour où celui-ci est mort ! J'ai compris d'après sa mine à la fin de la réunion que son entrevue avec le roi n'avait pas été des plus agréables.

Corbett haussa les épaules.

— Nous devons donc tous être sur nos gardes, commenta-t-il. Y a-t-il des nouvelles d'Angleterre ?

Benstede soupira.

— Aucune. Burnell va partir dans le nord avec sa suite. Le roi Édouard est encore en France.

Il serra le bras de Corbett.

— Soyez prudent, Messire ! dit-il avant de se remettre en route, suivi à pas feutrés par l'ombre silencieuse et sinistre de son serviteur.

Corbett les regarda s'éloigner et sourit en repensant à ce qu'il avait appris. Burnell se dirigeait vers le nord. Bien ! Il y avait toutes les chances pour que Ranulf et lui reçoivent bientôt l'ordre de quitter l'Écosse pour le rejoindre.

Tard dans la soirée, Corbett fut accosté par un serviteur envoyé par Selkirk qui lui dit avec un fort accent écossais que le chevalier était désireux de le rencontrer dans la cour près de la porte principale. Corbett et Ranulf se hâtèrent d'avalier la chiche nourriture qu'ils avaient quémandée aux cuisines avant de descendre en vitesse. Selkirk et quatre soldats, bien armés et portant pioches et pelles, les attendaient près de la porte, l'air assez mal à l'aise.

Corbett leur adressa un sourire et demanda :

— Vous êtes prêt, Sir James ? Où sont enterrés les corps ?

— Au cimetière de St Giles, répondit d'un ton courroucé son interlocuteur en regardant le ciel. C'est la pleine lune, nous n'aurons donc pas besoin de torches. J'ai déjà vérifié l'emplacement des tombes. Allons-y et finissons-en !

Ils traversèrent la ville, plongée dans l'obscurité malgré le décret municipal stipulant que des lanternes en corne devaient être suspendues à l'entrée de chaque maison. La plupart des bons citoyens

obéissaient à cette loi, mais pas les habitants des taudis, ruelles et venelles puantes d'Édimbourg. De temps à autre, Corbett voyait des ombres furtives traverser leur route et entendait, dans les ténèbres, des bruits qui cessaient à leur approche. Leurs pas résonnaient sur le sol dur des rues bordées de hauts murs et ils fiaient quasiment les seuls dehors, à l'exception des chats en maraude et des rats qui, avec des grignote-ments inquiétants, fouillaient les immondices qui encombraient chaque passage. Ils parvinrent à la place du Lawnmarket, et Corbett frissonna en voyant le gibet et ses fruits humains pourris qui se balançaient, silhouettes noires sur le ciel d'été éclairé par la lune. L'énorme masse de St Giles surgit devant eux. Ils s'avancèrent sur le parvis et longèrent l'église pour atteindre le sombre cimetière planté d'arbres. Ils y firent halte. Les soldats essayaient de dissimuler leur peur, et Corbett sentit que même Sir James Selkirk éprouvait une certaine frayeur à l'idée d'être là. « Les morts, pensa Corbett, ne m'inquiètent pas ; ce sont les vivants qui complotent et qui tuent. »

— Pouvez-vous nous conduire aux tombes, Sir James ?

Selkirk fit signe que oui.

— Étrange, continua Corbett, qu'Erceldoun soit enterré dans l'église même où il fut assassiné.

Sir James le reprit :

— Erceldoun et Seton sont morts au début de l'été. Ils étaient tous les deux d'origine modeste, leurs familles ne pouvaient pas payer le transport des corps ; on les a donc apportés ici. Quelle tombe désirez-vous voir en premier ?

— Celle d'Erceldoun, répondit sèchement Corbett.

A la suite de Sir James, ils franchirent une petite porte et marchèrent dans l'herbe haute et douce. Le silence était oppressant ; ils avançaient péniblement entre des tertres dont certains étaient surmontés de croix de bois en piteux état, d'autres n'étaient plus que des monticules de glaise abandonnés. Si les riches pouvaient s'offrir des monuments funéraires en pierre, délicatement sculptés, les tombes des pauvres n'étaient même pas correctement creusées : les fosses peu profondes dissimulaient à peine les cadavres et ne les protégeaient guère contre les chiens errants et autres animaux. Corbett et ses compagnons rencontraient souvent des tas d'ossements blancs, semblables à des poteries brisées, ou trébuchaient en jurant sur des os épars de jambe ou de bras surgissant de leur mince gangue de terre.

Le hululement d'une chouette les fit sursauter, un soldat maudit le rapace qui le frôla pour fondre dans l'herbe et se saisir d'un petit rongeur qui se débattit dans son agonie.

— Dépêchons ! lança Selkirk avec impatience.

Ils allèrent un peu plus loin. Selkirk regarda autour de lui et

désigna de l'herbe fraîchement coupée entourant un monticule de terre récemment déblayée.

— Voici la tombe d'Erceldoun, dit-il.

Allumant une torche avec du silex et de l'amadou, il donna l'ordre aux soldats de creuser. Leur tâche était facilitée par la faible profondeur de la fosse, et ils eurent tôt fait de débarrasser de sa couche de terre le couvercle du cercueil encore blanc.

— Ouvrez-le ! ordonna Corbett à un soldat, mais celui-ci refusa d'un signe de tête avant de jeter sa pelle et de s'éloigner.

Corbett dégaina son long poignard gallois, s'agenouilla près du cercueil et entreprit de l'ouvrir en faisant levier. Le couvercle craqua et grinça, mais finit par céder. Corbett eut un haut-le-cœur en sentant l'odeur douce-amère de pourriture et se couvrit le nez et la bouche de sa cape pour ne pas suffoquer. La lumière hésitante de la torche éclaira le corps qui gisait là, visage tourné vers le ciel, tête légèrement de travers et yeux entrouverts. La décomposition avait déjà fait son oeuvre près du nez et de la bouche ; la peau était froide et humide, comme le constata Corbett en tournant doucement la tête du cadavre pour observer la trace fatidique autour du cou, une large plaie pourpre et noirâtre avec de petites marques rondes qui en faisaient une abominable parodie de collier.

Il regarda les restes effrayants du jeune homme qui, à leur dernière rencontre, était un soldat vigoureux déterminé à laver son nom de tout opprobre. Il était mort à présent, brutalement assassiné, et Corbett savait que son seul crime était d'avoir été vu en train de lui parler. Le clerc s'essuya les mains dans l'herbe mouillée près de la tombe et allait enjoindre le soldat récalcitrant de replacer le couvercle du cercueil et de le recouvrir de terre. Il s'aperçut alors que son escorte n'était plus à ses côtés. Ranulf était assis quelques mètres plus loin et les soldats s'étaient regroupés en marmonnant et en jurant tout bas. Selkirk, lui, s'était déjà approché d'une autre tombe.

— Si vous avez fini là-bas... appela-t-il doucement. La tombe de Seton est ici.

Les gardes, une fois de plus, enlevèrent la terre, et Corbett ouvrit le couvercle de bois avec son poignard. Puis il déroula la pièce de cuir qui entourait la dépouille et entendit l'exclamation de surprise étouffée de Selkirk. Le jeune mort était petit et blond, et bien que son cadavre — enflé et verdâtre — eût reposé en terre plus longtemps que celui d'Erceldoun, il avait à peine commencé à se décomposer.

— Par la Mort-Dieu ! murmura Selkirk. Comment un corps enterré peut-il être aussi peu abîmé ?

— Je ne sais pas, répondit Corbett, mais j'ai mon idée là-dessus. Cela ne me surprend pas. Je m'attendais presque à le trouver ainsi.

Le corps de Seton fut prestement remis en terre et, malgré les

protestations de Sir James, Corbett insista pour que son escorte le raccompagnât à l'abbaye de Holy Rood. Le trajet se passa sans incident. Corbett remercia brièvement Sir James, lui souhaita bonne nuit et, suivi d'un Ranulf soulagé, pénétra, le coeur satisfait, dans la fraîche obscurité des bâtiments abbaciaux.

CHAPITRE XV

Le lendemain, assis à une petite table du scriptorium, Corbett s'affairait à dresser la liste des événements, ronchonnant de fureur devant ses propres erreurs qu'il biffait d'un coup de plume rageur avant de tout recommencer. Ranulf entra et lui posa une série de questions sur un ton plaintif, mais un regard de Corbett le fit taire et ressortir. Le prieur, toujours aussi curieux, vint également aux nouvelles, mais Corbett, taciturne et renfermé, lui fit clairement comprendre qu'il ne voulait satisfaire aucune curiosité. Une fois la liste achevée et chaque point correctement rédigé, Corbett prit le vélin, sortit de la bibliothèque où régnait une odeur douce et agréable, et fit le tour du cloître, en se parlant tout bas et en consultant de temps à autre le parchemin qu'il tenait fermement en main, comme un prédicateur apprenant son sermon ou un étudiant se préparant à défendre sa thèse.

Les moines, peu habitués à un comportement aussi singulier, commentaient avec délectation l'étrange manège du clerc anglais. Corbett ne s'en souciait guère, interrompant seulement ses déambulations pour aller déjeuner de poisson poché dans du lait et des herbes, avant de reprendre sa tâche. Les images, auparavant floues dans son esprit, étaient à présent nettes et distinctes, mais il fallait des certitudes. Il lui faudrait présenter la solution avec la clarté et la concision d'un document légal, où chaque détail serait à sa place ; malheureusement subsistaient encore des lacunes qu'il devait combler et des bribes d'explication qu'il fallait étoffer.

En fin d'après-midi, il demanda et obtint du prieur abasourdi les services du frère lai qui les avait accompagnés à Earlston. Ranulf reçut l'ordre de seller les chevaux et Corbett se mit en route pour la ville, suivi de sa petite troupe. Aussitôt franchi le portail de l'abbaye, il eut la satisfaction de voir l'escorte que Sir James Selkirk avait laissée en faction près de là les rejoindre. Lorsqu'ils traversèrent la cité, Corbett ne prêta attention à rien : ni aux rues sales, ni aux clameurs tonitruantes des marchands, ni au mélange des odeurs fortes provenant des boulangeries, des auberges ou des tas d'ordures d'origine animale ou humaine qui fumaient sous le soleil d'été. Il s'efforçait en effet de se rappeler l'itinéraire qu'il avait emprunté le matin où les hommes de De Craon l'avaient arrêté. La chaleur dans les

rues étroites et bondées était étouffante et les hommes de Sir James commencèrent à se plaindre bruyamment ; le frère lai, habitué aux façons étranges de Corbett, se tassa, résigné, sur son cob docile pendant que Ranulf regardait de travers ce maître fantasque et bizarre.

Enfin Corbett retrouva la ruelle et y engagea sa monture, se frayant un chemin dans la foule jusqu'à la masure surmontée de son enseigne, une perche à houblon en piteux état. Il ordonna à Ranulf et à son escorte de l'attendre dehors, puis pria le frère lai d'entrer avec lui, car « il parlait le dialecte local », comme l'expliqua Corbett. Resté dans la rue, Ranulf jeta un coup d'oeil par la petite fenêtre dont les pauvres vantaux étaient grands ouverts pour laisser passer l'air et la lumière. L'endroit ressemblait à n'importe quel cabaret ou taverne de Southwark avec son sol en terre battue, ses tables branlantes et sa clientèle de marchands et de paysans, brûlant de dépenser là les gains d'un jour de marché. Ranulf observa Corbett qui, par l'entremise du frère lai, était en grande conversation avec le tavernier. Au bout d'un moment, le clerc fit un signe d'assentiment, tendit quelques pièces et sortit, un sourire satisfait sur son visage rayonnant.

Ils repartirent, non vers l'abbaye, mais au château. Comme Corbett avait dépêché un des gardes pour solliciter une audience auprès de Wishart, le vieil évêque au visage matois les attendait dans ses appartements surchauffés, ce qui ne l'empêchait pas d'être encore emmitouflé dans sa robe bordée de fourrure.

— Mon sang s'éclaircit, dit-il pour s'excuser. Je m'achemine vers la mort, dont vous croiserez le chemin un jour, Messire, et peut-être plus tôt que vous ne le pensez.

Corbett fit semblant de ne pas entendre la menace voilée et se détendit dans la chaise que lui avait apportée un serviteur. Mis à part la présence de Selkirk, ils étaient seuls, car Corbett avait laissé à Ranulf et à l'escorte le soin de veiller à leur propre repos et ravitaillement.

— Vous vouliez me voir, Messire, alors venez-en au fait rapidement !

Corbett sentit que l'évêque était tendu, anxieux, voire effrayé.

— Monseigneur, commença-t-il, le défunt roi a-t-il jamais discuté de son mariage avec vous ?

— Non, répondit l'évêque avec force. Il... heu... répugnait à aborder ce genre de sujet avec moi.

— Avec quelqu'un d'autre alors ?

— Pas à ma connaissance. Le roi ne parlait à personne de sa vie privée.

— A-t-il fait une exception pour les envoyés français, surtout pendant les jours précédant sa mort ? insista Corbett.

— Oui, répondit lentement l'évêque, s'efforçant de gagner du temps. Mais nous ne sommes pas dans un tribunal anglais. Pourquoi ces questions impertinentes ? Suis-je devant une cour de justice ?

Corbett présenta de sincères excuses.

— Monseigneur, loin de moi l'intention de vous offenser, mais j'entrevois une solution à cette affaire. Je vous en ferai part, mais, pour l'instant, je suis impatient de connaître votre réponse.

Corbett s'interrompit avant de reprendre :

— Les envoyés français partageaient-ils les secrets du roi ?

L'évêque prit un long et fin couteau pour parchemin et en joua dans sa main tavelée aux veines apparentes.

— Alexandre fut un bon souverain, reprit-il précautionneusement. Il fit régner la paix en Écosse. Mais en tant qu'homme, il était gouverné par son bas-ventre. Quand ses enfants moururent, il courut le jupon et ne contracta pas mariage. Puis il accepta d'épouser la princesse Yolande. D'abord, tout alla bien, et le royaume espérait un héritier. Mais bientôt le roi devint renfrogné, irascible et renfermé ; il évitait les envoyés français, mais, oui, les jours précédant sa mort, et même le jour de sa mort, il s'enferma avec eux.

Wishart s'agita sur son siège, irrité et agacé par l'impertinence des questions de Corbett. Il aurait aimé le chasser du royaume, le renvoyer, ligoté, par-delà la frontière, porteur d'un message vexant pour son arrogant monarque. L'évêque regarda ce clerc au maigre visage pâle. Il y avait beaucoup de choses qu'il aurait voulu faire, mais il avait besoin de cet homme qui, grâce à un mélange de chance et de logique, pouvait trouver des vérités susceptibles d'affecter l'avenir du royaume.

Il se pencha et fouilla parmi les parchemins étalés sur sa table. Il choisit un mince rouleau qu'il lança à Corbett en disant :

— Voici ce que vous avez demandé, ou plutôt ce que m'a demandé l'homme que vous avez envoyé solliciter une audience.

Corbett murmura des remerciements et déroula avec précaution le parchemin. Celui-ci n'était autre que la liste, rédigée par la main d'un clerc, des biens et effets d'un certain Patrick Seton, écuyer. Corbett l'étudia attentivement et émit un petit grognement de satisfaction avant de la rendre à l'évêque, et de se lever.

— Monseigneur, dit-il, je vous remercie de m'avoir consacré votre temps et apporté votre aide. Pourrais-je poser une autre question à Sir James Selkirk ?

— Allez-y ! lança Wishart en haussant les épaules.

— Je crois, commença Corbett en se tournant vers Selkirk, que vous avez été envoyé par l'évêque Wishart, tôt le matin du 19 mars, pour vous assurer que rien n'était arrivé au roi. Vous avez utilisé les services du passeur à Dalmeny, pris des chevaux dans les écuries

royales d'Aberdour et vous vous êtes dirigé vers Kinghorn. C'est alors, n'est-ce pas, que vous avez retrouvé le corps du roi sur la plage ?

Le chevalier bougonna :

— Oui. C'est ce qui est arrivé. Il n'y a rien d'extraordinaire là-dedans, n'est-ce pas ?

— Oh que si ! rétorqua doucement Corbett. Était-ce là votre habitude que de passer derrière le roi pour vous assurer qu'il ne lui était rien arrivé ? Et si vous galopiez sur le sentier de la falaise de Kinghorn, comment diable avez-vous pu voir son corps qui gisait sur les roches en contrebas ?

Selkirk saisit durement le poignet de Corbett.

— Je ne vous aime pas, Messire l'Anglais, souffla-t-il d'un air menaçant. Je n'aime ni votre arrogance, ni vos questions, et s'il ne tenait qu'à moi, j'aurais tôt fait d'arranger un accident ou de vous faire jeter dans un cachot jusqu'à ce que nul ne se souvienne de vous.

— Selkirk ! intervint sèchement Wishart. Vous vous oubliez ! Vous savez qu'il existe une réponse aux questions de ce clerc, alors pourquoi ne pas la donner ?

Selkirk relâcha son étreinte et se rassit brusquement.

— Le roi avait l'habitude, expliqua-t-il, de se lancer dans de folles chevauchées à travers le royaume. Ce n'était pas la première fois et, s'il avait vécu, ce n'aurait sûrement pas été la dernière. Le roi se déplaçait constamment. On aurait dit qu'il avait le diable au corps. Il ne tenait pas en place. Monseigneur, continua-t-il en désignant son maître, m'envoyait souvent sur les traces du roi pour m'assurer que rien ne lui était arrivé. Maintes fois, j'ai retrouvé des membres de la Maison royale en train de se reposer, leurs chevaux à bout de souffle et eux-mêmes souffrant d'une blessure ou d'une autre. Je ne m'attendais à rien d'autre lorsque Monseigneur m'ordonna de rejoindre le roi, le matin du 19. Accompagné de deux hommes d'armes, j'ai traversé le Firth of Forth à Dalmeny et ai pris des chevaux aux écuries royales d'Aberdour. Vous connaissez peu l'Ecosse ou la mer, Messire. Le temps de passer le Firth of Forth, c'était l'aube et marée basse. Nous n'avons donc pas emprunté le sentier de la falaise, mais chevauché le long de la plage. La tempête s'était apaisée, la matinée était belle et nous avions des chevaux frais. Nous avons galopé sur le sable et j'ai compris ce qui était arrivé bien avant d'atteindre les rochers où s'était écrasé le roi. J'ai vu la masse blanche de la jument morte, Tamesin, et la cape pourpre d'Alexandre, gonflée par le vent. Le roi gisait parmi les rochers et il était évident qu'il avait trépassé. Il était tombé entre deux rocs aux arêtes vives contre lesquels la forte houle avait fracassé son corps. Son visage n'était qu'une plaie et il avait la nuque brisée. S'il n'y avait pas eu ses habits et ses bagues, j'aurais hésité à le reconnaître.

— Et la jument ? s'enquit Corbett.

— Pas belle à voir ! répondit Selkirk. Elle aussi était couverte de plaies ; elle avait deux pattes cassées et la tête complètement tordue. Nous avons retiré le harnais et fabriqué une bière rudimentaire pour la dépouille du roi. Puis nous sommes retournés à Aberdour, d'où une barque royale a ramené le corps de l'autre côté du Firth of Forth.

— Donc, reprit Corbett, vous n'êtes jamais allé sur la falaise, jusqu'à Kinghorn Ness, et vous n'avez pas examiné l'endroit d'où le roi est tombé ?

— Non, répondit lentement Selkirk. Mais d'après l'endroit où il s'est écrasé, nous avons déduit qu'il avait dû chuter du sommet du sentier, là où celui-ci commence à descendre vers le manoir de Kinghorn.

Corbett eut un sourire diplomatique.

— Alors, je vous dois mes excuses les plus sincères, Sir James, expliqua-t-il. J'avais toujours cru que vous étiez passé par Kinghorn Ness, que vous aviez vu le corps en contrebas et l'aviez fait remonter avec des cordes.

Selkirk eut un rire bref.

— Pourquoi aurais-je fait cela ? Je vous ai déjà dit que la marée était basse. N'importe qui aurait emprunté ce chemin. On n'utilise le sentier de la falaise que lorsqu'il fait mauvais temps ou que l'on risque d'être bloqué par la marée montante. Mais votre question à propos de cordes et de système de levage pour remonter le corps est pure absurdité !

Corbett fit signe qu'il était d'accord.

— J'aurais une autre faveur à vous demander, Monseigneur, reprit-il posément. Il faut me l'accorder, bien qu'elle puisse offenser les Français.

— Allez-y, dit Wishart d'un ton las.

— Je suis allé au manoir de Kinghorn, poursuivit Corbett, j'ai essayé de voir la reine Yolande pour lui demander pourquoi elle n'avait pas envoyé ses gens à la recherche du roi quand il n'était pas arrivé au manoir. Je trouvais étrange qu'une épouse, une reine, une princesse chargée de responsabilités, à qui on avait dit, de façon certaine, que son mari allait la rejoindre, n'eût rien fait en ne le voyant pas arriver. N'importe quelle femme, dotée d'une once de bon sens, se serait tout de suite inquiétée et aurait envoyé ses serviteurs à sa recherche. Après tout, il aurait pu être désarçonné et être resté sur la lande, blessé, au milieu des éléments déchaînés. Je dois absolument demander à la reine Yolande pourquoi elle a agi ainsi.

Corbett observa attentivement le vieil ecclésiastique. Il voyait, d'une part, ses soupçons se refléter dans les yeux de l'évêque et, d'autre part, celui-ci prendre conscience qu'une telle entrevue pouvait

provoquer chez les Français de l'hostilité et plus d'ennuis que cela n'en valait la peine.

Corbett insista.

— Pour autant que je sache, Monseigneur, il est possible que la reine Yolande soit impliquée dans la mort de son époux. Pour elle, pour la France, pour l'Écosse, elle doit être lavée de tout soupçon.

Wishart hocha lentement la tête.

— La reine Yolande, répliqua-t-il, doit partir demain, à marée haute, juste après l'aube. Une galère française va venir la prendre sur la côte du Firth of Forth et l'amener en pleine mer où d'autres bateaux attendent pour l'escorter jusqu'en France. Je crois savoir que l'envoyé français, de Craon, assistera à son départ.

Il soupira profondément.

— Si les Français sortent du Firth of Forth à bord de cette galère, il y a fort peu de chances qu'ils s'arrêtent pour répondre à vos questions, Messire. Donc, vous devez retenir la reine avant que son vaisseau ne quitte le Firth of Forth.

L'évêque fit soudain montre d'une grande agitation.

— Avons-nous un navire, Sir James ?

— Bien sûr, répondit Selkirk.

— Je veux dire, précisa Wishart avec brusquerie, avons-nous un navire dans le port de Leith que nous puissions utiliser ?

Selkirk réfléchit en se frottant le menton.

— Il y a le *Saint Andrew*, un cogge qui nous sert souvent à protéger nos bateaux des pirates anglais.

Selkirk jeta un regard de côté à Corbett.

— Il est entièrement armé et équipé, et prêt à prendre la mer à tout moment.

— Très bien, dit Wishart en souriant. Sir James, emmenez notre visiteur anglais au port de Leith et ordonnez au capitaine de suivre ses instructions dans le Firth of Forth. Il devra arraisonner la galère, parler à la reine Yolande et ne pas la laisser quitter le Firth of Forth avant que Corbett n'obtienne des réponses satisfaisantes à des questions qui nous intriguent, lui et moi. Je vous donnerai les mandats et les lettres de créance nécessaires.

CHAPITRE XVI

Moins d'une heure plus tard, Corbett et Selkirk, accompagnés d'une douzaine d'hommes d'armes à cheval, galopèrent lourdement sur le chemin boueux qui reliait Edimbourg au port de Leith. Malgré un sol détrempé par de récentes pluies, ils allaient bon train, Sir James ayant déployé la bannière royale d'Ecosse pour avertir les autres voyageurs de s'écarter rapidement de leur passage. Ils entrèrent dans Leith, s'engouffrèrent dans les rues étroites et tortueuses, traversèrent la place pavée où Corbett avait rencontré les soldats de Lord Bruce et arrivèrent sur le quai. Le port grouillait de toutes sortes d'embarcations : de simples barques, des cogghes et les imposants et profonds vaisseaux de haut-bord des marchands de la Hanse. A l'aide de petits treuils, on chargeait et déchargeait ballots, tonneaux, coffres et volumineux sacs en cuir. Un vacarme d'ordres lancés, de cris, de bruits divers et de jurons étranges s'élevait chaque fois que des navires arrivaient ou se préparaient au départ. Sir James n'y prêta aucune attention et, indifférent aux malédictions et quolibets qui le suivaient, guida ses compagnons le long du quai en criant aux gens de faire place. Finalement, ils trouvèrent le *Saint Andrew*, un gros navire de guerre à la coque arrondie en forme de baquet. Les bords de ce cogghie se dressaient haut au-dessus du quai, sa poupe portait une plate-forme de combat crénelée — ou château — qui protégeait archers et soldats pendant la bataille, et son énorme mât unique avait sa grand-voile repliée sous la hune où se tenait habituellement la vigie. Sir James héla le navire et annonça à l'équipage son intention de monter à bord ; on abaissa alors une large passerelle. Il ordonna à l'un de ses gardes de rester à terre et de s'occuper des chevaux, puis Corbett et lui, accompagnés du reste de l'escorte, gravirent prudemment la passerelle et mirent pied sur le bateau bourdonnant d'activité. Les marins allaient et venaient en se bousculant. Corbett comprit que le cogghie n'était que récemment rentré au port en voyant l'équipage s'affairer à nettoyer le pont. Il aperçut une large trace de sang et devina que le vaisseau avait dû essuyer une des nombreuses escarmouches qui se produisaient en mer, car les navires de différentes nations — la Norvège, le Danemark, l'Angleterre, l'Ecosse et la France — croisaient dans ces eaux pour la pêche, le commerce et la piraterie.

Un jeune homme roux, vêtu d'une broigne de cuir, de jambières et de bottes, s'avança vers Corbett et lui parla avec un accent tel que ce dernier n'eut même pas l'espoir de le comprendre. Selkirk, en revanche, se fit parfaitement entendre. L'homme, intrigué, jeta un coup d'oeil perçant à Corbett et s'apprêtait à refuser lorsque Selkirk lui montra son mandat frappé du sceau de Wishart. Le capitaine — car c'était bien lui, comme l'avait supposé le clerc — déversa un chapelet de jurons en différentes langues, qui ne laissèrent aucun doute à Corbett sur ce qu'il pensait de la mission. Il commença, néanmoins, à hurler des ordres. On débarrassa le pont, des matelots, agiles comme des singes, se mirent à escalader le gréement et à dérouler la voile tandis que deux hommes s'élançaient sur le château d'arrière pour manoeuvrer l'énorme gouvernail. Au bout d'un moment, le capitaine, rasséréné, emmena Selkirk et Corbett dans sa cabine, située sous le gaillard d'avant, une pièce exigüe et inconfortable qui puait le goudron et le sel et abritait un simple lit de camp, un coffre, une table et des tabourets. Peu habitué au roulis et à la faible hauteur des poutres, Corbett se cogna la tête en se redressant. La douleur fut vive, mais le capitaine, tout en riant de cette mésaventure, lui offrit un gobelet de vin étonnamment bon afin de l'apaiser et, comme le dit Selkirk, de fortifier son estomac pour le voyage à venir. Moins d'une heure après leur embarquement, le *Saint Andrew* avait manoeuvré et s'apprêtait à traverser le Firth of Forth. La douleur de Corbett s'apaisait, mais ce n'était que pour faire place à une nausée grandissante due au roulis et au tangage. Selkirk s'amusait de voir l'Anglais en difficulté.

— Allons, Messire, lança-t-il jovialement. Vous feriez mieux de monter sur le pont si vous devez être malade. Pas question de vomir ici et d'incommoder notre hôte. Sans compter qu'il doit attendre vos instructions.

Corbett jura à voix basse, mais suivit Selkirk et regagna le pont par l'échelle. L'immense voile, déployée à présent, était gonflée par de fortes rafales tandis que le cogge se dirigeait vers la côte lointaine en se laissant dériver dans le courant et en dessinant un arc de cercle. Le Firth of Forth était plus large à cet endroit qu'il ne l'était à Dalmeny et si le temps n'avait pas été aussi dégagé, Corbett se serait cru en pleine mer. Le capitaine leur montra une carte rudimentaire tracée sur un grossier parchemin marron, et leur donna des explications avec son accent guttural, désignant, de son doigt épais, la côte du Fife, le manoir de Kinghorn et l'endroit où les Français pouvaient accoster pour embarquer des gens sur une plage.

— Que raconte-t-il ? demanda Corbett.

Selkirk haussa les épaules.

— Il n'y a pas de port à Kinghorn, mais la côte abrite une

multitude de villages de pêcheurs et des anses où la reine Yolande pourrait se rendre pour attendre son bateau. Il suffit de longer la côte jusqu'à ce que nous apercevions le navire lui-même.

Selkirk regarda le ciel qui s'assombrissait.

— La nuit va bientôt tomber, reprit-il, et nous n'allons plus y voir grand-chose. Le capitaine nous a promis d'atteindre la côte avant l'aube et de la suivre jusqu'à la mer. C'est notre seul espoir.

Puis il s'entretint un moment avec le capitaine en une langue qui, l'expliqua-t-il plus tard, était de l'érse, la langue des îles écossaises. Corbett et lui regagnèrent ensuite la cabine.

Corbett passa alors une des nuits les plus affreuses, certainement, qu'il eût jamais connues. Le capitaine lui donna un bol de ragoût qu'il ne put avaler qu'en l'accompagnant de grandes rasades de vin. Selkirk lui lança un manteau en lui disant de s'installer aussi confortablement que possible. Il dormit par à-coups, se réveillant plusieurs fois pour se traîner sur le pont et vomir son repas dans la mer, sous les quolibets des hommes de quart. Finalement, il décida de rester là, accroché au bord, et de regarder l'aube poindre. Le capitaine tint parole. Le *cogge* atteignit la côte juste après le lever du soleil et commença à la longer en direction de la mer en suivant un cap sud-est. Leur tâche s'avéra moins difficile que ne le craignait Corbett. Les matelots hélèrent un bateau de pêche et apprirent ainsi qu'un navire français avait été vu la veille en train de remonter le Firth of Forth. Il ne leur restait plus alors qu'à savoir bien profiter de la force du vent. Les marins se mirent à descendre et à grimper dans le gréement pour ajuster la voile et capter ainsi la moindre brise, le moindre souffle d'air tandis que des vigies se postaient sur la hune.

La routine s'installa sur le vaisseau jusqu'à ce que les cris des guetteurs ramènent Selkirk et le capitaine sur le pont. Le *Saint Andrew* avait contourné un promontoire et pénétré dans une petite anse où une grande galère à deux mâts s'apprêtait à mettre à la voile.

— Qu'allons-nous faire à présent ? demanda Corbett.

— L'arraisonner ! rétorqua sèchement Selkirk, qui, tandis que le *Saint Andrew* se plaçait le long de la galère, ordonna au capitaine de hisser l'étendard royal à la poupe, au cas où les Français les prendraient pour des pirates.

Debout sur le gaillard d'avant, Selkirk héla la galère en écossais et en français. Une pluie de cris et de quolibets lui répondit, à tel point que Corbett se demanda si le vaisseau n'allait pas refuser d'être arraisonné et continuer sur sa lancée pour gagner le large. Il rejoignit Selkirk à la proue et observa les silhouettes qui couraient en tout sens sur le pont du navire français.

— De Craon est là-bas ! s'écria Selkirk d'une voix rauque en désignant un personnage debout au centre de la galère, juste entre les

deux mâts.

Les vaisseaux étaient côte à côte à présent, séparés seulement de quelques pieds sur les eaux agitées. Le cogghe écossais avait amené sa voile tandis que les rames de la galère étaient levées. Selkirk interpella l'envoyé français par son nom, une conversation plus courtoise s'ensuivit et le *Saint Andrew* fut autorisé à venir bord contre bord. Corbett et Selkirk, accompagnés de quatre hommes d'armes, dégringolèrent gauchement une échelle de corde et furent hissés à bord par les rameurs français, au prix de quelques jurons étouffés. De Craon, escorté de soldats presque entièrement armés, vint à leur rencontre.

— Sir James Selkirk ! s'exclama-t-il. Que me vaut l'honneur de votre visite ? Y a-t-il quelque problème ? Notre souverain, le roi Philippe IV, ne sera guère heureux d'apprendre que ses navires ne peuvent, sans obstacle, entrer ni sortir des ports écossais !

— Il n'y a pas d'obstacle ! répliqua Selkirk. Nous aimerions simplement avoir une conversation avec vous et vous nous l'accorderez très gentiment. Vous connaissez Messire Corbett, l'envoyé anglais ?

De Craon esquissa une ombre de salut.

— Je pense que tout le monde connaît Messire Corbett, rétorqua-t-il, avec ses sempiternelles questions et son don pour fourrer son nez dans les affaires qui ne le concernent pas. De quoi s'agit-il cette fois, Messire l'Anglais ?

— Monseigneur l'évêque de Glasgow, répondit Corbett, m'a chargé de demander audience auprès de Lady Yolande afin de clarifier certains détails relatifs à la mort de son époux, le roi Alexandre III d'Écosse.

— Certains détails ! s'écria de Craon. Je connais vos façons de fureter partout, Messire ! Vous êtes déjà venu à Kinghorn, et la reine vous a gracieusement accordé une entrevue au cours de laquelle vous avez osé la bouleverser. Elle a refusé de vous voir une seconde fois et elle ne vous verra pas davantage aujourd'hui !

Corbett croisa le regard dur de l'envoyé français et comprit qu'il était inutile d'insister. La galère était bien armée et il y avait peu de chances pour que Sir James lui prêtât main-forte. Quelle ne fut donc pas sa surprise lorsque Selkirk prit la parole.

— *Monsieur** de Craon, vous vous trouvez dans nos eaux territoriales. Lady Yolande fut l'épouse d'un roi d'Ecosse. Nous sommes porteurs de mandats du Conseil de régence d'Ecosse et vous nous traitez avec mépris ! Si vous le désirez, vous pouvez poursuivre votre chemin, mais nous rendrons compte de votre grossièreté et de votre obstination au roi Philippe IV de France qui ne sera guère ravi de voir de futures négociations délicates entravées par le manque de

savoir-vivre de l'un de ses diplomates !

Selkirk se tut et Corbett vit de Craon accuser le coup et passer rapidement en revue les choix qui s'offraient à lui.

— *Monsieur** de Craon, déclara Corbett avec tact, je vous assure que je ne veux nullement offenser Lady Yolande. Je vous prie seulement de me laisser lui parler quelques instants, et ensuite, si vous le permettez, j'aimerais m'entretenir avec vous. Tout cela restera entre nous, conclut-il. Ces propos resteront confidentiels, je vous le promets, et il ne vous sera fait aucun affront.

De Craon lança un regard sombre à Corbett et haussa les épaules, trahissant ainsi son embarras.

— Très bien, marmonna-t-il. Vous pouvez parler à Lady Yolande, mais pas dans sa cabine, ajouta-t-il avec un geste d'avertissement. Ici, sur le pont, et quelques instants !

Corbett acquiesça et de Craon disparut un moment.

Le clerc entendit des éclats de voix, en français, et devina que Lady Yolande protestait vigoureusement contre le fait de devoir le rencontrer. Mais les talents diplomatiques de De Craon l'emportèrent et Lady Yolande, superbe dans ses somptueuses fourrures, monta sur le pont et d'un geste hautain appela Corbett auprès d'elle. Celui-ci adressa un petit sourire et un signe de remerciement à Selkirk avant de s'approcher.

L'arrogante princesse refusa de s'exprimer en anglais, aussi Corbett dut-il recourir à toute son habileté pour mener la conversation en français tout en se gardant d'offenser la reine.

— Madame, commença-t-il, je ne vous poserai qu'une question, mais avant que vous y répondiez, je dois vous dire que je suis pleinement au courant de tous les détails délicats de vos relations avec le défunt monarque.

Il vit les yeux de la jeune femme s'agrandir sous l'effet de la surprise.

— Je vous assure, ajouta-t-il hâtivement, qu'il n'y aura qu'une seule question.

— Allez-y ! s'écria-t-elle sèchement. Posez cette question ! Finissons-en !

— La nuit où le roi est mort, reprit Corbett, on a reçu au manoir un message concernant sa venue. Vous l'attendiez donc, n'est-ce pas ?

Lady Yolande fit signe que oui, le regard rivé sur Corbett.

— Bien, continua le clerc, le roi n'est pas parvenu à Kinghorn, mais son écuyer, Patrick Seton, lui, est bien arrivé. Donc, vous vous êtes certainement inquiétée de ne pas voir votre époux le suivre. Vous avez sûrement pensé qu'il avait dû avoir un accident. Dans ce cas, pourquoi n'avoir pas envoyé Seton ou des membres de votre maison à la recherche de votre époux ?

— Pour une raison très simple, répondit la princesse française. Seton est bien arrivé à Kinghorn. Cet homme ne m'a jamais plu et je savais qu'il me haïssait. Je l'ai renvoyé aussi vite que possible et ai appris, par la suite, qu'il était parti s'enivrer abominablement, à en perdre conscience. Quant au roi...

Elle s'approcha si près de Corbett pour n'être entendue que de lui seul qu'il crut qu'elle allait l'embrasser, et son lourd parfum douceâtre envahit ses narines.

— Quant au roi, dit-elle d'une voix sifflante, je le détestais. J'avais en abomination ses beuveries, ses nombreuses maîtresses, son corps dur et couvert de cicatrices. Peu m'importait s'il gisait sur la lande déserte en perdant tout son sang ! Me comprenez-vous, Messire l'Anglais ? Peu m'importait ! Je m'en moquais totalement ! Partez maintenant !

Surpris par le fiel de ces paroles et la haine féroce qu'il lisait dans le regard de la jeune femme, Corbett s'écarta vivement et la regarda regagner majestueusement sa cabine. Puis il se tourna vers Selkirk et de Craon qui se tenaient près du bord opposé.

— En avez-vous terminé, Messire Corbett ? demanda doucement de Craon, comme s'il était presque navré de l'accueil réservé au clerc.

— Oui, mais il me faut vous interroger, vous, à présent, *Monsieur** de Craon.

— Alors, posez-les, vos sacrées questions ! jeta de Craon d'une voix hargneuse. Pour l'amour de Dieu, posez-les ! Que nous puissions enfin partir !

Corbett s'approcha de lui et fut heureux de voir que Selkirk s'éloignait discrètement pour ne pas entendre leur conversation.

— Eh bien ! vos questions, *Monsieur** ? reprit de Craon brusquement. Sont-elles prêtes ?

— Oui ! répliqua Corbett d'un ton bref. Le défunt roi a-t-il jamais parlé de son mariage avec vous ?

— En quoi cela vous regarde-t-il ? s'insurgea de Craon avec violence. Les conversations qu'ont ensemble un envoyé français et un monarque écossais ne sont guère du ressort d'un envoyé du roi Edouard d'Angleterre.

Corbett sentit qu'il ne progresserait pas si de Craon continuait dans cette veine. Il s'approcha donc d'un petit crucifix de bois cloué au mât et y posa la main.

— Je jure, lança-t-il d'une voix forte, que je n'ai nullement l'intention d'espionner pour le roi d'Angleterre. Je le jure par cette croix. Je jure également que tout ce que je fais a reçu l'assentiment de l'évêque Wishart !

Puis il revint vers le diplomate.

— *Monsieur** de Craon, dit-il d'un ton pressant, je dis la vérité. Je

comprends que Lady Yolande est de noble lignage et que vous êtes le principal instrument de son mariage avec le défunt monarque. Mais je sais également qu'à cause de Lady Yolande cette union ne fut jamais consommée.

L'envoyé français sursauta, prêt à jouer les courtisans indignés, mais le regard calme de Corbett le fit s'apaiser. Il pinça les lèvres, passa d'un pied sur l'autre, essayant de dissimuler son embarras et sa surprise devant ce clerc si malin et si dangereux. Il haussa les épaules en souriant, regrettant dans son for intérieur de ne pas l'avoir tué et se promettant de le faire à la prochaine occasion. De son côté, Corbett observait le Français : sa perspicacité lui fit comprendre qu'il avait deviné juste et il n'attendit pas pour refermer le piège.

— Avez-vous parlé de Lady Yolande au roi Alexandre à la réunion du Conseil, le soir où il est mort ?

— A peine, étant donné la présence des autres !

— Avec qui le roi a-t-il conversé ?

— Avec Lord Bruce, l'évêque Wishart, ses écuyers Seton et Erceldoun et Benstede.

Il cracha ce dernier nom.

— Mais vous aviez passé la journée précédente en compagnie du roi, n'est-ce pas ?

— Oui, répondit de Craon d'un ton maussade.

Corbett referma le piège en s'efforçant de maîtriser son excitation.

— Est-ce alors que vous avez évoqué un mariage possible avec la princesse Marguerite, soeur du roi Philippe IV de France ?

De Craon se redressa et s'exclama :

— Messire ! Vous allez trop loin ! Cela ne vous regarde absolument pas ! La princesse Marguerite est de sang royal. Vous n'êtes pas digne...

Il s'interrompit soudain et regarda Corbett avec un sourire glacial.

— Bien joué, *Monsieur**, murmura-t-il. Très adroit. Vous êtes un clerc fort habile, *Monsieur** Corbett Il s'éloigna et traversa le pont.

— Trop habile pour le monde d'ici-bas, *Monsieur** ! *Au revoir** !

— Je suis sûr que nous nous reverrons, murmura Corbett, mais le Français ne l'entendit pas.

Il criait déjà à ses serviteurs et à l'équipage de se préparer au départ.

Sans plus attendre, Selkirk, Corbett et leur escorte revinrent à leur navire. La galère s'écarta, ses rames s'enfoncèrent dans l'eau et elle descendit le courant en suivant la marée qui l'entraînait vers le large. Le retour vers Leith sur le *Saint Andrew* fut aussi désagréable que l'aller, et Corbett ne fut que trop heureux lorsqu'il descendit sur le quai de sentir la terre ferme sous ses pieds. Selkirk, cependant, était impatient de rentrer. Ils reprirent donc leurs montures aux écuries et,

les sabots de leurs chevaux martelant les pavés, ils repassèrent par les rues d'Édimbourg et arrivèrent bientôt à l'abbaye de Holy Rood. Selkirk promit de laisser en faction l'escorte habituelle. Corbett voulut exprimer sa gratitude au taciturne chevalier pour son intervention et son aide à bord de la galère française.

— Ne me remerciez pas ! s'exclama Sir James.

Plus vite cette affaire sera résolue, plus vite vous serez parti, ce qui me fera extrêmement plaisir !

Corbett hocha simplement la tête et s'éloignait du portail lorsque Selkirk s'écria :

— Remarquez, Corbett, pour un clerc anglais, vous n'êtes pas dénué de qualités ! Et cela, venant d'un Écossais, est un grand compliment !

Corbett eut un sourire entendu et pénétra dans l'abbaye, content d'avoir obtenu des renseignements utiles et de savoir le voyage fini.

Le prieur le rejoignit dans sa petite chambre, le bruit de ses sandales résonnant comme un tambour dans le couloir en pierre, son habit gris flottant autour de lui.

— Votre voyage a-t-il été fructueux ? dit-il. De Craon vous a-t-il aidé ?

Corbett répondit en souriant :

— De Craon est un homme impétueux et un peu sot. Je l'ai roulé, mais il le fallait. Je me souviens d'avoir vu un jour une mosaïque, une mosaïque romaine. En avez-vous jamais vu une ?

Le prieur fit un signe de dénégation.

— Elle était très belle, continua Corbett. Un visage de femme, sombre et mystérieux, avec une longue chevelure noire flottant sur les épaules. L'artiste avait créé cette apparition en utilisant de petites pierres colorées. Certaines s'étaient détachées et j'ai passé une journée entière à les remettre en place et j'ai vu, ainsi, ce visage, vieux de centaines d'années, revenir à la vie.

Il poussa un soupir.

— Mais la peinture et la sculpture ne vous intéressent guère, n'est-ce pas ? Vous vous passionnez plus pour les herbes, les drogues et les poisons.

Il vit rougir le visage blafard du prieur.

— Je suis désolé, mon père ! dit-il en grimaçant un sourire. Je voulais vous intriguer. Je suis comme le créateur de cette mosaïque ; les petits morceaux retrouvent peu à peu leur place et j'ai besoin de votre aide. Dites-moi, existe-t-il une plante qui vous ferait avoir des visions et qui, en même temps, aiguiserait votre mémoire ?

Il résuma alors son aventure dans la forêt d'Ettrick et sa visite au village picte. Le visage grave, le prieur l'écouta jusqu'au bout sans mot dire. Puis il expliqua :

— Il y a certaines plantes qui, une fois coupées, distillées, traitées, peuvent s'emparer de l'esprit d'un homme et faire surgir en lui des visions : la belladone, la digitale pourprée et surtout la fleur d'Hécate, Reine des Ténèbres, l'ellébore noir. Des amandes ou même les feuilles de laurier mâchées. Tout cela peut exciter l'esprit et faire remonter à la surface des souvenirs enfouis dans notre mémoire.

Il jeta un regard perçant à Corbett, dévisageant le clerc de ses yeux fatigués et intelligents.

— Vous avez mentionné les poisons, Hugh, ajouta-t-il d'une voix posée, or toutes ces plantes-là peuvent tuer un homme et éteindre sa vie comme la brise éteint la flamme d'une bougie.

Se penchant en avant, Corbett décrivit ce qu'il avait vu. Le prieur l'interrogea minutieusement et le clerc donna des réponses aussi précises que possible. Le prieur s'interrompit et réfléchit un moment, puis lui fit part de ses conclusions. Corbett eut un sourire tranquille : le dernier morceau était à sa place, la mosaïque était complète. S'imposa alors à son esprit le visage de l'assassin d'Erceldoun, de Seton, du jeune soldat de l'escorte, du passeur, le visage surtout du régicide, du meurtrier de l'Oint du Seigneur, du roi Alexandre III d'Ecosse. Corbett demanda au prieur de lui accorder une dernière faveur, d'accomplir une dernière tâche. Le moine accéda à sa demande avant de quitter la pièce, silencieux et discret.

CHAPITRE XVII

Corbett se rendit au premier office le lendemain. Agenouillé, il regarda le prêtre offrir le corps immaculé du Christ, l'hostie et le calice levés bien haut, et demander à l'Agneau de Dieu d'effacer les péchés du monde. Corbett communia en espérant que le sacrement lui donnerait la force de combattre le mal qu'il aurait à affronter le jour même. Après la messe, il envoya le dernier courrier vers le sud avec un message oral à ne confier qu'au seul chancelier d'Angleterre, Robert Burnell, évêque de Bath et de Wells. Le chancelier serait au prieuré de Tynemouth, insista Corbett. S'il n'y était pas encore arrivé, le messenger devait l'attendre. Puis Corbett donna certaines instructions au prieur et à l'escorte de Selkirk, toujours en faction au portail de l'abbaye, avant de retourner dans sa petite cellule. Peu avant midi, il entendit des voix dans le couloir et le bruit de bottes en cuir sur les dalles. On frappa à la porte et Benstede entra, un sourire affable aux lèvres. Il tapa amicalement sur l'épaule du clerc et embrassa du regard l'austère cellule.

— Eh bien ! dit-il après s'être installé confortablement. Vous avez demandé à me voir ?

Corbett fit signe que oui.

— J'ai découvert l'assassin du roi Alexandre III et la façon dont il s'y est pris, mais pas ses motifs.

Pour la première fois depuis qu'il le connaissait, Corbett vit une peur réelle se peindre sur la physionomie de Benstede et celui-ci accuser le coup : il resta bouche bée, le sang se retira de ses joues et son regard perdit son éclat ironique.

— Qui est-ce ? murmura-t-il d'une voix rauque.

— Mais, Messire Benstede, vous le savez parfaitement ! C'est vous, vous, l'assassin d'Alexandre III.

Benstede resta un long moment immobile, assis, l'oeil fixé sur Corbett.

— Il vous est impossible de... commença-t-il avant de s'interrompre, la gorge serrée. Vous n'avez aucune preuve. Vous m'accusez de ce meurtre alors qu'il devrait être mis sur le compte de De Craon et de sa bande de coupe-j arrêts !

Corbett vit la main de Benstede s'approcher du poignard qu'il portait à la ceinture.

— Messire Benstede ! s'écria-t-il. Je vous conseille de garder votre main éloignée de votre arme, de ne tenter aucun acte de violence, de ne pas crier ni d'essayer d'appeler à votre aide votre âme damnée qui est, probablement, aussi coupable que vous d'au moins quatre assassinats en Ecosse. Oui, poursuivit Corbett. Vous avez raison sur plusieurs points. Les preuves que j'ai sont très minces et même si je vous prenais sur le fait, je doute qu'une cour écossaise oserait vous faire comparaître devant un tribunal. Je vous raconte cela tout simplement parce que je crois devoir le faire. La justice l'exige ! Il est de votre intérêt, aussi, d'écouter calmement ce que je vais vous raconter.

Corbett se leva et se mit à faire les cent pas tout en discourant :

— En 1278, commença-t-il, Alexandre III assista au couronnement de notre souverain, Édouard d'Angleterre. Il lui fut demandé de prêter serment d'hommage pour ses territoires en Angleterre, ce qu'il fit volontiers, mais il refusa tout net de faire de même pour le royaume d'Écosse, proclamant qu'il le tenait directement de Dieu. Notre souverain a développé, depuis quatorze ans, une certaine conception du pouvoir, une conception qu'on n'a jamais connue dans ce pays depuis l'Empire romain. Il est seigneur de vastes territoires en France. Il a conquis le pays de Galles, écrasé toute opposition en Angleterre, a des visées sur l'Irlande et, comme il l'a démontré lors de son couronnement, a des projets similaires pour l'Ecosse. Je ne dis pas, s'empessa d'ajouter Corbett, que notre souverain fut impliqué dans la mort du roi Alexandre, mais vous, Messire Benstede, êtes son fidèle serviteur. Vous connaissez sa façon de penser, ses désirs et ses souhaits les plus secrets. Vous ressemblez fort à ces chevaliers qui assassinèrent Thomas Becket à Cantorbéry. Ils agirent de leur propre initiative. Henri Plantagenêt ne leur en avait pas donné l'ordre, mais dans son âme il souhaitait secrètement la mort de Becket.

Corbett s'arrêta, but une gorgée de vin et poursuivit :

— Je pense que le roi vous a envoyé en Écosse pour voir jusqu'à quel point vous pourriez faire reconnaître ses droits à la succession. Après tout, les héritiers d'Alexandre étaient tous morts, son épouse anglaise était enterrée depuis dix ans et le roi lui-même vieillissait. S'il mourait sans héritier, cela donnerait à notre roi toute liberté de manoeuvre. Mais Alexandre bouleversa tout cela : il entama des négociations secrètes avec les Français et — pire — épousa une jeune princesse française. La situation était grave pour Édouard : Alexandre s'était marié, il pouvait vivre encore une bonne vingtaine d'années et engendrer de solides garçons qui lui succéderaient, et ces fils seraient à moitié français ! Pour la première fois, les Capétiens auraient des « rois-vassaux » sur les marches même du royaume d'Angleterre ! Je suppose qu'Alexandre espérait resserrer les liens avec la France et que

ce fut là l'objet de longs entretiens secrets et approfondis avec de Craon. Vous avez alors décidé de passer à l'action. Le roi Alexandre était bien connu pour faire peu de cas de sa propre vie, et pour parcourir le pays à bride abattue, par tous les temps et quel que fût le danger. Ce serait un jeu d'enfant que de s'arranger pour qu'un accident arrive à un tel monarque, surtout à un roi qui, après un long et grand règne, ne se connaissait pratiquement pas d'ennemis et n'avait souvent que deux hommes pour toute escorte. Et puis l'occasion s'est présentée, je suppose : la princesse Yolande se refusait à consommer son mariage. Pour quelle raison, ni vous ni moi ne le savons vraiment, mais son attitude vous a suggéré un plan. Vous avez probablement prié Seton de convaincre le roi de convoquer le Conseil tard dans l'après-midi du 18 mars. L'objet de cette réunion — la libération d'un baron écossais emprisonné en Angleterre — n'était pas de première importance. Alexandre s'ennuyait certainement et accepta donc volontiers d'organiser une réunion visant à libérer un de ses sujets, d'autant plus que l'initiative des négociations venait de l'envoyé d'Edouard en personne. A la réunion du Conseil, vous avez pris le roi à part et lui avez annoncé la grande nouvelle : la reine Yolande voulait absolument le voir cette nuit-là, lui présentait ses excuses pour sa récente attitude désagréable et lui demandait instamment de la rejoindre le jour même à Kinghorn.

Benstede eut un rire étouffé.

— Mais c'est ridicule ! s'exclama-t-il. Je suis la dernière personne à qui la reine Yolande se confierait !

— J'en demeure d'accord, concéda Corbett. Mais vous lui avez rendu visite la veille de la réunion du Conseil. Vous lui aurez probablement présenté vos respects de diplomate. La reine aura dit quelque chose que vous aurez ensuite transformé en une tendre invitation personnelle. Si votre plan avait échoué, vous pouviez toujours prétendre que c'était la reine qui vous avait induit en erreur et vous auriez ainsi exacerbé la colère et la frustration d'Alexandre à son encontre. Voyez-vous, j'ai appris de la bouche même du confesseur royal, le père John, qu'Alexandre était si las des refus et protestations irascibles de la reine qu'il envisageait d'envoyer ce confesseur à Rome demander au pape l'annulation de son mariage pour non-consommation ainsi que l'autorisation de se remarier avec, cette fois-ci, une autre princesse française qui se montrerait plus accommodante. Vous étiez peut-être au courant. Oui, vous deviez l'être. Ce qui signifie que la question du temps devenait primordiale. Vous avez transmis l'invitation au roi, l'avez prié de n'en rien dire à personne et poussé à quitter la réunion du Conseil aussi vite que possible pour se rendre à Kinghorn. Quant à vous, vous êtes parti bien avant la fin de la réunion, accompagné de votre âme damnée. Vous

êtes allés à Queensferry, mais n'avez pas demandé au passeur de vous faire traverser le Firth of Forth. Vous avez loué les services de l'autre homme, à qui vous aviez déjà fait croire que vous étiez français. Malgré la tempête, il vous a emmenés dans sa barque et déposés sur l'autre rive, en un lieu secret où vous aviez déjà dissimulé des chevaux, et vous vous êtes rendus, en pleine nuit, jusqu'en haut de Kinghorn Ness. Là, juste à l'endroit où le plateau s'incline vers la plage, vous avez attaché une corde et vous vous êtes tapis dans les buissons de l'autre côté du sentier. Vous avez attendu longtemps, dans le froid et l'humidité, mais finalement le roi est arrivé.

— Sottises ! l'interrompt Benstede. Comment savoir que le roi viendrait sans escorte ? Comment le voir dans le noir ? Comment le distinguer de l'un de ses écuyers ?

— Oh, très simplement ! répliqua Corbett. Les nuits en mars sont très obscures sur Kinghorn Ness, de toute façon, qu'une violente tempête fût rage était un avantage de plus. L'escorte d'Alexandre ? Vous connaissiez fort bien les habitudes du roi : il emmenait deux ou trois hommes au plus avec lui. Un de ses écuyers, Patrick Seton, est bien passé sur le sentier, mais sa monture n'est pas tombée dans le piège parce que la corde gisait sur le sol. Lorsque apparut Alexandre, galopant à bride abattue, vous ou votre serviteur Aaron avez tendu la corde. Le cheval lancé à toute allure a simplement trébuché et chuté dans l'abîme, entraînant le roi.

Corbett poussa un profond soupir et regarda par l'étroite fente de l'unique fenêtre.

— Bien sûr, continua-t-il, vous n'avez eu aucune peine à voir le roi. Il arrivait dans la nuit noire, certes, mais sa monture était blanche. Vous aviez veillé à ce que la jument amenée par le sénéchal au port d'Inverkeithing fût de couleur claire !

— Et comment aurais-je pu arranger cela ? dit Benstede d'une voix narquoise. Je n'ai pas le pouvoir de donner des ordres aux membres de la Maison du roi Alexandre.

— Exact, répliqua Corbett. Mais vous avez utilisé les services de Taggart, l'autre passeur, qui vous a fait traverser le Firth of Forth. Il vous a pris pour un Français et c'est sous cette identité que vous avez opéré de l'autre côté du Firth of Forth. Je sais que Taggart vous a emmené à Kinghorn le matin du 18 mars ; vous prétendiez être français, mais aucun Français n'est arrivé au manoir ce jour-là. En revanche, un courrier anonyme s'est présenté pour annoncer la venue du roi et demander que le sénéchal amène à Inverkeithing la jument blanche, Tamesin, la préférée du roi.

— Mais ce message ! l'interrompt Benstede. Jamais je n'aurais pu contrefaire une lettre...

Il n'acheva pas sa phrase, comprenant son erreur.

— Je n'ai pas précisé que c'était une lettre, répliqua rapidement Corbett, mais oui, c'est une lettre qu'on apporta, un faux, ce qui n'est guère difficile à réaliser pour un clerc expérimenté. Je suppose que c'est vous ou Aaron qui l'avez remis à la porte du manoir ! Quoi qu'il en soit, poursuivit Corbett, vous vous êtes assuré que ce serait Tamesin, la jument blanche, qui serait amenée au roi. Sur une telle monture, le roi serait une cible facilement repérable sur le fond noir du ciel. Et donc, après sa chute, vous avez détaché la corde et êtes revenus en hâte là où vous attendait la barque de Taggart, qui vous a fait retraverser le Firth of Forth. Quand il eut fini, vous l'avez assassiné, tous les deux, en lui maintenant la tête sous l'eau. Après quoi, vous avez tiré à terre et amarré son embarcation pour faire croire que Taggart n'avait pas bougé de la nuit et vous êtes retournés à Édimbourg. Dans la confusion du lendemain matin, personne ne prêta attention à vos allées et venues.

Corbett remarqua que Benstede se mordillait nerveusement la lèvre inférieure.

— Il n'y avait aucune raison, reprit-il, de vous soupçonner. Vous avez été probablement ravi d'apprendre qu'Erceldoun avait été désarçonné, mais vous devez avoir eu peur lorsque Seton a commencé à divaguer et à parler d'ombres sur Kinghorn Ness. Peut-être le jeune homme avait-il aperçu quelque chose ? Peut-être allait-il retrouver ses esprits et se mettre à poser des questions ou à faire des déclarations ? Alors, vous l'avez assassiné, lui aussi.

— Mais comment, cria presque Benstede, comment l'aurais-je tué ? Il ne quittait jamais sa chambre. On n'a retrouvé aucune marque de violence sur son corps.

— Vous lui avez envoyé des cadeaux, répliqua Corbett, des pommes et une paire de gants.

— Vous n'êtes pas en train de dire que la nourriture était empoisonnée, n'est-ce pas ? ironisa Benstede.

— Je sais que les fruits ne l'étaient pas. Erceldoun a probablement mangé plus de pommes que Seton. Ce sont les gants qui l'étaient, ceux que vous lui avez offerts. Vous êtes médecin, Messire Benstede. C'est vous-même qui me l'avez dit. Vous vous y connaissez en simples, poisons et antidotes depuis vos études à Salerne, en Italie. Vous avez simplement fait enduire ces gants d'un poison mortel et avez attendu que Seton les porte.

— Un malade, porter des gants ? hurla Benstede.

— Un homme qui s'ennuyait et ne se sentait pas trop bien, reprit Corbett. Il les aura essayés ou, du moins, touchés. Vous ou votre serviteur, Aaron, y aurez veillé, lors de vos visites.

— Alors où se trouvent ces gants ? railla Benstede.

— Oh, vous les avez fait disparaître ! J'ai examiné la liste des

biens et possessions ayant appartenu à Seton. Il n'y était fait mention d'aucun gant. Je suis sûr que vous les avez repris. Le reste est assez simple, poursuivit Corbett. Le poison passa sur les mains de Seton et agit rapidement lorsqu'il mangea. Vous avez dit, fort justement, qu'un poison laisse peu de traces sur un cadavre, mais il en ralentit la décomposition, et c'est ce que j'ai remarqué lorsque je fis ouvrir la tombe de Seton, dans le cimetière de St Giles. Bien sûr, continua-t-il avec force, vous vouliez supprimer tout obstacle à votre plan, y compris moi. A mon arrivée en Écosse, vous vous êtes méfié de moi immédiatement ; vous m'avez donc montré le brouillon de votre lettre adressée au roi Édouard. Vous vouliez savoir si c'était lui-même qui m'avait envoyé ici, et c'est pour cette raison que vous y mentionniez mon nom. Si j'avais soulevé la moindre objection, vous auriez su à quoi vous en tenir. Et même alors, le roi, intrigué et curieux, aurait probablement ordonné à Burnell de me rappeler. Je suppose, en fait, que le chancelier a intercepté votre lettre, et si le roi apprend quand même que je me trouve en Écosse, Burnell inventera certainement une explication satisfaisante et vraisemblable. Naturellement, ajouta Corbett, vous avez eu peur en me voyant m'intéresser à la mort d'Alexandre, alors vous avez fait intervenir ce vieil imbécile de médecin royal, Mac Airth. Il avait examiné le corps, mais rien trouvé d'anormal. Vous pensiez qu'il apaiserait mes soupçons. Il n'en fit rien, au contraire ! Les bavardages de ce vieux fou, emporté par son orgueil et de bonnes rasades de vin, ne firent qu'exciter ma curiosité. Mais vous aviez décidé que j'étais trop dangereux bien avant cela. Le soir où le Conseil organisa un banquet dans la grand-salle du château, vous ou Aaron avez profité de la rixe qui avait éclaté pour tenter de m'assassiner. Vous n'avez jamais bu de drogue, je suppose, Messire Benstede ; moi non plus, jusqu'à ce que j'arrive en Écosse.

Corbett regarda le visage terreux de Benstede, mais poursuivit implacablement :

— On m'a donné un philtre à boire, à des milles d'ici, dans un endroit où vous vous sentiriez comme chez vous. Sous son influence, je me suis revu près d'une colonne à ce banquet et je me suis souvenu des regards noirs que me lançait Aaron dans la foule. Je sais à présent qu'il a essayé de me tuer. Puis, quand vous m'avez vu parler à Erceldoun, vous avez décidé qu'il mourrait. Tout comme vous avez tenté par quatre fois de m'assassiner.

— C'est absurde ! l'interrompit Benstede. Erceldoun était un soldat. Il a été étranglé, garrotté dans St Giles ! Personne ne peut croire que j'aurais eu la force de tuer un tel gaillard, même avec Aaron pour complice, comme vous le sous-entendez.

— Vous avez raison, répliqua Corbett en souriant. Le rapport du coroner dit qu'Erceldoun allait à St Giles voir un prêtre. Vous êtes ce

prêtre, Messire Benstede, un ami du défunt Patrick Seton. Erceldoun ne s'attendait pas à mourir de vos mains. Le malheureux est entré dans St Giles où vous l'attendiez devant le choeur. Peut-être avez-vous dit que vous vouliez lui parler des événements qui s'étaient déroulés à Kinghorn Ness ? Peut-être lui avez-vous suggéré de prier pour le roi défunt ou l'infortuné Seton ? Erceldoun se sera agenouillé, les yeux fermés, et vous aurez commencé à prier à haute voix tout en lui passant le garrot autour du cou. Il ne vous aura pas fallu longtemps. Quand j'ai ouvert la tombe, j'ai examiné la trace et remarqué les ecchymoses rondes causées par cette cordelette que vous portez.

Surpris, Benstede baissa les yeux et tripota nerveusement la cordelette à noeuds et à glands qui entourait sa taille.

— Très peu de gens, souigna Corbett, portent une cordelette avec de semblables noeuds. Je l'ai remarquée la nuit du banquet. Vous vous en êtes servi pour tuer Thomas Erceldoun et elle a laissé son empreinte spécifique sur sa gorge.

Corbett regarda Benstede qui commençait à se ressaisir en comprenant que les Écossais ne pourraient pratiquement rien contre lui tant qu'il dépendrait de l'autorité du roi d'Angleterre.

— En vérité, Messire Corbett, dit-il doucement, la seule personne qui aurait dû mourir, c'est vous avec vos questions pernicieuses et votre esprit fouineur toujours à l'affût.

— Vous avez tout fait pour cela, rétorqua Corbett, acerbe. En fait, ce sont vos tentatives pour m'assassiner, ou plutôt l'une d'elles, qui m'ont convaincu de votre culpabilité. Le couteau lancé dans la grande-salle aurait pu être un accident ou l'oeuvre d'un Français. L'attaque sur la route de Leith et celle près de Dalmeny Ford auraient pu être organisées par des hors-la-loi, ou par les Français ou le clan des Bruce. Mais il n'en était pas de même pour le carreau d'arbalète qui a failli me fracasser la tête quand je rentrai à l'abbaye, le lendemain du banquet. C'était trop bien mené pour être une attaque de hors-la-loi. Je n'avais pas encore fait la connaissance de Lord Bruce, il était donc assez logique de conclure à la culpabilité des Français...

Corbett sourit.

— Ou plutôt c'était ce que vous espériez me faire croire, après l'échec de cette embuscade. Quand j'ai quitté le château, vous m'avez fait suivre. Je fus retenu ensuite par les hommes de De Craon ; bien sûr, l'entrevue fut loin d'être amicale et les Français auraient pu me poursuivre. Mais ils ne l'ont pas fait. Je suis retourné m'en assurer à cette auberge misérable et ai interrogé le tavernier. J'ai eu de la chance : il m'a affirmé que de Craon et ses compagnons n'avaient quitté le bouge que des heures plus tard. A ce moment-là, l'attaque avait déjà eu lieu et je me trouvais dans l'abbaye. Oh ! vous avez été fort astucieux, Messire Benstede. Vous m'avez lancé sur plusieurs

pistes, comme si j'étais un stupide chien de chasse : de Craon, Lord Bruce, tous ceux qui vous venaient à l'esprit. C'est vous qui avez attenté à ma personne et, pour écarter les soupçons, vous avez prétendu être, vous aussi, l'objet de tentatives d'assassinat. C'est vrai, n'est-ce pas ?

Benstede se redressa, blême de rage.

— Vous ne comprenez pas ! s'écria-t-il. Ce que j'ai fait, je l'ai fait pour le bien du royaume d'Angleterre. L'Écosse a besoin d'ordre et de lois. Ce pays est une menace pour la sécurité et la sérénité de notre souverain. Pouvez-vous imaginer une princesse française sur le trône d'Ecosse ? Et notre roi Édouard constamment obligé de se garder devant et derrière pour voir d'où viendrait l'attaque ? Vous avez entendu parler de ce nouveau roi français qui marie ses enfants à toute l'Europe. Il a l'intention de fonder un empire qui éclipsera celui de Charlemagne. Quelle marge de manoeuvre cela laissera-t-il à Édouard ? Vous avez parcouru ce pays. Vous avez constaté sa violence et vu à quel point nos comtés du Nord y seraient exposés. Ce serait dix, vingt fois pire s'il y avait alliance entre des Français qui nous seraient hostiles et des Écossais non moins hostiles. Si notre souverain se trouvait dans le Sud, l'attaque viendrait du nord, et lorsqu'il marcherait vers le nord, les Français attaqueraient nos côtes de la Manche. J'ai agi comme je le devais pour sauvegarder des intérêts supérieurs. Si quelques individus meurent pour sauver la vie de milliers d'autres, où est le mal ?

Corbett hocha la tête.

— Comme moi, Messire Benstede, vous avez étudié la philosophie. La fin ne justifie pas les moyens. Oui, j'ai vu cette contrée. Je suis d'accord avec le fait qu'un roi écossais ennemi constituerait une sérieuse menace pour la sécurité de l'Angleterre, mais j'ai aussi noté l'immensité du pays, ses tourbières, ses marécages, ses montagnes, ses vallées encaissées qui engloutiraient les armées anglaises et les anéantiraient. Mais même si vous avez raison, Benstede, cela justifie-t-il vos actions ? Vous avez assassiné un bon roi, l'Oint du Seigneur ! Vous avez ensuite tué deux jeunes écuyers et êtes directement responsable de la mort violente d'un jeune innocent de mon escorte, et en supprimant Taggart, le passeur, vous avez détruit une famille. Vous êtes un criminel, Messire Benstede, un assassin, et s'il y a un Dieu au Ciel, vous devrez répondre de vos crimes devant une cour de justice.

Benstede s'enveloppa dans sa cape.

— Je ne répondrai qu'au roi, au roi d'Angleterre, qui est la source de toute loi ! répliqua-t-il avec véhémence. Le souverain décidera de ce qui est bon et acceptable, et alors, Messire Corbett, petit clerc misérable à l'esprit étroit, nous verrons ce que décideront les cours de

justice.

Sur ce, jetant un regard noir à Corbett, il ouvrit la porte et sortit majestueusement. Corbett le laissa partir et entendit le bruit de ses pas décroître dans le couloir, puis il s'effondra sur le lit, la tête dans les mains.

CHAPITRE XVIII

Il se sentait épuisé, à bout de forces, mais il n'en avait pas tout à fait fini. Il prit sa cape et traversa le cloître à pas lents. Une voix douce l'appela :

— Hugh.

Il se retourna. C'était le prieur qui dévisageait anxieusement son visage blême et ses traits tirés.

— Avez-vous achevé votre tâche ?

Corbett acquiesça.

— Puis-je vous aider en quoi que ce soit ? demanda le moine.

— Non, veuillez simplement dire à Ranulf de me rejoindre dans la cour près des écuries.

Ils se dirigèrent lentement vers le château, Corbett veillant à ce que les hommes de Selkirk fussent disposés en arc de cercle autour d'eux. Là, dans cette cité d'Edimbourg, songea Corbett, il lui fallait suivre la tactique employée par son capitaine lorsqu'ils remontaient une vallée hostile des Galles du Sud. Il ne croyait pas que Benstede tenterait une attaque, mais il sentait qu'il aurait été stupide de ne pas prendre de précautions. Ils passèrent avec fracas le pont-levis et pénétrèrent dans le château. Un serviteur alla chercher Selkirk, qui vint annoncer d'un ton rogue que l'évêque était en prière dans la chapelle.

— Il vous faudra attendre, Messire ! lança-t-il d'un ton narquois.

— Je ne pense pas ! répliqua Corbett en l'écartant.

La chapelle se trouvait à l'arrière du château, tout au sommet de l'à-pic rocheux d'Edimbourg. Suivi de Ranulf qui soufflait et jurait à voix basse, Corbett parcourut à grands pas les couloirs de pierre étroits et voûtés, et grimpa à toute allure l'escalier menant à la chapelle. C'était un sanctuaire très ancien, bâti par la très pieuse reine Marguerite, épouse de Malcolm Conmore, celui qui avait abattu le tyran Macbeth. C'était aussi une des plus petites chapelles royales qu'eût jamais vue Corbett. Construite en pierre gris sombre, elle ne devait mesurer que six yards sur quatre et était composée d'une nef couverte d'une charpente qu'un arc séparait d'une abside voûtée en pierre. L'évêque Wishart était agenouillé là, priant devant l'autel en bois, dénué de tout ornement. Il se releva et fit face à Corbett qui s'avancait dans la nef.

— Messire Corbett, ne pouviez-vous pas attendre ? demanda-t-il d'une voix douce.

— Non, Monseigneur. J'ai attendu assez longtemps. L'affaire est résolue.

Il se retourna alors, entendant Ranulf et Selkirk entrer dans la chapelle, et dit :

— J'aimerais vous parler seul à seul, Monseigneur !

L'évêque fit un signe à Sir James qui lança un regard de colère à Corbett avant de ressortir, suivi d'un Ranulf médusé.

Wishart désigna un banc près du mur opposé de la nef et ils s'y assirent. Corbett résuma alors sa conversation avec Benstede, omettant tous les détails qu'il jugeait bon de taire. L'évêque l'écouta en silence, dissimulant son étonnement devant l'énergie et le brillant esprit de déduction de ce clerc anglais. Lorsque Corbett eut achevé son récit, Wishart passa lentement la main sur son menton mal rasé, pesant les conséquences de ce que le clerc lui avait raconté. Il pinça les lèvres et soupira.

— Benstede, reconnut-il, a bien assassiné le roi, mais l'ensemble des preuves que vous avez mentionnées ne pourrait pas être présenté devant une cour de justice, car c'est un mélange de coïncidences et de déductions minutieuses. Dans le cas contraire, continua Wishart, cela provoquerait une levée de boucliers et menacerait une paix déjà fragile.

Il s'interrompit et regarda attentivement le clerc.

— Et, bien sûr, je ne parle même pas de la réaction de votre maître, le roi Édouard d'Angleterre. Je veux bien accepter le fait que Benstede ait agi de sa propre initiative, mais j'ai des soupçons. Si cette affaire éclatait au grand jour, vous n'auriez guère droit à la reconnaissance de votre monarque ! Vous ne pourriez pas retourner en Angleterre et vous deviendriez *persona non grata* ici !

— Et Benstede ? l'interrompit amèrement Corbett. Le régicide qui a assassiné l'Oint du Seigneur, sans parler de quatre hommes dont le sang crie vengeance et réclame justice !

— » C'est moi qui ferai justice, dit le Seigneur. C'est moi qui rétribuerai ! » cita l'évêque d'une voix apaisante, non mécontent de remettre le clerc à sa place.

— Eh bien ! La rétribution se fait attendre ! répliqua Corbett, acerbe.

Mal à l'aise, l'évêque s'agita sur le banc de bois dur.

— Ce n'est pas Benstede, dit-il d'un ton tranchant, qui est dangereux ; c'est vous, Messire Corbett, avec votre passion pour les faits concrets et votre don pour découvrir la vérité ! La vérité est souvent source de souffrance et cet acharnement à vouloir tout percer à jour n'apporte rien de bon ! Quelles sont vos raisons ? demanda

Wishart. En quoi cela vous concerne-t-il ?

— Je ne sais pas, admit Corbett. On m'a donné des ordres et je les ai suivis. Peut-être en connaîtrai-je le pourquoi un jour !

— Mais pas ici ! répliqua Wishart avec fermeté. Vous devez partir ! Sous quarante-huit heures, vous et vos serviteurs devrez avoir quitté Édimbourg et être sur la route de notre frontière sud. Sinon, vous serez arrêté pour haute trahison !

Corbett se dressa, rouge de colère :

— C'est vous, surtout, Monseigneur, qui voulez que je parte ! Vous savez que je connais toute la vérité !

Il pointa un doigt accusateur sur le visage de l'évêque.

— Vous saviez que le roi avait été assassiné. Comment, pourquoi, par qui, vous l'ignoriez peut-être, mais, de toute façon, vous n'avez rien fait ! Chaque fois que vous me regardiez, vous vous rappeliez votre propre duplicité !

Wishart se leva et alla jusqu'aux marches du choeur, s'efforçant de maîtriser son courroux.

— Oui, dit-il avec colère, je le savais, mais je n'avais aucune preuve, aucun indice et, même maintenant, je ne peux rien faire ! Rien du tout ! Allez-vous-en à présent, Messire !

Corbett s'inclina et marmonna quelque chose.

— Qu'est-ce ? lança l'évêque d'un ton brusque.

— Un verset des Psaumes, Monseigneur : « Ne vous fiez pas aux princes ! »

L'évêque soupira.

— Revenez, Messire ! Revenez ! Écoutez !

Il s'approcha de Corbett.

— Je ne peux rien faire. Je retiens l'Écosse au bord de la guerre civile. Le roi est mort, assassiné certes, mais rien ne lui rendra la vie ! Pourtant, ajouta-t-il amèrement, si un accident peut arriver à un souverain écossais, il peut aussi frapper un envoyé anglais. Je vous donne l'assurance que Benstede et son serviteur ne quitteront jamais l'Ecosse vivants.

Wishart étendit ses mains comme pour une bénédiction.

— Que puis-je faire de plus ? dit-il doucement. Excepté vous fournir une escorte jusqu'à la frontière ?

— Ah si, il y a autre chose !

Corbett se rappela Joan Taggart et sa progéniture affamée et apeurée.

— Il y a une femme, la veuve du passeur qu'a tué Benstede ; elle habite près de Queensferry et ses enfants et elle n'ont pas de quoi manger.

— Vous avez ma parole, le rassura l'évêque, qu'on prendra soin d'eux. Bien, poursuivit-il énergiquement, vous devez vous en aller

dans les quarante-huit heures.

Corbett esquissa un salut et quitta le vieil évêque, l'écho de ses pas résonnant dans la petite chapelle déserte.

Le prieur et les moines furent désolés de voir Corbett partir si brusquement. Ils s'étaient habitués à ses façons excentriques et énigmatiques, à ses soudaines et mystérieuses allées et venues et aussi à l'aide qu'il leur apportait au scriptorium et à la bibliothèque.

— Vous nous manquerez, Hugh, dit le prieur. Nous vous souhaitons bon voyage. Deux frères lais vous accompagneront avec des sauf-conduits. Aucun ennemi, anglais ou écossais, n'oserait attaquer un homme se trouvant sous la protection de l'abbaye de Holy Rood !

Corbett sourit et étreignit le prieur, sentant les épaules fragiles et osseuses sous l'habit de futaine gris.

— Il est certain qu'avec ces sauf-conduits et les hommes de Sir James qui m'attendent sûrement devant le portail, je voyagerai en toute sécurité !

Il serra les mains du prieur dans les siennes et fit ses adieux. Puis, accompagné d'un Ranulf soulagé et des deux frères lais, il sortit rapidement d'Édimbourg et se dirigea vers le sud-est, vers la frontière anglaise. En arc de cercle, comme une ombre démesurée, le suivaient les hommes de Sir James Selkirk, chargés de s'assurer que ce trouble-fête de clerc anglais quittait bien l'Écosse.

Ils franchirent les collines de Lammermuir parées de leurs plus belles couleurs d'été. Chênes, pins et hêtres couvraient les hauteurs et les escarpements dont les flancs étaient creusés et sillonnés par d'étroites rivières poissonneuses. Corbett était serein, en paix, après avoir laissé derrière lui les sombres intrigues d'Édimbourg. Il avait conscience de la présence de l'escorte, mais elle se tenait à distance convenable. Peu chargés, ils voyageaient vite. La nuit, ils s'abritaient sous des arbres ou dans les étables ou les granges des fermes et des bergeries isolées. Quatre jours après leur départ d'Édimbourg, leurs chevaux contournaient la masse sombre de Berwick et traversaient la Tweed avec force éclaboussures pour arriver en Angleterre.

Sous l'énorme donjon normand du château de Norham, bâti sur un éperon rocheux au-dessus de la rivière, Corbett fit ses adieux aux frères lais et gravit le promontoire jusqu'à la forteresse. Le connétable, officier aux cheveux drus et grisonnants, l'attendait dans la cour, entouré de soldats portant les armoiries du chancelier.

— Messire Corbett, clerc à la Cour royale de justice ? aboya-t-il.

— Lui-même, répondit Corbett en mettant pied à terre. Le chancelier est-il là ?

— Oui, il vous attend. Veuillez m'accompagner.

Corbett envoya Ranulf se reposer et suivit le connétable dans

l'impressionnant donjon.

Il fut accueilli à l'entrée de la salle de réception par le grassouillet chancelier, qui, la respiration sifflante, essayait constamment, de ses douces mains molles, sa tête complètement chauve. Après avoir remercié le connétable, Burnell escorta lui-même Corbett dans la salle vide et austère, une pièce lugubre, couverte d'une charpente et dotée de murs en granit, d'une cheminée en pierre et de longues baies ovales. Il y avait peu de meubles : une grande table de chêne, de lourdes chaises comme des stalles d'église et d'immenses coffres cerclés de fer. Un plateau avec un pichet de vin et de simples gobelets de grès se trouvait sur la table. Burnell en remplit deux et fit signe à Corbett.

— Venez, Hugh ! Comme c'est bon de vous revoir ! Allons nous asseoir sur le banc, près de la fenêtre, pour profiter de la brise ! L'endroit idéal pour surveiller à la fois l'Ecosse et l'Angleterre ! Vous avez reçu mes lettres ? J'ai eu les vôtres ! ajouta-t-il sans attendre la réponse de Corbett.

Le clerc s'installa et, sur la prière du chancelier, raconta tout, sans rien omettre. Il ne se laissait pas abuser par l'embonpoint flasque de l'évêque, assis à ses côtés, il savait que rien n'échapperait à son esprit aussi aiguisé qu'un rasoir. L'évêque, sirotant son vin, écouta le clerc, ne l'interrompant que pour poser une question précise ou faire un bref commentaire. Dehors, une linotte virevoltante chanta, comme ivre de sa propre splendeur, dans le ciel doré, noyé de soleil. Corbett s'arrêta de parler pour l'observer un peu avant de conclure tranquillement :

— Voilà ! J'en ai fini ! Dites-moi à présent, pourquoi ai-je été envoyé là-bas ?

Burnell s'éclaircit la gorge.

— D'abord, expliqua-t-il, n'ayez aucune inquiétude au sujet de Benstede. Je connais l'évêque Wishart et suis convaincu que Benstede ne quittera pas l'Ecosse vivant. En ce qui concerne les Écossais, je doute fort que vous reveniez jamais dans leur pays, mais je dissimulerai vos activités au roi. Après tout, dit-il avec un sourire aigre, j'ai autant à perdre que vous, et c'est pour cette raison que j'ai pris grand soin d'intercepter toutes les lettres que Benstede a envoyées au roi.

Burnell, pour soulager son corps ankylosé, entreprit d'arpenter lentement la pièce, observé par Corbett.

— Je vous ai envoyé en Écosse, commença-t-il, sans l'autorisation du roi et de ma propre autorité, car je ne voulais pas de guerre entre l'Angleterre et l'Écosse. Nos deux pays sont en paix. Nos deux pays profitent et jouissent de cette paix. Le roi a toujours eu une opinion différente. C'est un conquérant, Corbett. Il a écrasé les Gallois, tué leurs chefs et transformé leur royaume en comtés anglais dominés par

la masse grise de ses énormes forteresses. Il a toujours voulu agir de même avec l'Écosse. D'abord, il a marié sa soeur, Marguerite, à Alexandre III, dans l'espoir qu'un de ses neveux monterait sur le trône d'Écosse.

Burnell fit une pause avant de continuer :

— Mais Marguerite et ses deux garçons moururent. Notre suzerain accepta ce coup du sort, mais essaya, sans succès, d'arracher un serment d'hommage à Alexandre III pour son royaume d'Écosse. Il entendait établir le principe de la suprématie anglaise sur l'Écosse, car cela se serait avéré utile au cas où un de ses neveux aurait été couronné roi d'Écosse ou en cas de succession incertaine. Bref, poursuivit l'évêque avec lassitude, voilà Alexandre, seul, sans héritier et se mettant à courir le jupon. Notre souverain ne trouve rien à y redire jusqu'au moment où les circonstances changent. Un nouveau roi français, Philippe IV, monte sur le trône, avec des rêves de grandeur qui éclipsent ceux d'Edouard. Avez-vous jamais entendu discourir ses législateurs ou avez-vous jamais lu un de leurs traités ?

Corbett fit signe que non.

— C'est une lecture fascinante, murmura pensivement le chancelier avant de rejoindre Corbett près de la fenêtre et de poursuivre. Ils voient en Philippe un nouveau Charlemagne, et cela inquiète Édouard. D'autant plus que Philippe entame des négociations secrètes avec Alexandre et lui donne la belle Yolande pour épouse. A présent, le trône d'Écosse peut être occupé par un parent de Philippe ! Alors Édouard envoie l'humble Benstede en Écosse, non pas, je m'empresse d'ajouter, avec des ordres précis pour assassiner Alexandre. Oh non ! mais avec des instructions « pour faire tout ce qui est en son pouvoir pour entraver et empêcher l'alliance avec la France ».

— Et Alexandre est assassiné ?

— Oui, répliqua Burnell, et moi, je commence à avoir des soupçons. Si la mort d'Alexandre est un accident ou est imputable à quelqu'un d'autre, alors peu importe, mais — Burnell éleva la voix — si c'est Benstede le coupable, alors je sais quels sont les vrais projets à long terme d'Édouard pour l'Écosse, quoi qu'il puisse dire !

— Mais le roi Édouard, l'interrompt Corbett, a été des plus discrets à ce sujet.

— En public, souligna Burnell, oui ! Pas en privé. Je pense réellement que son indifférence affichée pour ce qui se passe en Écosse n'est qu'un masque. Il n'a pas assassiné Alexandre, mais doit se réjouir de ce que le roi écossais est mort, car cela va dans le sens de son projet secret d'annexer le royaume.

Burnell se tut un instant et lança un regard appuyé à Corbett.

— Je sais, à présent, grâce à votre séjour en Écosse, que la

mission confiée par Édouard à Benstede faisait partie de ce grand projet ambitieux d'annexion par des moyens pacifiques ou, si cela échouait, par la guerre.

— Mais Édouard se trouve en France, objecta Corbett, et a fort à faire avec le problème de la Guyenne !

— C'est juste, répondit le chancelier en souriant, mais j'ai appris de mes agents à l'Échiquier que les clerks du Trésor royal ont envoyé un prêt libre d'intérêts de deux cents livres sterling à Éric, roi de Norvège.

— Vous voulez dire... ! s'exclama Corbett.

— Ce n'est pas tout, poursuivit Burnell. Édouard a aussi chargé des envoyés secrets d'aller demander à Rome une dispense papale pour que son fils de deux ans puisse se marier malgré la consanguinité. La future épouse a déjà été choisie, car il y a des envoyés anglais maintenant en Norvège qui essaient d'obtenir la main de la princesse Marguerite pour le propre fils d'Édouard ! Vous voyez donc, Messire, que le roi s'est beaucoup occupé des affaires écossaises. Par tous les moyens, bons ou mauvais, il a l'intention de faire monter son fils sur le trône d'Écosse.

— Pourtant, répliqua Corbett, si le prince Édouard épouse effectivement Marguerite, cela réglera la question de façon pacifique.

Burnell eut un petit grondement de dédain.

— Pour l'amour de Dieu et de son Fils ! s'exclama-t-il. Vous êtes allé en Écosse, Hugh ! Vous avez vu Wishart, les Bruce, les nobles écossais. Croyez-vous vraiment qu'ils laisseront un prince anglais s'emparer de la couronne écossaise ? Pensez-vous que Lord Bruce va y renoncer comme une nonne renonce à tous ses biens en entrant au couvent ? Ce n'est pas tout. La princesse Marguerite n'a que trois ans, et le fils d'Édouard est encore plus jeune. La cour d'Écosse sait qu'il faudra des années avant que l'un ou l'autre monte sur le trône, et qui sera leur régent ?

Burnell sourit.

— Nul autre que notre redouté souverain, Édouard d'Angleterre, qui ne restera pas les bras croisés. Il bâtera des châteaux forts anglais, garnira des places fortes écossaises de troupes anglaises, placera barons, hommes d'Église et clerks anglais aux postes de responsabilité. Non, conclut Burnell, j'ai longuement réfléchi. L'assassinat d'Alexandre III va conduire à la mort de la princesse Marguerite, à la mort de centaines, voire de milliers d'Anglais et d'Écossais et, au bout du compte, nous serons vaincus.

Corbett pensa aux visions qu'il avait eues dans le village picte et aux paroles prophétiques de Thomas de Larmouth.

— Eh bien, dit Burnell en se levant, vous avez bien travaillé, Hugh. L'affaire est entre mes mains, à présent. Vous, vous devez

retourner immédiatement à Londres rejoindre votre poste. Je vous verrai avant votre départ.

Le vieil évêque, se parlant à voix basse, sortit de la pièce en traînant les pieds. Corbett resta à regarder par la fenêtre. Le soleil avait disparu, un vent fort s'était levé. Au-delà de la Tweed, il vit des nuages noirs d'orage s'amonceler au-dessus de l'Écosse. Des images s'imposèrent à lui : la chute mortelle et solitaire d'Alexandre III, roi d'Écosse, silhouette obscure sur fond de nuit ; le regard rusé de Wishart, la puissance et la fureur de Lord Bruce. Puis à nouveau, les vers de Thomas de Learmouth lui revinrent en mémoire et il comprit que les prophéties disaient vrai. Les vertes collines en contrebas se couvriraient de sang avant que l'assassinat d'Alexandre III, la mort de l'Oint du Seigneur, fût effacé de la face du monde. Son meurtre devrait être expié avant que sa couronne puisse échapper aux ténèbres grandissantes.

CHAPITRE XIX

Au château d'Édimbourg, John Benstede, clerc et émissaire spécial d'Édouard d'Angleterre, s'apprêtait également à conclure sa mission. Ses colis et malles aux compartiments secrets pour lettres, rapports, comptes et autres papiers d'affaires, avaient été descendus par Aaron et chargés sur les poneys de bât qui attendaient dans la cour. Benstede jeta un regard circulaire sur la pièce froide aux murs de pierre. Il ne laissait rien et était, au fond, heureux de partir. Il avait déjà rendu visite à l'évêque Wishart pour le remercier de son hospitalité et avait été légèrement surpris par ses effusions chaleureuses. « Trop affable », pensa Benstede en se demandant si l'évêque avait eu vent des révélations de Corbett. Il s'assit lourdement sur la paille et — pour la énième fois — maudit à voix basse la curiosité du clerc anglais. Il avait déjà entendu parler de Corbett, un homme secret, ambitieux et impitoyable, mais, conclut-il, qui avait une conscience, le genre d'individus à qui l'on ne devrait pas permettre de se mêler des affaires d'État. Il y avait un temps pour tout, et entre autres pour la conscience, mais pas pour ce qui concernait les graves questions surgissant entre différents rois ou pays. « Vraiment, songea Benstede, quelle importance si quelques individus meurent pour que la paix soit maintenue, et pour que l'ordre instauré en Angleterre par Édouard le soit sur le territoire tout entier, comme à l'époque romaine ? »

Benstede vénérât Édouard. Il voyait en lui l'incarnation de ce qui était juste et bon chez un chevalier et un roi. Il avait lu les romans arthuriens, répandus par les ménestrels et les troubadours de France et d'Angleterre, et pensait que s'ils disaient vrai, Édouard était alors la réincarnation d'Arthur. Le roi anglais avait apporté la paix et l'ordre au pays de Galles, construit des routes, favorisé le commerce, pansé les blessures de la guerre civile et, grâce à ses parlements, fait du royaume et de la communauté de la nation une organisation soudée et cohérente. Benstede aimait l'ordre, détestait le chaos. Une place pour chaque chose et chaque chose à sa place. En tant que médecin, il avait vu les ravages de la maladie sur le corps humain. Comme l'avait dit saint Augustin : « Le royaume est un corps ; les maladies sont toujours prêtes à surgir, le pus et les humeurs à se répandre dans chaque membre et, en provoquant l'infection, à transformer le tout en rien. »

L'Écosse, sous un mauvais roi, pouvait devenir un bubon ou un chancre pour l'Angleterre. A maintes reprises, Édouard avait confié à Benstede son rêve de non seulement reconstituer l'empire d'Henri Plantagenêt⁽¹⁵⁾ mais de l'agrandir. Il faudrait conquérir le nord de la France, annexer le pays de Galles et l'Irlande et soumettre l'Écosse. Le royaume du mystérieux Arthur devrait être reconstitué en une union harmonieuse sous l'autorité d'un seul homme. Édouard prêtait particulièrement attention à l'Écosse, soulignant que le royaume sur sa frontière nord représentait la menace la plus grave pour l'Angleterre. Une Ecosse hostile risquait d'apporter la guerre et la dévastation dans les comtés du Nord, dont les régions frontalières étendues étaient peu protégées et les côtes vulnérables. En 1278, Édouard avait tenté d'obliger Alexandre à reconnaître le roi anglais comme son suzerain. Alexandre avait refusé et insulté publiquement Édouard, qui n'avait ni oublié ni pardonné ce geste. Mais le roi anglais s'était montré patient. Il avait oeuvré avec trop d'acharnement pour se permettre de perdre l'Écosse ; il avait même sacrifié sa soeur bien-aimée pour l'obtenir, mais cela n'avait été que pour voir ses neveux, les fils d'Alexandre, mourir dans des circonstances mystérieuses. Édouard s'était souvent demandé, en présence même de Benstede, si les garçons n'avaient pas été, en fait, tués par les Français ou par des factions hostiles aux Anglais. Pourtant, Édouard avait été ravi de voir que le monarque écossais restait sans enfants, car si ce dernier était mort sans héritier, Édouard aurait fait valoir ses droits en arrangeant un mariage entre son propre fils, encore enfant, et Marguerite, la princesse de Norvège, et aurait ainsi imposé sa loi depuis la Cornouailles jusqu'au bout de l'Écosse. C'en aurait été fini des pillages et des guerres le long des marches du Nord, ainsi que du danger de voir un roi ou un prince étranger se servir de l'Écosse comme d'une poterne dans le flanc de la forteresse Angleterre.

C'est ce dont avait rêvé Édouard, mais Alexandre et Philippe de France, ce conspirateur intrigant, avaient prouvé leur intention de changer le cours des choses. Les espions anglais en Écosse avaient signalé une augmentation du nombre d'envoyés de Paris, et les Anglais avaient été horrifiés d'apprendre que Philippe avait réussi à convaincre Alexandre d'épouser cette harpie capricieuse de Yolande. Craignant le pire, Édouard avait immédiatement envoyé Benstede en Écosse pour voir ce qui allait se passer. D'abord, Benstede avait cru qu'il ne pouvait rien faire à part observer et expédier des rapports ; il avait imaginé nouer une alliance secrète entre Édouard et le clan des Bruce, mais s'était rendu vite compte que, malgré leur ambition démesurée, les Bruce ne comploteraient jamais contre le roi écossais, juste pour offrir la couronne à Édouard. Son intérêt s'était alors porté sur Alexandre III et sa nouvelle reine, et il avait eu peine à croire en sa

chance lorsqu'il avait découvert que les relations entre le roi et sa jeune épouse étaient loin d'être harmonieuses. Benstede était prêt à laisser la situation telle quelle, ou même à encourager secrètement le roi à rompre avec son épouse en l'aidant à obtenir du pape un décret de divorce pour non-consommation de mariage. Cela aurait pris des années car le pape était sous la coupe des Français et n'aurait pas facilement accordé une annulation qui aurait certainement été une insulte pour la Cour de France. Mais une fois de plus, comme l'avait constaté Benstede, Alexandre avait agi rapidement et en secret : poussé par le sinistre et fourbe de Craon, il avait l'intention non seulement de divorcer de Yolande, mais également d'épouser Marguerite, soeur de Philippe IV, et de placer ainsi complètement l'Écosse sous influence française. La papauté, loin de retarder l'annulation, l'aurait, sous la pression de la France, accordée en quelques mois, en accélérant la procédure. Naturellement, Benstede avait été furieux et Alexandre, rougeaud et exubérant, avait souvent taquiné l'envoyé anglais avec une joie mauvaise, s'amusant à l'offusquer et à l'exaspérer en brandissant l'idée d'un prince français assis sur le trône vénérable de Scone⁽¹⁶⁾. « Et alors, Messire Benstede, s'était-il un jour écrié d'une voix narquoise, comment cela s'accorde-t-il avec le grand projet de votre maître ? Jamais plus, Messire, avait-il tonné, jamais plus un roi anglais n'exigera d'un monarque écossais serment d'hommage pour son propre royaume ! Comprenez-vous ? Alors dites-le à votre souverain ! Jamais ! Je le répète : Jamais ! » C'est après cette entrevue que Benstede avait décidé la mort d'Alexandre, car ce que le roi écossais avait en tête aurait plongé la majeure partie de l'Europe dans une guerre atroce et Edouard aurait vu s'envoler ses rêves. « Oui, se dit Benstede à voix basse, Alexandre méritait de mourir ! » L'envoyé eut un petit sourire. Cela avait été si facile : l'humble approche vers une oreille attentive, l'élaboration minutieuse et discrète de l'opération, la visite au manoir de Kinghorn, puis le retour à Edimbourg pour annoncer au roi que son épouse à la moue hautaine l'attendait, folle de désir. Il y avait eu d'autres préparatifs : il avait acheté les services de ce batelier Taggart pour transporter du fourrage dans des cavernes de l'autre côté du Firth of Forth tandis qu'Aaron s'était enfoncé dans l'intérieur des terres pour acheter des chevaux et les installer là-bas. Puis tout s'était déroulé comme prévu ; même la tempête avait été de leur côté. Lorsque Alexandre était arrivé à la réunion du Conseil, Benstede lui avait soufflé à l'oreille le message censé venir de son épouse, avant de traverser promptement le Firth of Forth pour rejoindre Aaron qui avait remis au manoir de Kinghorn une lettre annonçant l'arrivée du roi et ordonnant au sénéchal d'amener la jument favorite du roi à l'embarcadère. Tous les deux, Aaron et lui, avaient placé de fines

cordes en travers du sentier de la falaise et la silhouette du roi, monté sur son cheval blanc, s'était détachée aussi nettement qu'une cible sur le fond noir de la nuit. Le traquenard avait parfaitement fonctionné. Benstede avait vu les soldats anglais utiliser de semblables méthodes dans les vallées encaissées du pays de Galles pour faire tomber les cavaliers ennemis ou trébucher des courriers sans méfiance. Bien sûr, les deux écuyers avaient posé plus de problèmes. Grâce à sa vue perçante, Seton avait dû voir ou remarquer quelque chose. Quoi ? Benstede ne l'avait jamais su. Lui aussi avait donc dû mourir, ainsi qu'Erceldoun. Tout s'était bien passé, du moins jusqu'à l'arrivée de Corbett. Benstede grinça des dents : cet astucieux, cet ingénieux Corbett ! Ce doux visage étroit et studieux ! Ces questions innocentes ! Benstede avait peine à croire que le gaillard ait eu la ténacité et l'intelligence suffisantes pour percer à jour et démonter ses stratagèmes.

D'abord, il avait été affolé par les révélations de Corbett, mais, très vite, son esprit logique s'était mis à analyser froidement la situation. A qui Corbett pouvait-il raconter tout cela ? A Burnell ? Celui-ci était ministre du roi et ferait ce qu'exigerait le monarque. Aux Écossais ? Mais qui, parmi eux, serait mécontent de la disparition soudaine d'Alexandre ? Lord Bruce, aspirant à la Couronne, ou Wishart, qui n'avait jamais eu la confiance ni l'amitié du défunt roi ? Et quelles preuves avait Corbett ? « Aucune, murmura Benstede. Aucune ! Que des ombres sans substance ! Que de la fumée sans feu ! »

Il pinça les lèvres de satisfaction et se leva en entendant du fracas dans la cour. Regardant par l'étroite meurtrière, il vit Aaron qui attendait patiemment en tenant les rênes des deux poneys de bât et des chevaux. Ils allaient se rendre à Carlisle où il utiliserait ses mandats pour réquisitionner un navire rapide qui les amènerait en France. Là, il raconterait à Édouard tout ce qui était arrivé. Il savait que le roi comprendrait. Benstede remarqua que le bruit qui l'avait dérangé avait été causé par deux gamins qui jouaient avec des épées en bois devant les écuries. L'un était brun ; quant à l'autre, il le reconnut comme étant le fils du comte de Carrick, le jeune Robert Bruce. Il regarda le petit rouquin ébouriffé feindre et parer comme un danseur, faire tourner son épée en bois et en repousser, avec force cris et railleries, son pauvre adversaire dans un gros tas de crottin amoncelé dans un coin. Benstede, dans l'euphorie du moment, s'écria : « Bravo ! Bravo, mon garçon ! » avant de fouiller dans son escarcelle et d'envoyer une pièce d'argent rouler dans la cour. L'enfant repoussa ses cheveux en arrière et leva les yeux vers la fenêtre, grimaçant sous le soleil. Puis il s'avança lentement vers la pièce d'argent, la ramassa et la lança à son compagnon vaincu. Sans un mot de remerciement pour

le cadeau de Benstede, il s'éloigna d'une démarche fière et sautillante. « Quel jeune coq arrogant ! chuchota Benstede. Lui et sa famille avec leur désir de grandeur et leurs rêves de couronne et de royauté ! » Benstede eut un petit sourire à l'idée que les rêves des Bruce ne se concrétiseraient jamais, puis, après un dernier coup d'oeil à la chambre, il descendit précautionneusement l'escalier à vis.

Les chevaux furent sellés, et peu après le silencieux Aaron et lui franchirent bruyamment le pont-levis. Un cavalier solitaire les attendait. Benstede reconnut Sir James Selkirk, l'homme de Wishart et le capitaine de la Maison du prélat.

— Eh bien, Sir James ! dit Benstede. Êtes-vous venu nous souhaiter un bon voyage ? Ou apportez-vous un message de votre maître ?

Selkirk hocha lentement la tête.

— Certainement pas, Messire ! Je reviens simplement au château, mais Monseigneur m'a laissé entendre que vous quittiez l'Écosse aujourd'hui même !

— Pas aujourd'hui ! répliqua jovialement Benstede. Il nous faudra au moins trois jours de bonne chevauchée pour atteindre la frontière. Vous devez vous réjouir de notre départ.

— Les visiteurs anglais, rétorqua Selkirk d'une voix tranquille, sont toujours les bienvenus. Votre compatriote, Messire Hugh Corbett, est déjà en route. Je vous dis adieu !

Benstede salua, éperonna son cheval et poursuivit son chemin. Ils contournèrent la cité d'Édimbourg, chevauchèrent dans une campagne accueillante en direction du sud-ouest, vers la frontière et la sécurité du château de Carlisle. C'était une belle journée d'été, les rayons du soleil brûlant perçaient les feuillages comme autant de lames tandis que la nature somnolait sous une brume de chaleur. Le soir venu, ils étaient toujours en rase campagne ; aussi Benstede décida-t-il de bivouaquer. Il désigna un boqueteau au loin.

— Nous passerons la nuit là-bas, annonça-t-il à son compagnon silencieux. Nous y dînerons et dormirons, et demain, nous poursuivrons notre route !

Puis il répéta ce qu'il avait dit avec des mouvements rapides et déliés des doigts et Aaron opina. S'approchant du bois, ils suivirent le sentier qui se rétrécissait en passant dans un creux. Ils traversèrent un petit ruisseau peu profond bordé de roseaux, dérangeant les libellules bleues qui s'attardaient dans la chaleur du soleil couchant. Benstede continua un peu avant de s'arrêter et de chercher du regard un bon coin où établir leur camp.

Satisfait de cette journée de marche, Benstede prit la gourde de vin attachée à la selle, enleva le bouchon et la leva bien haut pour que son doux contenu arrosât sa gorge sèche. Un carreau d'arbalète se

ficha alors dans sa poitrine exposée. Benstede abaissa lentement la gourde et toussa sous la surprise, tandis que sang et vin mêlés s'échappaient de sa bouche. Il se retourna et chercha Aaron du regard, mais son compagnon silencieux était déjà mort, atteint en pleine gorge par un second carreau. Benstede glissa de sa selle, s'écroulant comme un rêveur ivre ; la gourde lui échappa des mains et le vin rouge gicla en cercles sur le sol, se mélangeant au sang jaillissant de sa bouche et de sa poitrine. Un oiseau siffla sur une haute branche et l'agonisant sembla y répondre par un gargouillis de bulles dans la gorge. L'odeur d'herbe écrasée envahit ses narines tandis qu'il se demandait ce qui lui arrivait. « Corbett ! pensa-t-il. C'est Corbett le responsable ! » Il avait commis, songea-t-il dans son agonie, la plus grave erreur de sa vie. Il avait fait confiance à Corbett. Il avait cru que Corbett connaissait les règles du jeu. Néanmoins, se rassura Benstede, il avait fait ce qu'il fallait. Ses agents à la cour de Norvège, à Oslo, avaient déjà reçu ses instructions. Tout se terminerait par une issue heureuse. Il sentit le sang monter dans sa gorge comme une nausée tandis que les ténèbres le submergeaient lentement.

Dans l'ombre des arbres, Sir James Selkirk reposa soigneusement l'énorme arbalète et, dégainant son épée, s'avança sans bruit vers les silhouettes allongées. Aaron était mort, effondré comme un enfant endormi, le visage contre terre. Benstede gisait sur le dos, mains tendues ; ses lèvres bougeaient silencieusement et ses yeux devenaient vitreux. Selkirk, debout, le regarda mourir.

— Vous voyez, Messire, murmura-t-il doucement, c'est moi qui avais raison ! C'est aujourd'hui que vous quittez l'Écosse !

Il jeta un coup d'oeil à la ronde. Il avait suivi les deux voyageurs dès leur départ du château d'Édimbourg. Cela avait été tâche aisée. Ils ne soupçonnaient rien et ne se doutaient donc de rien. Le chevalier avait cru qu'il lui faudrait attendre plus longtemps, mais quand il avait compris que ses proies avaient l'intention de dormir à la belle étoile dans un boqueteau isolé, il s'était dit qu'il ne devait pas laisser échapper pareille occasion. Il retraversa silencieusement le bois jusqu'à une petite clairière cachée par des bosquets. Le sol spongieux était facile à creuser et il eut tôt fait de préparer une fosse peu profonde où il traîna le corps des deux hommes. Il creusa également un endroit où enfouir selles et bagages après les avoir fouillés au cas où il y aurait eu quelque objet de valeur pour lui-même ou pour son maître. Puis il piqua les flancs des chevaux et des poneys débarrassés de leur harnachement, et ils partirent au petit galop dans l'obscurité grandissante. Il était sûr qu'ils trouveraient leur chemin vers un village ou une ferme dont les habitants auraient peine à croire à leur bonne fortune. Heureux que tout fût fini, Selkirk alla chercher son cheval et revint à Édimbourg. Il savait déjà que son maître préparait le

brouillon de sa future missive à Édouard d'Angleterre, la réponse attristée aux questions escomptées d'Édouard sur « les lieux où pourrait se trouver son envoyé ». Après tout, ce genre d'accidents, pour reprendre le commentaire caustique de Wishart, n'était pas rare en Ecosse.

NOTE DE L'AUTEUR

La mort d'Alexandre III⁽¹⁷⁾ s'est bien passée comme je l'ai décrite. Le roi et la reine Yolande étaient souvent séparés, et, le soir du 18 mars 1286, le roi annonça bien, à la surprise de tout son Conseil, son intention de braver la tempête et de traverser le dangereux Firth of Forth pour rejoindre la reine Yolande au manoir de Kinghorn. Le Conseil, convoqué pour discuter de l'emprisonnement d'un baron écossais, éleva de vives objections et souligna que les éléments déchaînés ne se prêtaient pas à une telle expédition. Mais Alexandre s'entêta et ses conseillers n'insistèrent pas, car ses folles chevauchées à travers l'Écosse étaient un fait accepté de tous. Le roi partit d'Édimbourg avec une escorte de deux hommes et traversa à Queensferry. Le passeur et le sénéchal, Alexandre, qui l'attendait, essayèrent de le dissuader, mais leurs efforts furent vains. Le roi s'élança dans la tempête qui faisait rage et se tua en tombant de la falaise à Kinghorn Ness.

On ne peut qu'avancer des hypothèses sur la chute du monarque : accident ou assassinat ? Nombreux étaient ceux à qui cette mort profitait. Les factions des Bruce et des Comyn n'écoutèrent pas l'évêque Wishart et s'engagèrent finalement dans une rivalité féroce de clans. Édouard d'Angleterre continua à faire office de médiateur, bien qu'il soit intéressant de noter qu'à l'époque de la mort d'Alexandre, il avait accordé d'énormes prêts au roi de Norvège et envoyé des messagers à Rome pour demander au pape l'autorisation de fiancer son jeune fils à la jeune princesse de Norvège. Pendant tout son règne, Philippe IV de France ne cessa de s'intéresser également de près aux affaires écossaises. A la fin, Édouard d'Angleterre agit en médiateur impartial entre les différents candidats au trône, mais, très vite, il ne soutint que celui prêt à accepter sa suzeraineté sur l'Écosse. La princesse de Norvège n'arriva jamais en Écosse, mais mourut mystérieusement pendant la traversée. La faction des Bruce saisit ce moment pour affirmer ses droits à la Couronne et éclata alors une guerre féroce entre l'Écosse et l'Angleterre qui dura des décennies et coûta d'innombrables vies.

On croit souvent que la lutte pour la suprématie entre grandes puissances ne date que de la fin du XIX^e siècle et du début du XX^e. C'est faux. Édouard I^{er} avait des idées très claires sur la notion

d'empire et de conquêtes, et il en était de même pour Philippe IV. Ce dernier, en plus, caressait le rêve de fonder un empire en Europe qui surpasserait celui de Charlemagne. Il considérait la papauté, qui s'était réfugiée en Avignon, dans le midi de la France, comme une simple extension de son influence. Il avait marié ses fils et ses filles à toute la haute aristocratie européenne et avait forgé une alliance diplomatique avec l'Écosse contre l'Angleterre. La philosophie politique de Philippe fut exposée par l'un de ses législateurs, Pierre du Bois, dont les écrits, fascinants à lire, ont été conservés. Cette rivalité constante entre les Plantagenêts d'Angleterre et les Capétiens de France non seulement alimenta la guerre en Écosse mais encore fut l'une des causes majeures de la guerre de Cent Ans qui fit rage des Pays-Bas à l'Espagne.

Thomas de Learmouth, dit Thomas le Rimailleur, a effectivement existé. Certains de ses poèmes ont été conservés. Il a vraiment prophétisé la mort d'Alexandre III et la période de troubles qui s'ensuivit. Ses prophéties ne s'avérèrent que trop exactes. Édouard I^{er}⁽¹⁸⁾ mourut près de Carlisle en 1307, encourageant toujours son héritier — le prince Édouard — et ses barons à continuer la guerre jusqu'à la victoire finale, mais son successeur et fils aîné, le roi Édouard II, ne fut pas à la hauteur de cette tâche. En 1314, l'une des plus grandes armées anglaises jamais rassemblées à l'époque médiévale affronta Robert Bruce à Bannockburn ; ce fut un désastre pour l'armée anglaise, le roi sauvant de peu sa tête. Pour reprendre les paroles de Thomas le Rimailleur, « le ruisseau de Bannock coula rouge de sang ».

- {1} Philippe IV le Bel (1268-1314) régna de 1285 à 1314. (N.d.T.)
- {2} L'abbaye de Westminster avait été reconstruite par Henri III (1207-1272), père du roi Édouard Ier, qui y avait fait transférer les reliques d'Édouard le Confesseur. (N.d.T.)
- {3} Les mots en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte. (N.d.T.)
- {4} Wynd : mot écossais pour « rue ». (N.d.T.)
- {5} Sassenachs : les Saxons, surnom que donnent les Écossais aux Anglais. (N.d.T.)
- {6} Simon de Montfort, comte de Leicester (1200-1265), fils de Simon IV de Montfort (1150-1218) — chef de la croisade contre les albigeois —, se rebella contre l'autorité royale et fut battu par le futur Édouard Ier à la bataille d'Evesham en 1265. (N.d.T.)
- {7} C'est ce Robert, Lord Bruce, qui, couronné roi d'Écosse en 1306, infligera aux Anglais une sévère défaite à Bannock-burn en 1314. (N.d.T.)
- {8} Philippe IV devint roi en 1285, une année avant celle où se déroule le roman. (N.d.T.)
- {9} Sainte Marguerite, épouse de Malcolm III, mourut en 1093 et fit don à son fils David d'un morceau de la Vraie Croix. L'abbaye de Holy Rood (Sainte Croix) fut érigée en 1128. Malcolm III, qui régna trente-cinq ans, avait tué Macbeth en 1058 pour venger son père, le roi Duncan, assassiné par Macbeth en 1047. (N.d.T.)
- {10} Saint Édouard le Confesseur (1004-1066). (N.d.T.)
- {11} Voir *Satan à St Mary-le-Bow*.
- {12} Le mur d'Hadrien, élevé en 122. (N.d.T.)
- {13} Ruisseau, en écossais. (N.d.T.)
- {14} Robert Bruce (1274-1329), fils du comte de Carrick, petit-fils de Lord Bruce, personnage du roman, sera maintes et maintes fois défait par les Anglais avant de remporter la bataille de Bannockburn (le ruisseau de Bannock) en 1314. (N.d.T.)
- {15} Henri II Plantagenêt (1133-1189), roi d'Angleterre, possédait une grande partie de la France actuelle (Normandie, Anjou, Poitou, Limousin, Auvergne, Périgord...). (N.d.T.)
- {16} Les souverains écossais étaient couronnés à Scone, près de Perth, sur une énorme pierre : la Pierre du Destin ou Pierre de Scone. En 1296, Édouard Ier la fit transporter à l'abbaye de Westminster, où elle se trouve sous le trône du couronnement. (N.d.T.)
- {17} Alexandre III d'Écosse (1241-1286) régna trente-sept ans. (N.d.T.)
- {18} Édouard Ier d'Angleterre (1239-1307), beau-frère d'Alexandre III, régna de 1272 à 1307. (N.d.T.)

Table of Contents

INTRODUCTION

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

CHAPITRE XI

CHAPITRE XII

CHAPITRE XIII

CHAPITRE XIV

CHAPITRE XV

CHAPITRE XVI

CHAPITRE XVII

CHAPITRE XVIII

CHAPITRE XIX

NOTE DE L'AUTEUR